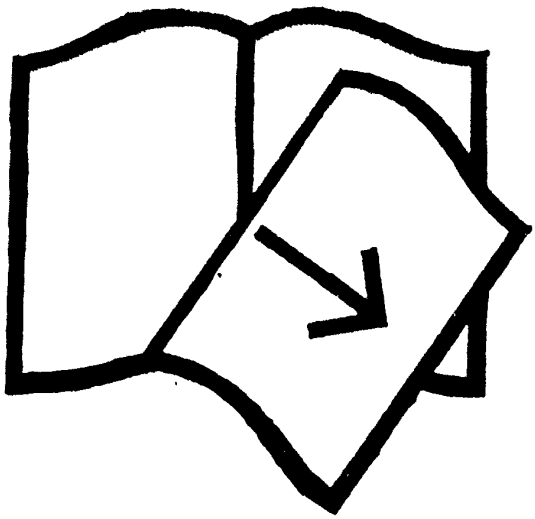
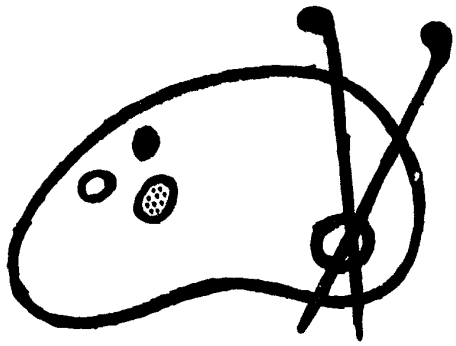


Couverture inférieure manquante



Original en couleur

NF Z 43-120-8

SIR EDWARD BULWER LYTTON

ZANONI

ROMAN ANGLAIS

TRADUIT AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

SOUS LA DIRECTION DE P. LORAIN

TOME PREMIER



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

ZANONI

8°Y²
12854

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

QUI SE VENDENT A LA MÊME LIBRAIRIE

Œuvres de sir Edward Bulwer Lytton, traduites de l'anglais, sous la direction de P. Lorain. 27 vol.

Devereux. 2 vol.
Ernest Maltravers. 1 vol.
Le dernier des Barons. 2 vol.
Le Désavoué. 2 vol.
Les derniers jours de Pompéi. 1 vol.
Mémoires de Pisistrate Caxton. 2 vol.
Mon Roman. 2 vol.
Paul Clifford. 2 vol.
Qu'en fera-t-il? 2 vol.
Rienzi. 2 vol.
Eugène Aram. 2 vol.
Pelham ou Aventures d'un gentleman. 2 vol.
Alice ou les Mystères. 1 vol.
Jour et Nuit. 2 vol.

Coulommiers. — Typographie PAUL BRODARD.

SIR EDWARD BULWER LYTTON

ZANONI

ROMAN ANGLAIS

TRADUIT AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

SOUS LA DIRECTION DE P. LORAIN

TOME PREMIER

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1882

ZANONI.

LIVRE PREMIER.

LE MUSICIEN.

CHAPITRE PREMIER.

Vergine era
D'alta beltà, ma sua beltà non cura ;
. . . . . .
Di natura, d'amor, de' cieli amici
Le negligenze sue sono artifici [1].
(*Gerusal. lib.*, canto II, 14-18.)

Dans la seconde moitié du dernier siècle vivait et florissait à Naples un digne artiste nommé Gaetano Pisani. C'était un compositeur de grand génie, mais sans renommée populaire; il y avait dans toutes ses œuvres quelque chose de capricieux et de fantastique que n'approuvait pas le goût des *dilettanti* napolitains. Il aimait les sujets étranges, et les airs et les symphonies qu'ils lui inspiraient éveillaient dans l'auditoire une sorte de terreur. Les titres de ses opéras suffiront sans doute pour en faire comprendre le caractère. Je trouve, par exemple, parmi ses manuscrits : *le Festin des Harpies*, *les Sorcières de Bénévent*, *la Descente d'Orphée aux Enfers*, *le Mauvais œil*, *les Euménides*, et beaucoup d'autres qui accusent une ima-

1. C'était une vierge d'une rare beauté, mais de sa beauté elle ne prenait point souci.... Chez les favoris de la nature, de l'amour et des cieux, la négligence même est pleine encore d'art.

gination puissante, se complaisant dans le terrible et le surnaturel, quoique souvent aussi, au milieu de ces sombres créations, une fantaisie légère et délicate vienne jeter des passages d'une grâce et d'une beauté exquises. Il est vrai qu'en empruntant ses sujets à la mythologie antique, Gaetano Pisani se montrait plus fidèle que ses contemporains à l'origine primitive et au génie naissant de l'opéra italien. Descendant dégénéré sans doute, mais pourtant légitime, de l'antique union entre la poésie lyrique et le drame, l'opéra avait, après une longue et obscure proscription, retrouvé sur les bords de l'Arno et au milieu des lagunes de Venise un sceptre plus débile, mais une pourpre plus éclatante; et c'est aux sources classiques de la fable païenne qu'il puisa ses premières inspirations. *La Descente d'Orphée* de Pisani n'était qu'une répétition plus hardie, plus sombre et plus scientifique de l'*Eurydice* que Jacopi Peri mit en musique lors de l'auguste mariage de Henri de Navarre et de Marie de Médicis [1]. Cependant, ainsi que je l'ai dit, le style du compositeur napolitain ne plaisait pas en somme à des oreilles rendues difficiles et méticuleuses en fait de mélodie par la délicatesse recherchée des œuvres de l'époque; des fautes et des extravagances faciles à découvrir et souvent, en apparence, volontaires, fournissaient aux critiques des motifs plausibles de défaveur. Si le pauvre Pisani n'eût été que compositeur, il fût sans doute mort de faim; mais fort heureusement pour lui il possédait un excellent talent d'exécutant, surtout sur le violon, et il dut à cet instrument de pouvoir décemment subsister comme membre de l'orchestre du grand théâtre de San-Carlo. Là, des tâches précises et rigoureusement assignées maintenaient, sous un frein passablement efficace, les écarts de sa fantaisie, quoique, s'il en faut croire l'histoire, il ait été cinq fois exilé de son pupitre pour avoir scandalisé les *conoscenti* et jeté le désarroi dans l'orchestre tout entier par des variations improvisées, d'une nature si bizarre et si saisissante, qu'on eût pu soupçonner les harpies et les sorcières, ses inspiratrices, d'étreindre de leurs griffes les cordes de son instrument. Mais, dans ses moments lucides et calmes, il était impossible de trouver un artiste qui l'égalât; force avait donc été de le réinstaller, et il avait fini

1. Orphée était le héros favori de l'opéra naissant. L'*Orfeo* d'Ange Politien fut exécuté en 1475. L'*Orfeo* de Monteverde fut joué à Venise en 1667.

par se résigner, à peu près régulièrement, au cercle étroit des *adagio* et des *allegro* de rigueur. L'auditoire aussi, qui connaissait son faible, surveillait d'une oreille jalouse le moindre écart, et si, pour un moment, il s'oubliait, ce qui se trahissait à l'œil aussi bien qu'à l'oreille par quelque étrange contorsion du visage ou quelque mouvement convulsif de l'archet, aussitôt un murmure discret venait avertir le pauvre musicien, et le rappeler de son Élysée ou de son Tartare aux sobres régions de son pupitre. On le voyait alors tressaillir comme au sortir d'un songe, jeter autour de lui, en guise d'excuse, un regard rapide et effaré; puis, l'air déchu et humilié, ramener au sentier battu et régulier de la monotonie son instrument rebelle. Mais, de retour chez lui, il se dédommageait de la fastidieuse corvée. Là, saisissant son malheureux violon avec des doigts féroces, il en faisait jaillir, souvent jusqu'au matin, des accords étranges et fantastiques, et mainte fois le pêcheur matinal, surpris et effrayé sur la plage par cette sauvage harmonie, s'est senti envahir d'une terreur superstitieuse et s'est signé comme si quelque sirène ou quelque esprit des eaux eût fait entendre à son oreille les échos plaintifs d'un autre monde.

L'apparence de Pisani était conforme à la nature de son talent. Ses traits étaient nobles et frappants, mais usés et hagards; sa chevelure noire et négligée se roulait en boucles inextricables, et ses grands yeux, profondément creusés, lançaient un regard fixe, rêveur et spéculatif. Chacun de ses gestes était bizarre, saccadé et brusque comme la pensée qui l'agitait; et, quand il glissait à travers les rues ou sur la plage, on l'entendait rire tout seul et se parler à lui-même. Du reste, c'était une nature douce, innocente et sans malice; volontiers il partageait son obole avec le premier lazzarone qu'il trouvait sur son passage et qu'il aimait à voir se chauffer paresseusement au soleil. Il était cependant éminemment insociable. Il n'avait point d'amis, ne flattait aucun protecteur, et ne fréquentait aucune de ces joyeuses réunions si chères aux enfants de la musique et du Midi. Lui et son talent semblaient seuls se convenir: tous deux originaux, primitifs, farouches, irréguliers. Séparer l'homme de la musique était impossible; elle était lui. Sans elle, il n'était rien.... une simple machine. *Avec* elle, il était roi d'un monde, sa création. Pauvre Gaetano! c'était bien le moins; il était assez déshérité dans le monde des autres! On voit, dans je ne sais quelle

ville manufacturière d'Angleterre, une pierre tumulaire avec cette inscription :

CLAUDE PHILIPS.

Son mépris souverain des richesses et son inimitable talent sur le violon le firent admirer de tous ceux qui le connurent.

Coïncidence logique d'éloges bien divers! Il y aura, ô génie! un rapport constant entre ton mépris pour les richesses et ton talent sur le violon!

Le mérite de Gaetano comme compositeur s'était principalement révélé dans la musique écrite pour son instrument de prédilection, le plus noble de tous, à coup sûr, le plus varié dans ses ressources, et le plus riche en puissance pathétique. Ce que Shakspeare est aux poëtes, l'instrument de Crémone l'est à tous les autres instruments. Pisani avait cependant composé d'autres œuvres d'une portée plus large et d'un ordre plus élevé, et notamment son précieux opéra qui ne fut ni acheté ni publié, qu'on ne peut publier et qui pourtant ne peut périr : sa *Sirène*. Ce grand ouvrage avait été le rêve de son enfance, la bien-aimée maîtresse de sa jeunesse, et, maintenant que la vieillesse approchait, *la Sirène* « était là, debout auprès de lui, comme l'image de sa jeunesse. » Vainement avait-il lutté pour la donner au monde. Paisiello lui-même, si bonhomme, si dénué de jalousie, secoua sa tête bienveillante lorsque l'auteur soumit au *maestro di capella* une de ses scènes les plus palpitantes. Et pourtant, Paisiello, cette musique, si différente de tous les modèles que te proposait Durante, peut bien.... Mais patience, Gaetano; attends ton heure et tiens ton instrument d'accord.

Si étrange que cela puisse sembler à l'aimable lectrice, ce grotesque personnage avait pourtant formé ces liens que les mortels ordinaires considèrent volontiers comme leur monopole exclusif : il était marié; il avait un enfant. Chose plus étrange encore, sa femme était une fille de la tranquille, régulière et peu fantastique Angleterre; elle était beaucoup plus jeune que lui, belle et bonne avec un doux visage anglais : elle l'avait épousé par choix, et (le croiriez-vous, madame?) elle l'aimait encore. Comment fit-elle pour l'épouser? comment cet être timide, insociable, fantasque, osa-t-il jamais lui demander sa main? Questions auxquelles je ne puis répondre qu'en vous priant de jeter les yeux autour de vous, et de commencer par m'expliquer comment la moitié des maris et la

moitié des femmes que vous voyez ont trouvé à se marier. En y réfléchissant, pourtant, cette union n'avait rien, après tout, de si extraordinaire. La jeune fille était enfant naturelle de parents trop nobles pour la réclamer jamais et la reconnaître. Elle avait été amenée en Italie pour apprendre l'art qui devait la faire vivre, car elle avait du goût et de la voix; elle était dans une position subalterne et soumise à de mauvais traitements: le pauvre Pisani était son maître, et, de toutes les voix qu'elle avait entendues depuis son berceau, celle de Pisani était la seule qui lui semblât dépourvue de la corde qui reproche et qui gronde. Si bien que.... eh bien? le reste ne va-t-il pas de soi? la conséquence n'est-elle pas naturelle? Naturelle ou non, ils se marièrent. Cette jeune femme aimait son mari, et toute jeune, et toute douce qu'elle était, on eût pu dire que, des deux, c'était elle qui protégeait l'autre. Combien de fois av. it-il échappé au déplaisir des despotes de San-Carlo et du conservatoire, grâce à la médiation secrète et officieuse de sa femme! A travers quelles souffrances, car il était d'une santé frêle et chétive, lui avait-elle prodigué ses veilles et ses soins! Souvent, dans ses sombres nuits, elle allait l'attendre au théâtre, avec sa lanterne pour l'éclairer, et son bras ferme pour le soutenir; sans quoi, dans ses distraites rêveries, le musicien aurait bien pu poursuivre sa Sirène jusque dans la mer! Et puis, elle savait avec tant de patience, et peut-être (l'amour véritable n'est pas toujours le plus éclairé des critiques) avec tant d'enthousiasme, écouter ces tempêtes de mélodie excentrique et fiévreuse, et l'arracher, en le comblant d'éloges en chemin, à ses longues veillées nocturnes, pour le contraindre à prendre du repos et du sommeil! J'ai dit que sa musique faisait partie de l'homme lui-même, et cette douce créature semblait faire partie de sa musique. C'était quand elle était assise auprès de lui, que tout ce qui était tendre et féerique dans ses incohérentes créations venait se glisser comme à la dérobée dans son jeu. Sa présence sans doute réagissait sur la musique, la modifiait, l'adoucissait; mais lui, qui ne cherchait jamais le comment ni le pourquoi de son inspiration, il ne le soupçonnait pas. Il ne savait qu'une chose: qu'il l'aimait et la bénissait. Il était convaincu qu'il le lui disait vingt fois par jour; il ne le lui disait jamais: c'était un homme peu expansif, même avec sa femme. Son langage à lui, c'était sa musique; celui de sa compagne, c'étaient ses mille soins affectueux! Il était plus communicatif avec le *barbiton*,

comme le docte Mersennus veut que nous appelions toutes les variétés de la grande famille des instruments à cordes. *Barbiton* sonne assurément mieux que *fiddle* en anglais; va donc pour *barbiton*. C'est à *cela* qu'il parlait pendant une grande heure; il le louait, le grondait, le caressait, que dis-je? (tel est l'homme et l'homme le plus innocent!) il le maudissait; on avait entendu parfois un juron entre deux notes; mais cet excès avait toujours été suivi du plus édifiant repentir. Le Barbiton avait aussi sa langue à lui; il savait se défendre au besoin, et, quand il s'avisait de gronder à son tour, la victoire lui restait. C'était un noble personnage que ce violon; un tyrolien, le chef-d'œuvre de l'illustre Steiner. Son grand âge avait quelque chose de mystérieux. Combien de mains, aujourd'hui réduites en poussière, avaient fait vibrer ses cordes avant qu'il devînt le Robin Goodfellow, l'Inséparable de Gaetano Pisani! Sa boîte même était vénérable; un étui merveilleusement peint, par Carache, dit-on. Pour cet étui, un collectionneur anglais avait offert plus que Pisani n'avait jamais réalisé avec son violon. Mais Pisani, parfaitement content d'une cabane pour lui-même, était fier de donner un palais à son Barbiton. Son Barbiton! c'était l'aîné de ses enfants. Il faut maintenant nous occuper de la cadette.

Comment te dépeindrai-je, Viola? La musique, assurément, est en partie responsable de la venue de cette jeune étrangère. Dans son aspect et dans son caractère on eût pu reconnaître une ressemblance de famille avec cette vie singulière et pour ainsi dire incorporelle de la musique, qui, nuit après nuit, s'épanchait en élans aériens et fantastiques sur les flots étoilés.... Belle, elle l'était; mais d'une beauté toute singulière; c'était une combinaison, une harmonie d'éléments opposés. Sa chevelure était d'un or plus riche et plus pur que celles qu'on voit même dans le Nord; mais ses yeux brillaient de tout le sombre, doux et irrésistible éclat d'une splendeur plus qu'italienne, et presque orientale. Un teint d'une pureté exquise, mais sans cesse changeant, animé à un moment, pâle le moment suivant. Et avec ce teint, l'expression variait également: tout à l'heure rien de si triste; rien maintenant de si radieux.

J'ai le regret de dire que ce que nous appelons proprement éducation avait été fort négligé chez leur fille par ce couple singulier. Sans doute, ni l'un ni l'autre n'avait beaucoup de connaissances à communiquer; la science d'ailleurs n'était pas à la mode comme aujourd'hui: mais le hasard ou la na-

ture avait favorisé la jeune Viola. Elle apprit du moins la langue de sa mère et celle de son père. Elle trouva aussi bientôt le moyen de savoir lire et écrire ; et sa mère, catholique romaine, lui enseigna de bonne heure à prier. Seulement, pour réagir contre toute cette instruction, les habitudes étranges de Pisani, les soins qu'il réclamait de sa femme, laissaient souvent l'enfant seule avec une vieille ouvrière qui l'aimait sans doute chèrement, mais qui n'était nullement en état de l'élever. Dame Gionetta était, des pieds à la tête, Italienne, et Napolitaine, qui plus est. Toute sa jeunesse avait été amour, tout ce qui lui restait de vie était superstition. Elle était bavarde, à moitié folle, une vraie commère. Tantôt elle parlait à l'enfant des princes et des chevaliers qu'elle avait vus à ses pieds ; tantôt elle glaçait tout son sang avec des contes et des légendes aussi vieilles peut-être que les fables de la Grèce et de l'Étrurie, de démons, de vampires, de danses nocturnes autour du grand noyer de Bénévent, et du charme implacable du Mauvais Œil. Tous ces récits contribuaient à jeter sur l'imagination de Viola un voile mystérieux tissé graduellement et silencieusement, et qu'une pensée plus mûre, à un âge plus avancé, pourrait en vain chercher à écarter. Mais surtout cette tournure d'éducation romanesque la disposait merveilleusement à suspendre, avec une joie pleine de terreur, son oreille et son âme à la musique de son père. Ces accords extatiques, cherchant toujours à traduire en notes brisées et étranges le langage d'êtres d'un monde inconnu, la berçaient depuis sa naissance. On eût pu dire que son âme s'était nourrie de musique : associations d'idées et de souvenirs, sensations de peine et de plaisir, tout se mêlait d'une façon inexplicable avec ces accords qui tantôt la ravissaient, et tantôt l'effrayaient. C'était là ce qui l'accueillait quand ses yeux s'ouvraient aux rayons du soleil ; c'était là ce qui l'éveillait tremblante sur sa couche solitaire, au milieu des ténèbres de la nuit. Les légendes et les contes de Gionetta ne servaient qu'à mieux faire comprendre à l'enfant le sens de cette harmonie mystérieuse ; ils fournissaient des poëmes à la musique paternelle.

La fille d'un tel père ne pouvait guère manquer de montrer quelque goût pour son art. Ces dispositions se développaient surtout par l'oreille et par la voix. Encore enfant, elle chantait divinement. Un grand cardinal, grand à la fois dans l'État et au Conservatoire, entendit parler de son talent, et se la fit amener. Dès ce moment son sort fut décidé : elle devait être la gloire future de Naples, la *prima donna* de San-Carlo. Pour

éveiller son émulation, Son Éminence l'emmena un soir dans sa loge : ce serait quelque chose pour elle de voir la représentation, quelque chose de plus encore d'entendre les applaudissements prodigués aux brillantes *signoras* qu'elle était destinée à éclipser ! Avec quel éclat glorieux s'ouvrit pour elle dès l'aurore cette vie de la scène, ce monde idéal de la Musique et de la Poésie, le seul monde qui semblât correspondre aux rêves étranges de son enfance !... Il lui sembla que, rejetée jusque-là sur une rive étrangère, elle venait d'être tout à coup ramenée enfin dans sa patrie ; elle reconnaissait les formes et le langage de sa terre natale. Enthousiasme profond et vrai, riche de toutes les promesses du génie ! enfant, ou homme, tu ne seras jamais poëte, si tu n'as senti tout l'idéal, tout l'enchantement romanesque de cette île de Calypso, qui s'est révélée à toi le jour où, pour la première fois, le voile magique s'est écarté pour laisser le monde de la Poésie éblouir le monde de la prose !

L'initiation était maintenant commencée. Il lui fallait lire, étudier, rendre par un geste, un regard, les passions qu'elle devait exprimer sur la scène ; leçons dangereuses sans doute pour beaucoup d'autres, mais non pas pour le pur enthousiasme qui naît de l'art : car l'âme qui conçoit l'art dans sa vérité n'est qu'un miroir ; pour refléter fidèlement l'image projetée sur sa surface, ce miroir doit rester sans souillure. Elle suivit la nature et le vrai par un instinct d'intuition. Ses rôles acquirent dans sa bouche une puissance dont elle n'avait pas conscience ; sa voix attendrissait le cœur jusqu'aux larmes, ou l'embrasait d'une généreuse indignation. Mais tous ces résultats n'étaient que la conséquence de cette sympathie que le génie, même dans son innocence première, éprouve pour tout ce qui sent, qui désire ou qui souffre. Viola n'était pas une de ces natures féminines trop précoces, qui comprennent l'amour ou la jalousie exprimés dans les vers ; son talent était un de ces secrets étranges, dont je laisse aux psychologues le soin de trouver le mot. Ils sauront peut-être nous apprendre pourquoi des enfants à l'esprit naïf et simple, au cœur pur, savent distinguer avec une sagacité si pénétrante, dans l'histoire que vous leur contez, dans la chanson que vous leur chantez, la différence entre l'art vrai et l'art faux, entre la passion et le jargon emphatique, entre Homère et Racine[1]. Ils nous diront

1. Nous désirons laisser à l'auteur seul tout le mérite et toute la responsabilité de ses appréciations littéraires. (*Note du traducteur.*)

aussi comment ces mêmes cœurs qui n'ont encore ni senti ni battu peuvent renvoyer fidèlement les mélodieux accents de l'émotion naturelle. En dehors de ses études, Viola était une simple et affectueuse enfant, quelque peu capricieuse, non pas de caractère (elle était douce et docile), mais par accès; comme je l'ai déjà donné à entendre, sa disposition passait de la tristesse à l'enjouement, de la joie à l'abattement, sans aucun motif apparent. S'il existait une cause à ces brusques revirements, il la faut chercher dans ces premières et mystérieuses influences que j'ai signalées en essayant d'expliquer l'effet produit sur son imagination par les flots mobiles et intarissables d'harmonie qui en coulaient et tremblaient sans cesse autour d'elle: car il est à remarquer que, chez les personnes les plus sensibles aux effets de la musique, des airs, des motifs reviennent souvent, au milieu des occupations les plus triviales de la vie, les tourmenter, et en quelque sorte les poursuivre avec acharnement. Une fois admise dans l'âme, la musique participe à sa nature spirituelle et ne meurt jamais. Elle erre confusément à travers les détours et les dédales de la mémoire, et souvent on l'entend encore distincte et vivante, comme au jour où pour la première fois elle fit vibrer les ondes aériennes. Il en était ainsi de Viola: parfois sa fantaisie évoquait malgé elle ces visions d'harmonie évanouie; elles apparaissaient devant elle, tantôt gaies, et alors elles faisaient rayonner un sourire sur ses traits; tantôt tristes, et alors elles faisaient planer une ombre sur son front, interrompaient sa joie enfantine, et la forçaient à s'asseoir pensive et solitaire.

C'est donc avec raison que nous pouvons dire, dans un sens figuré, que cette belle créature, si aérienne dans son apparence, si harmonieuse dans sa beauté, si *elle-même* dans ses allures et dans ses pensées, pouvait s'appeler la fille non du musicien, mais de la musique. A la voir, on s'imaginait volontiers que la destinée qui l'attendait appartenait moins à la vie réelle qu'à cet élément romanesque qui, pour des yeux qui savent voir et des cœurs qui savent sentir, coule pour ainsi dire parallèlement à la vie réelle, flot à flot, jusqu'à ce que tous deux se perdent dans le sombre Océan.

Aussi n'y avait-il rien d'étrange à ce que Viola elle-même, dès son enfance, et plus encore à mesure qu'elle atteignait en s'épanouissant la sérieuse et virginale fraîcheur de la jeunesse, se crût destinée à un avenir de bonheur ou de misère, mais qui dans l'un ou l'autre cas devait être à l'unisson avec l'at-

mosphère romanesque et idéale qu'elle respirait. Souvent elle se glissait à travers les buissons qui tapissaient la grotte voisine de Pausilippe, ouvrage gigantesque des vieux Cimmériens, et là, assise auprès du tombeau sacré de Virgile, elle s'abandonnait à ces visions dont nulle poésie ne saurait définir et fixer le vague insaisissable : car le poëte qui éclipse tous ceux qui aient jamais chanté, c'est un jeune cœur qui rêve. Souvent aussi, à cette place, près du seuil ombragé par un feston de pampre, en face de cette mer d'un bleu si profond et si immobile, elle venait s'asseoir au milieu d'un jour d'automne, ou par une belle soirée d'été, et là elle bâtissait ses châteaux aériens. Qui de nous n'en fait autant, non pas seulement dans la jeunesse, mais avec l'espérance à demi effacée et obscurcie de l'âge avancé? Rêver, c'est le privilége de l'homme, la royauté commune au roi et au paysan. Mais ces rêves de Viola en plein jour étaient plus habituels, plus nets, plus solennels que ceux auxquels la plupart de nous s'abandonnent. Ils ressemblaient aux *orama* des Grecs : prophéties et visions tout ensemble.

CHAPITRE II.

Fu stupor, fu vaghezza, fu diletto[1].
(Gerus. lib., canto II, 21.)

Enfin l'éducation est achevée. Viola a bientôt seize ans. Le cardinal déclare arrivé le temps où le nom nouveau doit être inscrit dans le *Libro d'Oro*, sur ces pages brillantes réservées aux enfants de l'art et de l'harmonie. Oui, mais dans quel rôle? quel est le maestro dont le génie doit recevoir d'elle une forme vivante, une incarnation sensible? C'est là le secret. Le bruit court que l'inépuisable Paisiello, ravi de la manière dont elle a rendu son *Nel cor più non me sento* et son *Io son Lindoro*, va écrire quelque nouveau chef-d'œuvre pour les débuts de Viola. D'autres prétendent que c'est dans le comique qu'elle excelle, et que Cimarosa travaille sans relâche à un second *Matrimonio*

1. C'était de l'étonnement, c'était du désir, c'était du bonheur.

segreto. En attendant, il y a quelque part dans les négociations un temps d'arrêt. On remarque que le cardinal est d'assez mauvaise humeur. Il a dit publiquement, et ces paroles ne font augurer rien de bon : « Cette petite sotte est aussi folle que son père; ce qu'elle demande est insensé. » Les conférences se succèdent rapidement. Le cardinal a, dans son cabinet, des entretiens fort solennels avec la pauvre enfant. Tout est inutile. Naples, surexcitée par la curiosité, se perd en conjectures. Les remontrances aboutissent à une querelle, et Viola retourne au logis maussade et boudeuse : elle ne veut pas jouer, elle a résilié son engagement.

Pisani, trop inexpérimenté pour connaître tous les périls de la vie de théâtre, avait accueilli avec plaisir l'espérance que quelqu'un au moins de son nom ajouterait de la gloire à son art. L'obstination de sa fille lui déplut. Il ne dit rien cependant (il ne grondait jamais en paroles), mais il saisit le fidèle Barbiton. O fidèle Barbiton, tu grondas, toi, et effroyablement! Il grinça, il glousa, il gémit, il grogna. Et les yeux de Viola se remplirent de larmes, car elle comprenait ce langage. Elle s'approcha furtivement de sa mère et lui parla bas; et, quand Pisani suspendit son occupation, il les vit toutes deux, la mère et la fille, en larmes. Il les regarda ébahi; puis, comme il sentait qu'il avait été bourru, il courut retrouver son Inséparable. Et maintenant, vous eussiez cru entendre le chant d'une fée qui cherche à bercer et à apaiser l'humeur capricieuse de quelque enfant d'adoption. Limpides, voilées, argentines, les notes ruisselaient avec un doux murmure sous l'archet magique. La douleur la plus obstinée se fût arrêtée pour écouter; et par intervalles, à travers la douce et plaintive mélodie, s'échappait tout à coup une note bizarre, enjouée, sonore, comme un éclat de rire; mais non pas un rire humain. C'était un des motifs les mieux réussis de son opéra bien-aimé : la Sirène endormant par ses chants les vents et les flots. Nul ne sait ce qui aurait suivi, mais son bras fut arrêté. Viola s'était jetée sur son cœur, et l'avait embrassé avec des yeux qui lançaient à travers ses cheveux dorés un regard tout souriant de bonheur. Au même moment la porte s'ouvrit : un message du cardinal. Il mandait Viola sur-le-champ. Sa mère l'accompagna au palais de Son Éminence. La réconciliation fut complète : tout s'aplanit. Viola eut carte blanche, et choisit son opéra. Froides et barbares nations du Nord, avec vos discussions et vos débats, vos existences tumultueuses du Pnyx et

de l'Agora! ne cherchez pas à concevoir l'agitation occasionnée dans Naples la musicale, en apprenant qu'elle allait jouir d'un nouvel opéra et d'une cantatrice nouvelle. Mais de qui cet opéra? Jamais intrigue de cabinet ne fut aussi secrète. Pisani revint un soir du théâtre dans un état évident de trouble et d'irritation. Malheur aux oreilles qui, ce soir-là, auraient entendu le Barbiton! On l'avait suspendu de ses fonctions, on avait craint que le nouvel opéra et le premier début de sa fille comme *prima donna* ne fussent une trop grande épreuve pour ses nerfs. Et ses variations improvisées, toute sa diablerie de sirènes et de harpies au milieu d'une telle solennité, c'était là une perspective trop effrayante pour qu'on en courût les chances. Se voir écarté, et cela, le soir même où devait chanter sa fille, dont la mélodie n'était qu'une émanation de la sienne; écarté pour quelque rival nouveau : c'en était trop pour la chair et le sang d'un musicien. Pour la première fois il discuta la question avec des paroles, et demanda gravement (le Barbiton avec toute son éloquence n'aurait pu traduire distinctement la demande) quel devait être l'opéra, quel était le rôle. Et Viola tout aussi gravement répondit qu'elle avait promis le secret au cardinal. Pisani n'insista pas; il disparut avec le violon, et bientôt, des combles de la maison (où dans ses grandes colères l'artiste se réfugiait parfois), on entendit l'Inséparable gémissant et soupirant comme si son cœur était brisé.

L'affection de Pisani se trahissait peu à la surface. Il n'était pas de ces pères tendres et caressants qui aiment à avoir sans cesse leurs enfants jouant autour de leurs genoux : son esprit et son âme étaient si complétement absorbés dans son art, que la vie domestique coulait auprès de lui comme si elle eût été un rêve, et comme si le cœur seul eût été la forme substantielle et la réalité matérielle de l'existence. Il en est souvent ainsi chez les personnes qui poursuivent quelque étude abstraite. Cette disposition est proverbiale chez les mathématiciens.

« Monsieur! la maison brûle! s'écria tout effarée la servante au savant français.

— Allez le dire à ma femme, sotte que vous êtes; est-ce que je me mêle jamais du ménage? »

Et il continua son problème.

Mais qu'est-ce qu'un problème? que sont les mathématiques auprès de la musique? de la musique qui compose des

opéras, et de plus joue du barbiton? Savez-vous ce que répondit l'illustre Giardini au novice qui lui demandait combien il lui faudrait de temps pour apprendre à jouer du violon? Écoutez et désespérez, vous tous qui voudriez tendre cet arc auprès duquel celui d'Ulysse n'est qu'un jouet d'enfant. « Douze heures par jour pendant vingt années consécutives. » Comment voulez-vous qu'un homme qui joue du barbiton soit toujours à batifoler avec ses enfants? Non, Pisani! plus d'une fois, avec toute la vive susceptibilité de l'enfance, la pauvre Viola s'est échappée de la chambre pour pleurer en pensant que tu ne l'aimais pas. Et pourtant, sous cette abstraction extérieure de l'artiste n'en coulait pas moin. la tendresse naturelle du père; et, en grandissant, la rêveuse avait compris le rêveur. Et maintenant, exclu lui-même de toute renommée, se voir privé de saluer la renommée de sa fille! voir cette fille elle-même conjurée contre lui! Une telle ingratitude était plus aiguë que la dent du serpent, et plus aiguë que la dent du serpent fut la plainte déchirante du sympathique barbiton.

L'heure solennelle est venue. Viola est partie pour le théâtre sa mère avec elle. Le musicien, indigné, s'est enfermé chez lui. Gionetta se précipite d'un bond dans la chambre. Le carrosse de Son Éminence est à la porte; il fait demander le *padrone*. Il faut qu'il quitte son violon, qu'il mette son habit de brocart et ses manchettes de dentelle. Les voici! vite, vite! Et rapidement roule le carrosse doré, et majestueusement trône le cocher, et pompeusement caracole le noble attelage. Le pauvre Pisani, mal à l'aise, se perd dans un tourbillon d'étonnement. Il arrive au théâtre; il descend à la grande entrée; il tourne sur lui-même, il regarde derrière lui, autour de lui : partout quelque chose lui manque. Le violon! où est-il? Hélas! son âme, sa voix, son *moi*, le Pisani de Pisani est resté à la maison. Ce n'est qu'un automate que les laquais entraînent par les escaliers, par les couloirs, dans la loge du cardinal. Mais alors, quels sons le viennent frapper? Est-ce un rêve. Le premier acte est terminé (on ne l'a envoyé chercher que lorsque le succès ne paraissait plus douteux); le premier acte a tout décidé. Il le sent bien, en vertu de cette sympathie électrique qui s'établit tout d'abord entre chaque âme individuelle et tout un vaste auditoire. Il le sent à l'immobilité de la foule en suspens; il le sent même au doigt levé du cardinal. Il voit sa Viola sur la scène, rayonnante de pierre-

ries et d'étoffes brillantes; il entend sa voix vibrant à travers mille cœurs émus qui ne font qu'un cœur. Mais la scène, le rôle, la musique, c'est son autre enfant, son enfant immortelle, la fille incorporelle de son âme, celle qu'il a créée, élevée, chérie pendant tant d'années d'obscurité patiente et de génie douloureusement méconnu, son chef-d'œuvre, sa *Sirène*. C'était donc là ce mystère qui l'avait tant irrité; c'était là la cause de la querelle avec le cardinal, le secret à révéler seulement quand le succès serait assuré : et la fille avait uni à son triomphe le triomphe de son père.

Et la voilà debout, devant toutes ces âmes inclinées qu'elle domine, plus belle que la sirène même qu'il avait évoquée du fond des abîmes de l'harmonie. Longue et douce récompense du travail ! Où donc trouver sur la terre une extase égale à celle que connaît le génie, lorsque, de ses profondeurs obscures, il s'élance à la fin en pleine lumière, en pleine gloire !

Pas une parole, pas un geste ne lui échappa. Rivé sur place, hors d'haleine, il était là immobile, le visage baigné de larmes : seulement, par instants, sa main errait çà et là ; elle cherchait machinalement le fidèle instrument. Pourquoi n'était-il pas là pour participer à son triomphe?

Enfin le rideau tomba, et sa chute déchaîna une tempête d'applaudissements. Debout, comme un seul homme, se leva l'auditoire ; d'une seule voix il acclama ce nom bien-aimé. *Elle* s'avança tremblante, pâle, et dans toute la foule ne vit que le visage de son père. L'assemblée suivit ce regard plein de larmes, et, dans un frisson d'émotion, saisit et ressentit l'élan de l'enfant. Le bon cardinal le fit doucement avancer. Artiste aux accords fantastiques ! ta fille t'a rendu plus que la vie que tu lui donnas ! « Mon pauvre violon, dit-il en essuyant ses yeux, ils ne te siffleront plus désormais ! »

CHAPITRE III.

Fra sì contrarie tempre inghiaccio e fuoco
In riso o in pianto, o fra paura o speme
L'ingannatrice Donna [1].
(*Gerus. lib.*, canto IV, 94.)

Or, malgré le triomphe et de la cantatrice et de l'opéra, il y avait eu dans le premier acte, et par conséquent *avant* l'arrivée de Pisani, un moment où les chances de succès avaient paru plus que douteuses. C'était dans ce chœur tout rempli des excentricités particulières à l'auteur. Lorsque ce tourbillon de la fantaisie tournoya et écuma, froissant et meurtrissant l'oreille et le goût par les sons les plus incohérents, l'auditoire tout à coup reconnut la main de Pisani. On avait donné à l'opéra un titre qui jusqu'alors avait écarté tout soupçon sur la paternité de l'ouvrage. L'ouverture et l'introduction, d'un style correct et harmonieux, avaient égaré le public au point de lui faire croire qu'il reconnaissait le génie de son cher Paisiello. Habitué depuis longtemps à ridiculiser et presque à mépriser les prétentions de Pisani comme compositeur, il s'apercevait qu'on lui avait subrepticement dérobé les applaudissements dont il avait salué l'ouverture et les premières scènes. Un murmure de mauvais présage circulait dans la salle. Les acteurs, l'orchestre, si prompts à ressentir l'impression électrique de l'auditoire, devinrent agités, intimidés, et n'eurent pas, au moment critique, cette énergie et cette précision qui seules pouvaient sauver la bizarrerie de la musique.

Dans tout théâtre, les rivaux ne manquent jamais à l'auteur et à l'acteur nouveaux; ennemis impuissants tant que tout va bien, mais embuscade dangereuse du moment que le moindre accident vient entraver la marche du succès. Un sifflet se fit entendre, isolé il est vrai; mais l'absence significative de toute manifestation contraire sembla annoncer que

1. De ces mélanges contraires de glace et de feu, de rires et de pleurs, d'espérances et de crainte, l'enchanteresse ...

l'instant approchait où la censure allait devenir contagieuse. C'était comme le souffle qui ébranle l'avalanche indécise. A cet instant critique, Viola, la reine des sirènes, sortit pour la première fois de sa grotte marine. Au moment où elle aborda la rampe, la nouveauté de sa situation, l'indifférence glaciale du public, que ne dissipa même pas d'abord l'apparition d'une beauté si singulière ; les murmures peu charitables des autres acteurs, l'éclat éblouissant des lumières, et, mille fois plus que tout le reste, ce sifflet récent qui avait pénétré jusqu'à sa retraite, tout cela paralysa ses moyens et étouffa sa voix ; et, au lieu de la grande invocation où elle devait subitement se révéler par une entrée saisissante, la royale sirène, redevenue une enfant tremblante, demeura pâle et muette devant ces milliers d'yeux dont le regard froid et sévère était braqué sur elle.

A ce moment même, quand déjà la conscience de ses facultés semblait sur le point de lui faire défaut, et que d'un regard timide elle implorait la multitude immobile, elle aperçut, dans une loge près de la scène, un visage qui, du même coup et comme par enchantement, produisit sur son âme un effet impossible également à analyser et à oublier. Ce visage éveillait une vague réminiscence qui la poursuivait sans cesse, comme si elle l'eût déjà aperçu dans un de ces rêves éveillés dont, depuis son enfance, elle avait aimé à se laisser bercer. Elle ne pouvait détacher les yeux de ces traits, et, à mesure qu'elle les contemplait, la crainte glaciale qui l'avait d'abord saisie se dissipa comme un brouillard devant le soleil.

Dans le profond éclat de ces yeux qui rencontraient les siens, il y avait en effet tant de bienveillants encouragements, tant d'admiration douce et compatissante, tant de choses qui conseillaient, qui animaient, qui fortifiaient; que tout homme, acteur ou orateur, qui a jamais ressenti, en présence d'une foule assemblée, l'effet d'un seul regard attentif et sympathique, comprendra aisément l'influence soudaine et inspiratrice qu'exercèrent sur la débutante l'œil et le sourire de l'étranger.

Elle regardait encore, et son cœur déjà se réchauffait, quand l'étranger se leva à demi, comme pour rappeler le public au sentiment de la courtoisie qu'il devait à une artiste si belle et si jeune ; et, sitôt que sa voix eut donné le signal, la salle entière y répondit par une explosion généreuse de bravos : car l'étranger lui-même était un personnage fort remarqué, et sa

récente arrivée à Naples occupait, de moitié avec l'opéra nouveau, toutes les langues de la ville; puis, quand les applaudissements eurent cessé, claire, pleine et dégagée de toute entrave, comme un esprit affranchi de son argile mortelle, la voix de la sirène déborda en torrents de ravissante harmonie. Dès cet instant la foule, les hasards du succès, le monde entier, Viola oublia tout, tout, excepté ce monde fantastique dont elle était la reine. La présence de l'étranger semblait compléter cette illusion qui dérobe à l'artiste toute réalité en dehors du cercle de son art. Elle sentit comme si ce front calme et grave, ces yeux brillants, lui inspiraient une puissance jusqu'alors inconnue; et, tout en cherchant un langage pour traduire l'étrange impression produite par sa présence, elle emprunta à cette présence même le secret de ses chants les plus mélodieux.

Ce n'est que lorsque tout fut fini, quand elle aperçut son père et qu'elle comprit sa joie, que l'étrange enchantement fit place au charme plus doux du foyer et de l'amour filial. Et comme, avant de quitter la scène, son regard se reporta involontairement vers la loge, le sourire de l'étranger, calme et presque mélancolique, pénétra profondément dans son cœur pour y vivre, pour y être évoqué avec des souvenirs confus, mélangés à la fois de joie et de douleur.

Passons sur les félicitations du cardinal-virtuose, fort ébahi de découvrir que lui, et tout Naples avec lui, s'étaient jusqu'alors trompés dans une question de goût; plus étonné encore de s'entendre, et tout Naples avec lui, avouer leur erreur. Passons sur les témoignages hyperboliques d'enthousiasme qui vinrent assiéger les oreilles de la cantatrice, lorsque, reprenant son voile modeste et sa robe de jeune fille, elle échappa à la foule des admirateurs qui obstruaient toutes les issues. Passons sur le doux embrassement du père et de l'enfant traversant de nouveau les rues étoilées et la Chiaja déserte dans le carrosse du cardinal. Ne nous arrêtons pas à rappeler les larmes et les exclamations de la bonne et simple mère.... Les voici revenus; voici la chambre bien connue, *venimus ad larem nostrum*[1]. Voyez la vieille Gionetta se trémoussant pour préparer le souper, et écoutez Pisani qui éveille le Barbiton assoupi dans son étui, pour communiquer le grand événement à l'Inséparable intelligent. Écoutez

1. Nous rentrons au foyer.

ce rire de la mère, rire anglais, voilé et plein d'enjouement, Eh bien ! Viola, bizarre enfant, pourquoi demeurer ainsi à l'écart, le front appuyé sur tes belles mains, les yeux perdus dans l'espace ? Allons, éveille-toi ! Il faut qu'un radieux sourire éclaire cette nuit la maison tout entière [1].

Quelle heureuse réunion autour de cette humble table ! C'était un festin à faire envie à Lucullus dans sa salle d'Apollon, que ces raisins secs, ces appétissantes sardines, et cette riche polenta, et ce vieux flacon de *lacrima-Christi*, présent du bon cardinal. Le Barbiton, installé sur un fauteuil à dossier droit et élevé, auprès du musicien, semblait participer au joyeux banquet. Son honnête figure bien vernie reluisait à la clarté de la lampe; et il y avait jusque dans son silence une gravité modeste de farfadet mystérieux, chaque fois que son maître, entre deux bouchées, se tournait vers lui pour compléter son compte rendu de la soirée par quelque détail oublié. La femme de Pisani contemplait affectueusement cette scène; le bonheur lui avait ôté tout appétit; tout à coup elle se leva, et plaça sur le front de l'artiste une guirlande de lauriers qu'elle avait tressée d'avance dans l'anticipation toute maternelle du succès, et Viola, placée de l'autre côté de son frère le Barbiton, ajusta doucement la couronne sur les cheveux de son père, en lui disant d'un ton caressant : « N'est-ce pas, *caro padre*, que vous ne le laisserez plus me gronder ? »

Alors le pauvre Pisani, le cœur doucement tiraillé par sa double tendresse, animé à la fois par le lacrima et par le succès, se tourna vers le plus jeune de ses enfants (ce n'était pas le Barbiton) avec un orgueil naïf et grotesque : « Je ne sais lequel des deux je dois le plus remercier; tant vous me donnez de joie. Ma fille, je suis si fier de toi et de moi-même ! Mais lui et moi, pauvre ami ! nous avons été si souvent malheureux ensemble ! »

Le sommeil de Viola fut troublé, c'était naturel. L'ivresse de la vanité et du triomphe, le bonheur du bonheur qu'elle avait causé, tout cela valait mieux que le sommeil. Et pourtant sa pensée bien des fois s'arrachait à toutes ces impressions pour voler vers ce regard, vers ce sourire toujours présents, et auxquels devait à jamais s'associer le souvenir de ce triomphe et de ce bonheur. Ses impressions, comme son ca-

1. Ridete quidquid est domi cachinnorum.
Catull., ad Sirm penin.

ractère, étaient étranges et toutes particulières. Ce n'était pas ce qu'éprouve une jeune fille dont le cœur, percé pour la première fois par un regard, soupire le langage naturel et inné du premier amour. Ce n'était pas précisément de l'admiration, quoique le visage qui se reflétait dans chaque flot de son inépuisable et mobile fantaisie fût d'une beauté rare et majestueuse. Ce n'était pas non plus un simple souvenir plein de charme et de tendresse laissé par la vue de l'inconnu; c'était un sentiment humain de reconnaissance et de bonheur, mêlé à je ne sais quel élément mystérieux de crainte et de vénération. Certainement elle avait déjà vu ces traits; mais quand et comment? Alors seulement que sa pensée avait cherché à esquisser sa destinée future, et que, malgré tous ses efforts pour inonder cette vision de fleurs et de rayons, un pressentiment sombre et glacial l'avait fait reculer malgré elle dans les plus intimes replis de son âme. Elle avait enfin trouvé ce quelque chose si longtemps recherché par mille aspirations inquiètes, mille vagues désirs moins du cœur que de la pensée; non pas comme la jeunesse qui découvre l'être qu'elle doit aimer, mais plutôt comme le savant qui, après de longues et infructueuses tentatives pour saisir le mot de quelque secret de la science, voit enfin la vérité briller de loin à ses yeux d'une lueur obscure et vacillante encore, et tour à tour l'attirer, disparaître, l'inviter de nouveau, et de nouveau s'évanouir. Elle tomba enfin dans un pénible sommeil peuplé d'images incohérentes, indécises, informes. Elle s'éveilla au moment où le soleil, derrière une nuée brumeuse, laissait tomber à travers la fenêtre un rayon pâle et maladif; déjà son père avait repris son unique occupation, et elle l'entendit tirer de son Inséparable un accord grave et étouffé, comme un chant lugubre de mort.

« Et pourquoi, demanda-t-elle, quand elle l'eut rejoint dans sa chambre, pourquoi, père, votre inspiration était-elle si triste après la joie d'hier?

— Je ne sais enfant: je voulais être joyeux, et composer un air en ton honneur; mais le drôle que voilà est si obtiné, qu'il m'en a fallu passer par où il a voulu. »

CHAPITRE IV.

E così i pigri e timidi desiri
Sprona[1].
(*Gerus. lib.*, IV, 88.)

Pisani avait l'habitude, excepté lorsque les devoirs de sa profession réclamaient son temps d'une manière spéciale, de consacrer au sommeil une partie de la journée, habitude moins de luxe que de nécessité pour un homme qui dormait peu pendant la nuit. A dire vrai, qu'il se fût agi de composer ou d'étudier, les heures du milieu de la journée étaient précisément celles pendant lesquelles Pisani n'aurait pu travailler, même s'il l'eût voulu. Son génie ressemblait à ces fontaines toujours pleines au lever et au déclin du jour, qui débordent la nuit, et sont à midi parfaitement taries. Pendant ces heures consacrées par son mari au sommeil, la signora s'échappait ordinairement pour aller faire les emplettes nécessaires au petit ménage, ou pour jouir (quelle est la femme qui n'aime cette distraction?) de la causerie de quelque voisine. Et que de félicitations n'avait-elle pas à recueillir le lendemain de ce brillant triomphe?

C'était l'heure où Viola allait volontiers s'asseoir au dehors, sous une tenture qui ombrageait le seuil de la porte sans obstruer la rue, et c'est là que vous pouvez la voir maintenant, soutenant sur ses genoux une partition que son regard distrait parcourt de temps à autre; derrière elle, et au-dessus de sa tête, une vigne suspend les festons capricieux de son riche feuillage, et devant elle, à l'horizon, se déroule la mer, avec quelque blanche voile immobile qui semble assoupie sur les flots.

Pendant qu'elle était assise ainsi, plongée dans sa rêverie plutôt que dans ses pensées, un homme venant du côté de Pausilippe, à pas lents et le regard baissé, passa tout près de la maison. Viola leva subitement les yeux, et tressaillit d'une sorte de terreur en reconnaissant l'étranger. Elle laissa échapper une

1. Excitait ainsi ces désirs lents et timides.

exclamation involontaire ; le cavalier se retourna, l'aperçut et s'arrêta.

Pendant quelques instants il demeura debout entre elle et la nappe éblouissante des eaux du golfe, contemplant le front timide et l'aspect frêle et délicat de la jeune fille qu'il avait devant lui, dans un silence plein de sérieuse réserve qui n'avait rien de la hardiesse outrecuidante d'un admirateur présomptueux. Enfin, il parla.

« Êtes-vous heureuse, mon enfant, dit-il d'une voix presque paternelle, de la carrière qui s'ouvre devant vous ? Entre seize ans et trente, il y a dans les applaudissements une musique plus douce que toute celle que peut faire entendre votre voix.

— Je ne sais, balbutia d'abord timidement Viola. » Mais il y avait tant de douceur et de limpidité dans la voix qui lui parlait qu'elle reprit avec plus de courage : « Je ne sais si je suis heureuse à présent : je l'étais hier. Et je sens aussi, Excellence, que je vous dois des remercîments, dont vous ignorez sans doute le motif.

— Vous vous trompez, dit le cavalier en souriant. Je sais que j'ai contribué à votre succès bien mérité, mais c'est vous qui savez à peine comment. Le *pourquoi*, le voici : parce que j'ai vu dans votre cœur une ambition plus noble que celle de la vanité féminine; c'est à la fille que je me suis intéressé. Vous eussiez peut-être mieux aimé que j'eusse tout simplement admiré l'artiste.

— Non, oh ! non.

— C'est bien, je vous crois. Et maintenant, puisque nous nous rencontrons, je vais m'arrêter pour vous donner un conseil. A votre première apparition au théâtre, vous aurez à vos pieds toute la folle jeunesse de Naples. Pauvre enfant ! la flamme qui éblouit l'œil peut aussi brûler les ailes. Souviens-toi que le seul hommage qui ne souille pas, c'est celui que ne peut offrir la foule banale des adorateurs. Quels que soient les rêves de l'avenir, et, tout en te parlant, j'en mesure le vague et capricieux essor, puissent ceux-là seuls se réaliser qui ont pour centre et pour but le foyer de la famille ! »

Il s'arrêta ; le cœur de Viola battit avec force. Puis, comprenant à peine, tout Italienne qu'elle était, la grave portée de ses conseils, elle s'écria avec une explosion d'émotions naturelles et innocentes :

« Ah ! Excellence, vous ne pouvez savoir combien m'est déjà

cher ce foyer domestique. Et mon père!... Sans lui, signor, ce foyer n'existerait plus. »

Un sombre nuage se répandit sur le visage du cavalier. Il contempla la paisible maison presque ensevelie sous le feuillage de la vigne, puis ramena son regard sur les traits vifs et animés de l'artiste.

« C'est bien, dit-il. Un cœur simple est souvent à lui-même son meilleur guide. Courage donc, et soyez heureuse. Adieu, belle cantatrice.

—Adieu, Excellence.... Mais.... « Quelque chose d'irrésistible, une sensation inquiète et accablante de crainte et d'espérance lui arracha cette question : « Je vous reverrai à San-Carlo, n'est-ce pas?

— Pas du moins d'ici à quelque temps. Je quitte Naples aujourd'hui.

— En vérité !... »

Et Viola sentit son cœur s'affaisser en elle; la poésie du théâtre s'était évanouie.

— Et, dit le cavalier en se retournant et en posant doucement sa main sur celle de Viola, peut-être, avant que nous nous retrouvions, aurez-vous eu à souffrir, à connaître les premières et poignantes douleurs de la vie, à apprendre combien ce que donne la gloire est impuissant à compenser ce que perd le cœur. Mais soyez ferme et ne cédez point, pas même à ce qui peut sembler la piété de la douleur. Regardez dans le jardin du voisin, cet arbre.... Voyez comme il a grandi, tordu et contrefait. Quelque vent égara le germe dont il naquit dans les fentes du rocher; étouffée, murée par les pierres et les bâtiments, par la nature et par l'homme, sa vie n'a été qu'une lutte perpétuelle pour voir la lumière; la lumière, principe essentiel de cette vie. Voyez comme il s'est tortillé et crispé; comment, rencontrant l'obstacle sur un point, il a travaillé et combattu, tronc et branches, pour arriver enfin à la clarté des cieux.... Comment s'est-il conservé à travers tous ces hasards défavorables de sa naissance et des circonstances? Pourquoi son feuillage est-il vert et frais comme celui de cette vigne qui peut ouvrir largement tous ses bras au soleil? Mon enfant, c'est grâce à l'instinct même qui le poussa à lutter; grâce à ce combat pour la lumière, achevé par la conquête de la lumière. Ainsi, d'un cœur ferme et intrépide, à travers tous les coups de la douleur et du destin, se tourner vers le soleil, tendre au ciel par mille efforts, voilà ce qui donne la science

aux forts, aux faibles le bonheur. Avant que nous nous rencontrions encore, plus d'une fois votre regard triste et accablé se portera vers ces paisibles rameaux; et, lorsque vous en entendrez jaillir les chants des oiseaux, quand vous verrez le rayon, repoussé du toit et du rocher, venir jouer avec le feuillage, apprenez alors la leçon que vous enseigne la nature, et à travers les ténèbres frayez-vous un chemin à la lumière. »

Tout en parlant, il s'était lentement éloigné, et Viola était demeurée seule, étonnée, muette, attristée de cette obscure prédiction du malheur à venir; et pourtant, malgré sa tristesse, charmée. Involontairement elle le suivit des yeux; involontairement elle étendit les bras comme pour le rappeler. Elle eût donné des mondes pour le voir se retourner, pour entendre une fois encore cette voix calme, voilée, argentine, pour sentir encore cette main effleurer la sienne. Un rayon de lune adoucit et embellit tous les angles obscurs sur lesquels il tombe : telle avait été la présence de l'étranger. Le rayon s'évanouit, et tout reprend son aspect vulgaire et ténébreux : ainsi il avait disparu, et le tableau du monde extérieur était redevenu banal. L'inconnu poursuivit son chemin par cette longue et délicieuse route qui aboutit au palais en face des jardins publics, et conduit aux quartiers les plus fréquentés de la ville.

Un groupe de jeunes étourdis stationnait à l'entrée d'une maison ouverte au passe-temps favori de l'époque, et fréquentée par les joueurs les plus riches et les mieux nés. Tous lui firent place quand il passa devant eux en s'inclinant.

Per fide! dit l'un, n'est-ce pas là le riche Zanoni dont on parle tant ?

— Oui. On dit que sa fortune est incalculable.

— *On!* qui *on?* sur quels fondements ? Il n'est à Naples que depuis peu de jours, et jusqu'à présent je n'ai pu trouver personne qui puisse me renseigner sur son pays, sa famille, ou, ce qui est plus important, sa fortune.

— C'est vrai; mais il est arrivé sur un bon navire qui est à lui. Voyez; mais vous ne pouvez l'apercevoir à cette heure; il est mouillé là-bas dans le golfe. Ses banquiers parlent avec vénération des sommes qu'il place entre leurs mains.

— D'où vient-il?

— De je ne sais quel port de l'Orient. Mon valet a su par les matelots du môle qu'il avait longtemps habité l'intérieur de l'Inde.

— Et je me suis laissé dire que dans l'Inde on ramasse l'or comme des cailloux, et qu'il y a des vallées où les oiseaux bâtissent leurs nids avec des émeraudes pour attirer les papillons. Voici venir le prince des joueurs, Cetoxa. Parions qu'il a déjà fait la connaissance d'un si riche cavalier. Il a pour l'or l'affinité de l'aimant pour le fer. Eh bien ! Cetoxa, quelles sont les plus récentes nouvelles des ducats du signor Zanoni?

— Oh ! dit négligemment Cetoxa, mon ami....

— Ah ! ah ! vous l'entendez; son ami.

— Oui, mon ami Zanoni va passer quelque temps à Rome; il m'a promis à son retour de prendre jour pour souper avec moi, et alors je le présenterai à vous et à la meilleure société de Naples. Diavolo ! savez-vous que c'est un seigneur des plus spirituels et des plus agréables?

— Contez-nous donc, comment vous vous êtes si vite lié avec lui.

— Mon cher Belgioso, rien de plus simple. Il voulait une loge à San-Carlo. Inutile de vous dire que l'attente d'un opéra nouveau (quelle œuvre splendide ! ce pauvre diable de Pisani, qui l'aurait jamais pensé?) et d'une actrice nouvelle (quelle beauté ! quelle voix ! ah !) avait fait retenir tous les coins de la salle. Je sus le désir qu'avait Zanoni de faire honneur au talent napolitain, et, avec cette courtoisie envers les étrangers de distinction qui me caractérise, je mis ma loge à sa disposition. Il l'accepte, je me présente à lui entre deux actes: il est charmant, m'invite à souper. Cospetto ! quel train de maison ! Nous veillons plus tard, je lui dis toutes les nouvelles de Naples, nous devenons deux amis de cœur, il me force avant de partir d'accepter ce diamant, une misère, dit-il; les joailliers l'estiment cinq mille pistoles ! La plus délicieuse soirée que j'aie passée depuis dix ans. »

Les cavaliers firent cercle pour admirer le diamant.

« Seigneur comte Cetoxa, dit un personnage grave et sombre, qui s'était signé à plusieurs reprises pendant le récit du Napolitain, ne connaissez-vous pas les mystérieuses rumeurs qui circulent sur cet étranger, et pouvez-vous sans crainte recevoir de lui un présent qui peut entraîner les conséquences les plus fatales? Ne savez-vous pas, qu'on dit qu'il est magicien, qu'il a le mauvais œil, que....

— De grâce, épargnez-nous vos superstitions surannées, répondit dédaigneusement Cetoxa. Elles sont passées de mode: on ne veut entendre parler aujourd'hui que de scepticisme et

de philosophie. Et après tout, ces rumeurs, bien considérées, à quoi se réduisent-elles ? En voici toute l'origine. Un vieil imbécile de quatre-vingt-six ans, un pur radoteur, affirme solennellement avoir vu ce même Zanoni, il y a soixante-dix ans, alors que lui-même, le vénérable témoin, n'était encore qu'un enfant, à Milan. Et ce Zanoni, comme vous voyez, est au moins aussi jeune que vous ou moi, Belgioso.

— Mais, reprit le gentilhomme grave, c'est là qu'est le mystère. Le vieil Avelli déclare que Zanoni ne paraît pas d'un jour plus âgé que lorsqu'il le vit à Milan. Il ajoute que même à Milan, notez bien ceci, où, sous un autre nom, Zanoni apparut avec la même splendeur, le même mystère l'entourait déjà, et que là un vieillard se rappela l'avoir vu, soixante ans auparavant, en Suède.

— Bah ! répliqua Cetoxa ; on en a dit autant du charlatan Cagliostro ; de pures fables. J'y croirai quand je verrai ce diamant changé en une botte de foin. Au reste, ajouta-t-il gravement, je considère cet illustre seigneur comme mon ami, et le moindre mot murmuré contre son honneur ou sa réputation, je le regarderai à l'avenir comme une injure personnelle. »

Cetoxa était une lame redoutée, et possédait une feinte des plus dangereuses, qu'il avait lui-même ajoutée aux variations de la *stoccata*. Le gentilhomme grave, malgré tout l'intérêt qu'il portait au bien-être spirituel du comte, avait pour son propre salut corporel une sollicitude non moins profonde ; il se contenta de lui jeter un regard de commisération, traversa la porte, et monta à la salle de jeu.

« Ha ! ha ! dit Cetoxa en riant, ce bon Loredano est jaloux de mon diamant. Messieurs ! vous soupez avec moi ce soir. Je vous jure que jamais je n'ai rencontré compagnon plus charmant, plus sociable, ni plus amusant, que mon cher ami le signor Zanoni. »

CHAPITRE V.

Quello Ippogrifo, grande e strango augello,
Lo porta via [1].

(*Orl. Fur.*, c. VI, 18.)

Et maintenant, en compagnie de ce mystérieux Zanoni, je dis adieu à Naples pour quelque temps. Montez derrière moi, lecteur, montez mon hippogriffe, installez-vous à votre aise. J'ai acheté la selle, l'autre jour, d'un poëte qui aime le confort, et l'ai fait rembourrer à neuf à votre intention. Voyez, voyez, nous montons. Regardez au-dessous de vous, pendant que nous poursuivons notre essor; ne craignez rien, les hippogriffes ne buttent jamais; tous les hippogriffes de l'Italie sont garantis comme des montures faites pour les personnes d'un âge respectable. Laissez tomber vos regards sur les paysages qui fuient au-dessous de nous!

Là, près des ruines de l'antique Atella des Osques, s'élève Aversa, jadis forteresse normande; ici rayonnent les colonnes de Capoue, au-dessus des eaux du Vulturne. Salut, fertiles campagnes, et vous, fameux vignobles du vieux Falerne! Salut, bosquets dorés d'orangers de Mola di Gaeta! Salut, arbustes parfumés, fleurs sauvages, *omnis copia narium*, qui tapissez la lisière des montagnes de la silencieuse Lautule. Nous arrêterons-nous à l'Anxur des Volsques, la moderne Terracine, où le rocher hardi se dresse comme le géant qui garde l'extrême frontière de cette radieuse terre d'amour? En avant, en avant! et retenez votre souffle, en passant au-dessus des marais Pontins. Mornes et désolés, leurs miasmes sont, aux jardins que nous venons de passer, ce que la trivialité nauséabonde de la vie est au cœur qui a laissé l'amour derrière lui. Lugubre campagne, tu déroules devant nous ta majestueuse tristesse. Rome, Rome aux sept collines, accueille-nous, comme le souvenir accueille le voyageur fatigué, en silence, au milieu des ruines. Où est-il, celui que nous suivons dans sa course?

Donnons la liberté à l'hippogriffe; il aime l'acanthe qui

1. L'hippogriffe, oiseau étrange et gigantesque, l'emporte au loin.

couronne ces colonnes brisées. Oui, voici l'arche de Titus, vainqueur de Jérusalem, et voilà le Colisée. Ici passa le triomphe du conquérant déifié ; là tombèrent les gladiateurs. Monuments de meurtre, combien pauvres sont les pensées, et méprisables les souvenirs que vous éveillez, comparés à ceux qui parlent au cœur de l'homme, sur les hauteurs de Phylé ou près du mamelon grisâtre et solitaire de Marathon !

Nous voici au milieu des ronces, des herbes sauvages, dont la haute et triste végétation ondule autour de nous. Ici où nous sommes, régna Néron; ici étaient ses pavés de mosaïque, ici,

Fièrement dans les cieux, autre ciel éclatant,

s'élevait la voûte de ses toits d'ivoire; ici, avec ses arcades prolongées, ses piliers multipliés, rayonnait aux yeux éblouis du monde le palais d'or de son maître : la maison d'or de Néron. Voyez ce lézard qui vous guette avec son œil brillant et effaré; nous troublons son empire. Cueillons cette fleur sauvage; la maison d'or a disparu, mais cette fleur est peut-être la fille de celles que la main de l'étranger répandit sur la tombe du tyran. Voyez ! sur ce sol, tombeau de Rome, la nature sème encore des fleurs.

Au milieu de cette désolation s'élève un édifice du moyen âge, occupé par un solitaire d'une espèce singulière. Dans la saison de la *malaria*, le paysan de ces contrées se dérobe aux miasmes de cette végétation délétère : mais lui, l'étranger inconnu, respire en sûreté cet air empoisonné. D'amis, de compagnons, il n'en a aucun, sauf ses livres et ses instruments scientifiques. Souvent on le voit errer sur les collines tapissées d'herbes, ou rôder dans les rues de la ville nouvelle, non pas avec cette expression indifférente ou distraite qui caractérise le savant, mais avec des yeux observateurs et perçants qui semblent plonger jusque dans le cœur des passants. Âgé sans être infirme, droit et presque imposant dans son maintien, comme s'il était encore dans sa jeunesse, nul ne sait s'il est riche ou pauvre. Il ne demande pas l'aumône, ni ne la donne : il ne fait aucun mal et ne semble faire aucun bien. C'est un homme qui paraît n'avoir de monde que lui-même; mais les apparences sont trompeuses, et, dans l'univers, la science aussi bien que la bonté peut se trouver partout. Or, dans cette demeure, pour la première fois depuis qu'elle est ainsi occupée, entre un visiteur : c'est Zanoni.

Voyez-les, assis tous deux l'un près de l'autre, s'entretenant gravement. Des années longues et nombreuses se sont écoulées depuis leur dernière entrevue, du moins depuis que, pour la dernière fois ils se sont vus matériellement, face à face. Mais si ce sont deux sages, la pensée peut rencontrer la pensée, l'esprit rejoindre l'esprit, y eût-il, entre les corps, des abîmes. La mort elle-même ne désunit pas les sages. Vous rencontrez Platon chaque fois que votre œil humide s'arrête sur une page du *Phédon*. Puisse à jamais Homère vivre dans la compagnie de tous!

Ils conversent ensemble : ils échangent des aveux ; ils évoquent, ils repeuplent le passé ; mais quelles impressions différentes s'éveillent pour tous deux avec ces souvenirs! Sur le visage de Zanoni, malgré tout son calme habituel, on voit naître et s'évanouir les émotions. Il a eu sa part, *lui*, dans le passé qu'il contemple ; mais sur les traits impassibles de son compagnon, on ne saurait surprendre une trace qui annonce une âme humaine participant à la joie ou à la douleur ; le passé, pour lui, comme maintenant le présent, a été ce que la nature est au sage, le livre au savant, une vie calme et spirituelle, une étude, une contemplation.

Du passé ils se tournent vers l'avenir. L'avenir! à la fin du dernier siècle on croyait le toucher du doigt, et en reconnaître pour ainsi dire la forme à travers les craintes et les espérances du présent.

A la limite de ce siècle, l'homme, ce *premier né du Temps*[1], debout au lit de mort du Monde vieilli, contemplait l'astre nouveau, rouge et sanglant au milieu des nuages et des vapeurs, incertain si c'était une comète ou un soleil. Voyez le dédain glacial et profond sur le front du vieillard, et cette fière et pourtant touchante tristesse qui assombrit les nobles traits de Zanoni. Serait-ce que pour l'un la lutte et l'issue de la lutte sont un spectacle de mépris, pour l'autre de terreur et de pitié? La sagesse, en contemplant l'humanité, arrive à l'un ou à l'autre de ces deux résultats, la compassion ou le dédain. Quand on croit à l'existence d'autres mondes, on s'habitue aisément à considérer celui-ci comme le naturaliste étudie les évolutions d'une fourmilière ou d'une feuille isolée. Qu'est-ce que la terre auprès de l'infini? la durée auprès de l'éternité?

1. An des Jahrhunderts Neige
Der reifste Sohn der Zeit.
Die Künstler.

Combien l'âme d'un seul homme est-elle plus grande que les vicissitudes du globe tout entier ! Enfant du ciel ! héritier de l'immortalité ! avec quel sentiment laisseras-tu tomber un jour ton regard de quelque étoile sur cette fourmilière et sur les commotions qui l'ont ébranlée depuis Clovis jusqu'à Robespierre, depuis Noé qui sauva la terre jusqu'au feu qui doit la détruire au dernier jour ! L'âme qui sait contempler, qui ne vit que d'intelligence, peut déjà s'élever jusqu'à cette étoile, du milieu même de cette nécropole qu'on appelle la terre, et tandis que ce sarcophage qu'on nomme la vie emprisonne encore dans son argile l'Impérissable !

Mais toi, Zanoni, tu as refusé de vivre uniquement par l'intelligence; tu n'as point mortifié ton cœur, il vibre encore à l'harmonie frémissante de la passion : l'espèce dont tu fais partie est encore pour toi quelque chose de plus qu'une froide abstraction; tu voudrais voir cette révolution dans son berceau agité par les orages, voir ce monde nouveau dont les éléments luttent encore dans le chaos !

Va !

CHAPITRE VI.

Précepteurs ignorants de ce faible univers.
VOLTAIRE.

Nous étions à table chez un de nos confrères de l'Académie, grand seigneur et homme d'esprit. LA HARPE.

Un soir, à Paris, plusieurs mois après la date des faits relatés dans notre dernier chapitre, quelques-uns des plus beaux esprits du temps étaient réunis chez un personnage également distingué par sa naissance et son talent. Presque tous les membres de la réunion partageaient les opinions qui étaient alors de mode : car, de même que plus tard arriva un moment où rien n'était aussi impopulaire que le peuple, de même, il y eut un instant où rien n'était aussi vulgaire que la noblesse. Le gentilhomme le plus accompli, le seigneur le plus hautain, parlait d'égalité, et balbutiait sa théorie sur le progrès des lumières.

Parmi les convives les plus remarquables était Condorcet, alors à l'apogée de sa réputation, correspondant du roi de Prusse, ami intime de Voltaire, membre de la moitié des académies de l'Europe, noble de naissance, élégant de manières, républicain d'opinions. Là se trouvait aussi le vénérable Malesherbes, « l'amour et les délices de la nation, » comme dit son historien Gaillard, et auprès de lui Jean-Silvain Bailly, l'érudit accompli, le politique ardent. C'était un de ces petits soupers pour lesquels cette capitale des plaisirs élégants était si renommée. La conversation, on le devine, était littéraire et intellectuelle, animée par une gaieté pleine de grâce. Beaucoup de femmes de cette antique et fière noblesse (la noblesse existait encore, quoique ses heures fussent comptées) venaient ajouter au charme de la réunion; et c'était d'elles que partaient les critiques les plus hardies et souvent les maximes les plus libérales.

Ce serait un vain effort pour moi, un vain effort peut-être pour l'austère langue anglaise, de vouloir rendre justice aux brillants paradoxes qui volaient de bouche en bouche. La thèse favorite était la supériorité des modernes sur les anciens. Condorcet était, sur ce sujet, éloquent, et, aux yeux d'une partie au moins de son auditoire, convaincant. La supériorité de Voltaire sur Homère n'était contestable pour personne. Quels flots de mordant ridicule furent déversés sur ce pédantisme obtus qui proclame que tout ce qui est antique est nécessairement sublime!

« Oui, dit le brillant marquis de*** en faisant étinceler le champagne dans son verre; et plus ridicule encore est cette superstition qui déclare sacré tout ce qui est incompréhensible! Mais l'intelligence circule, Condorcet, et, comme l'eau, elle trouvera son niveau. Mon barbier me disait ce matin : « Je ne suis qu'un pauvre diable; eh bien, cela n'empêche pas que je ne crois pas plus que le plus grand seigneur! » La Révolution marche évidemment vers son dénoûment *à pas de géant*, comme disait Montesquieu dans son immortel ouvrage. »

Et puis, de tous, du bel esprit et du gentilhomme, du courtisan et du républicain, s'éleva un chœur confus qui ne s'accordait que dans le pressentiment des merveilles brillantes auxquelles la *Grande Révolution* devait donner naissance. Condorcet devint plus éloquent que jamais.

« Il faut absolument que la superstition et le fanatisme

fassent place à la philosophie. Les rois persécutent les personnes, les prêtres persécutent les opinions. Sans rois, les hommes n'ont plus rien à craindre; sans prêtres, les âmes sont libres.

— Oui, reprit le marquis, comme chante si bien *ce cher Diderot* :

Et des boyaux du dernier prêtre
Serrons le cou du dernier roi.

— Et alors, poursuivit Condorcet, alors commence l'ère de la Raison, l'égalité dans l'instruction, l'égalité dans les institutions, l'égalité dans les richesses. Les grands obstacles à la science sont, d'abord, l'absence d'une langue universelle; puis, la courte durée de l'existence. Quant au premier, lorsque tous les hommes seront frères, pourquoi n'y aurait-il pas une langue unique? Quant au second, la perfectibilité organique du monde végétal est un fait acquis : la nature serait-elle moins puissante pour l'existence plus noble de l'être pensant, de l'homme? La suppression des deux causes les plus actives de la dégénérescence physique, les richesses avec leur luxe, la pauvreté avec sa misère abjecte, doit infailliblement prolonger la durée moyenne de la vie[1]. L'art de guérir sera alors honoré, au lieu de la guerre qui n'est que l'art de tuer : les plus nobles efforts des intelligences les plus pénétrantes seront consacrés à la découverte et à la destruction des causes de maladies. Sans doute, la vie ne peut être rendue éternelle, mais on la peut prolonger presque indéfiniment. La créature la plus vile lègue sa vigueur à son petit : ainsi l'homme transmettra à ses enfants son organisation physique et intellectuelle perfectionnée. Voilà le but que notre siècle va réaliser! »

Le vénérable Malesherbes soupira. Peut-être craignait-il que le but ne fût pas atteint à temps pour lui. Le beau marquis de *** et les femmes plus belles encore paraissaient convaincues et ravies.

Mais il y avait là deux hommes assis l'un près de l'autre qui ne prenaient aucune part à la conversation générale: l'un, un étranger nouvellement arrivé à Paris, où ses richesses, son apparence et son esprit, le faisaient déjà remarquer et rechercher; l'autre, un vieillard d'environ soixante-dix ans, le spirituel, le vertueux, le brave et, même à son âge, l'insouciant auteur du *Diable amoureux*, Cazotte.

1. Voir les œuvres posthumes de Condorcet sur les progrès de l'esprit humain.

Ces deux assistants s'entretenaient familièrement à part, et ne témoignaient que par un rare sourire leur attention à la conversation générale.

« Oui, dit l'étranger, oui, nous nous sommes déjà rencontrés.

— J'aurais cru ne pouvoir oublier vos traits, et cependant j'interroge en vain mes souvenirs.

— Je vais vous aider. Rappelez-vous l'époque où, conduit par la curiosité ou peut-être par le désir plus noble de la science, vous cherchiez à vous faire initier à l'ordre mystérieux de Martinez de Pasqualis[1].

— Est-il possible ? Vous êtes membre de cette fraternité théurgique ?

— Nullement : j'ai assisté à leurs cérémonies, mais seulement pour constater par quels efforts impuissants ils cherchaient à faire revivre les antiques merveilles de la cabale.

— Vous aimez ces études ? Pour moi j'ai secoué l'influence qu'elles exerçaient autrefois sur mon imagination.

— Vous ne l'avez point secouée, répliqua gravement l'étranger, elle vous domine encore, à cette heure même ; elle bat dans votre cœur, elle illumine votre raison ; elle veut parler par votre bouche. »

Puis l'étranger continua la conversation à voix plus basse : il lui rappela certaines doctrines, certains rites particuliers, expliqua par quels rapports ils se rattachaient à la vie et à l'histoire de Cazotte, tout étonné de voir un inconnu si bien

1. On attribue cette intention à Cazotte. De Martinez de Pasqualis on sait peu de chose ; sur sa patrie même on n'a que des conjectures. Les rites, les cérémonies et le caractère de l'ordre cabalistique qu'il fonda sont également inconnus. De Saint-Martin était un disciple de son école, et c'est là un éloge ; car, malgré son mysticisme, de Saint-Martin était l'homme du dernier siècle le plus charitable, le plus généreux, le plus vertueux et le plus pur. Nul, plus que lui, ne se distingua de la troupe vulgaire des sceptiques par son intrépide ardeur à combattre le matérialisme, et à revendiquer la nécessité de la foi au milieu d'un chaos d'incrédulité. Il est bon aussi de remarquer que, malgré les enseignements que Cazotte avait pu puiser à l'école de Martinez, il n'y apprit rien qui diminuât le mérite de sa vie et la sincérité de sa religion. Doux et brave à la fois, il ne cessa jamais de s'opposer aux excès de la Révolution. Jusqu'à la fin, bien différent des libéraux de son temps, il fut un chrétien pieux et sincère. Avant de périr sur l'échafaud, il demanda une plume et du papier pour écrire ces paroles : « Ma femme, mes enfants, ne me pleurez pas ; ne m'oubliez pas ; mais souvenez-vous de ne jamais offenser Dieu. »

renseigné sur les détails de son existence. Les traits du vieillard, naturellement ouverts et bienveillants, s'assombrirent graduellement, et il lança de temps en temps à son compagnon un coup d'œil pénétrant, curieux et inquiet.

La charmante duchesse de G... signala d'un ton malicieux aux aimables convives l'air abstrait et le front sombre du poëte, et Condorcet, qui n'aimait pas qu'en sa présence un autre que lui attirât l'attention, dit à Cazotte :

« Eh bien ! et vous, quelles sont vos prédictions sur la Révolution ? quels effets aura-t-elle, au moins pour nous ? »

A cette question, Cazotte tressaillit, son front pâlit et se couvrit de larges gouttes de sueur ; ses lèvres tremblèrent. Ses compagnons le regardèrent avec surprise.

« Parlez ! » lui dit à mi-voix l'étranger, en posant doucement la main sur le bras du spirituel vieillard.

A ces mots, le visage de Cazotte se contracta, ses yeux fixes se perdirent dans l'espace, et d'une voix creuse et voilée, il répondit ainsi [1] :

« Vous demandez quels effets elle aura pour vous; pour vous ses agents les plus éclairés, les moins intéressés. Je vais vous répondre. Vous, marquis de Condorcet, vous mourrez en prison, mais non de la main du bourreau. Dans le paisible bonheur de cette époque, ce n'est pas l'élixir que le philosophe aura le soin de porter sur lui, mais le poison.

— Mon pauvre Cazotte, dit Condorcet avec son doux et fin sourire, qu'ont de commun les prisons, les bourreaux et le poison, avec un siècle de liberté et de fraternité?

— C'est au nom de la liberté et de la fraternité que les prisons regorgeront de captifs, et que le bourreau sera assouvi jusqu'à satiété.

— C'est aux prêtres et à leurs intrigues que vous pensez, et non à la philosophie, dit Champfort [2]. Et que prédisez-vous de moi?

— Vous vous ouvrirez les veines pour échapper à la fraternité de Caïn. Rassurez-vous, les dernières gouttes de votre

1. La prophétie que je vais citer, et que quelques lecteurs connaissent sans doute, se trouve, avec quelques légères variantes, dans les œuvres posthumes de La Harpe. Le manuscrit original de La Harpe existe, dit-on, encore, et les détails sont cités d'après le témoignage de M. Petitot. Ce n'est pas à moi de vérifier l'exactitude des faits. (*Édit.*)

2. Champfort, un de ces hommes de lettres qui se laissèrent égarer par les promesses de la Révolution naissante, refusa de suivre jusque dans leurs

sang échapperont volontairement au rasoir national. Pour vous, vénérable Malesherbes; vous, Aimar de Nicolaï; vous, savant Bailly, je vois se dresser vos échafauds. Et même alors, ô grands philosophes, vos assassins n'auront d'autre mot sur les lèvres que celui de philosophie. »

Le silence devint profond et universel, quand le disciple de Voltaire, le prince des incrédules académiques, le bouillant La Harpe, s'écria avec son rire sardonique :

« O prophète ! ne m'exemptez pas, par flatterie, du sort de ces messieurs. N'aurai-je pas aussi mon rôle à jouer dans ce drame de vos rêves lugubres ? »

A cette question, le visage de Cazotte perdit son expression surnaturelle de terreur fatidique; l'ironie qui s'y peignait le plus communément revint et petilla dans ses yeux brillants :

« Oui, La Harpe, et votre rôle sera le plus prodigieux de tous; vous deviendrez.... chrétien. »

C'en était trop pour ce cercle tout à l'heure grave et recueilli : tous éclatèrent d'un accès de rire immodéré ; et Cazotte, comme épuisé par ses prédictions, se renversa dans son fauteuil en respirant péniblement.

« Maintenant, dit Mme de G...., que vous avez fait tant de graves prédictions sur notre compte, il faut nous tirer aussi votre horoscope. »

Un frisson convulsif agita le prophète involontaire, puis s'évanouit et laissa sa physionomie éclairée par une expression de calme résignation.

« Madame, dit-il après un long silence, pendant le siége de Jérusalem, un homme, nous dit l'historien, fit pendant sept jours consécutifs le tour des remparts en criant : « Malheur à toi, Jérusalem ! Malheur à moi-même ! »

— Eh bien !

— Et le septième jour, pendant qu'il criait ainsi, une pierre lancée par les machines des Romains le réduisit en atomes. »

Là-dessus Cazotte se leva; et les convives saisis, malgré eux, de terreur, se séparèrent bientôt après son départ.

horribles excès les ignobles séides de la Terreur, et caractérisa avant de mourir, par le mot le plus spirituel de l'époque, la sanglante philanthropie de ces bourreaux. Voyant écrit sur les murs : « Fraternité ou la mort, » il dit : « Traduisez : *Sois mon frère, ou je te tue.* »

CHAPITRE VII.

> Qui donc t'a donné la mission d'annoncer au peuple que la divinité n'existe pas? Quel avantage trouves-tu à persuader à l'homme qu'une force aveugle préside à ses destinées et frappe au hasard le crime et la vertu?
> (ROBESPIERRE, *Discours*, 7 mai 1794.)

Il était près de minuit quand l'étranger regagna son logement, était situé dans une de ces vastes demeures qu'on peut appeler des abrégés de Paris. Les caves en étaient occupées par des ouvriers voisins de l'indigence, souvent par des proscrits ou des vagabonds qui cherchaient à fuir la justice, souvent encore par quelque écrivain audacieux, qui, après avoir semé parmi le peuple les doctrines les plus subversives, ou les libelles les plus virulents sur le clergé, les ministres ou le roi, venait chercher parmi les rats un asile contre cette persécution qui s'acharne après la vertu. Le rez-de-chaussée consistait en boutiques, l'entre-sol était habité par des artistes, les étages principaux par la noblesse, et les mansardes par des artisans ou des grisettes.

Au moment où l'étranger montait l'escalier, un jeune homme, d'une figure et d'une apparence qui étaient loin de prévenir en sa faveur, sortit par une porte de l'entre-sol et passa rapidement devant lui. Son regard était furtif, sinistre, féroce et timoré tout ensemble. Son visage était d'une pâleur livide, et ses traits bouleversés tremblaient convulsivement. L'étranger s'arrêta et observa attentivement le jeune homme dans sa course. Pendant qu'il était ainsi debout et immobile, il entendit un gémissement dans la chambre qui venait de s'ouvrir: la porte en avait été tirée violemment et à la hâte; mais un léger obstacle, peut-être un copeau, l'avait empêchée de se refermer complétement. L'inconnu la poussa et entra. Il traversa une petite antichambre, chétivement meublée, et se trouva dans une chambre à coucher mesquine et sordide. Étendu sur le lit, et se tordant de douleur, gisait un vieillard. Une seule lumière éclairait la pièce et jetait sa lueur indécise sur le visage ridé et cadavéreux du malade. Personne ne veil-

lait auprès de lui ; il semblait qu'on l'eût laissé là pour rendre dans la solitude son dernier soupir.

« De l'eau, dit-il avec un faible gémissement, de l'eau ; la soif me dévore.... je brûle. »

Le nouveau venu s'approcha du lit, se pencha sur le moribond et lui prit la main.

« Sois béni, Jean! sois béni! dit le malade; as-tu déjà ramené le médecin? Je suis pauvre, monsieur, mais je vous payerai bien. Je ne voudrais pas mourir encore, à cause de ce jeune homme. »

Il se dressa dans son lit, et fixa avec anxiété sur l'étranger ses yeux éteints.

« Que ressentez-vous? quelle est votre maladie?

— Du feu ! du feu, du feu dans le cœur et dans les entrailles. Je brûle!

— Combien y a-t-il que vous n'avez mangé?

— Mangé ! je n'ai pris que ce bouillon depuis plus de six heures : la tasse est encore là. A peine l'avais-je bu, que les douleurs ont commencé. »

L'étranger examina la tasse où restaient encore quelques cuillerées du contenu.

« Qui vous a donné ce bouillon?

— Qui? Jean. Qui voulez-vous qui me le donne? Je n'ai pas de domestique, personne. Je suis pauvre, monsieur, bien pauvre. Mais non; vous autres médecins ne vous souciez pas des pauvres. *Je suis riche!* pouvez-vous me guérir?

— Oui, avec l'aide du ciel. Prenez seulement patience. »

Le vieillard succombait rapidement aux effets d'un poison des plus violents. L'inconnu courut à son logement, et revint au bout de quelques instants avec une préparation qui produisit instantanément une réaction. La douleur cessa, les lèvres perdirent leur teinte bleuâtre et livide, le vieillard tomba dans un profond sommeil. L'étranger ferma les rideaux du lit, saisit la lumière et examina la chambre. Les murs en étaient ornés, ainsi que ceux de la pièce voisine, de dessins admirablement exécutés. Un carton était rempli d'esquisses d'un mérite non moins remarquable; mais la plupart de ces dernières œuvres retraçaient des sujets qui épouvantaient la vue et révoltaient le goût : on y voyait le corps humain dans toutes les attitudes de la torture ; le chevalet, la roue, le gibet, tout ce que la cruauté a inventé pour rendre la mort plus poignante, se montraient sous un aspect plus effrayant encore,

grâce au goût passionné que l'artiste avait senti pour son œuvre. Les figures de quelques-uns des suppliciés s'éloignaient assez de l'idéal pour qu'on y reconnût des portraits; et sous ces dessins on lisait dans une écriture grande, hardie et régulière : *L'avenir des aristocrates.* Dans un coin de la chambre, et tout près d'un vieux bureau, était jeté un petit paquet, recouvert négligemment d'un manteau qui semblait destiné à le cacher. Quelques planches formant bibliothèque étaient chargées de livres. C'étaient presque exclusivement les œuvres des philosophes du jour ; les philosophes matérialistes, et notamment les encyclopédistes, plus tard si singulièrement attaqués par Robespierre, quand le lâche trouva imprudent de laisser son règne sans Dieu [1]. Un volume était ouvert sur la table : c'était un ouvrage de Voltaire, et la page interrompue reproduisait son argumentation en faveur de l'existence de l'Être suprême [2]. La marge en était couverte de notes au crayon, écrites d'une main roide et tremblante comme celle d'un vieillard ; c'étaient autant de réfutations ironiques de la logique du sage de Ferney : Voltaire était trop modéré au goût de son commentateur.

Deux heures sonnèrent : des pas se firent entendre au dehors. L'inconnu s'assit en silence de l'autre côté du lit, dont les rideaux le cachaient à celui qui venait d'entrer avec précaution et mystère. C'était le même homme qui avait passé devant lui sur l'escalier. Le nouveau venu prit la lumière et s'approcha du lit à pas de loup. Le malade avait le visage tourné sur l'oreiller : mais il reposait avec tant de calme, sa respiration était si imperceptible, que le meurtrier, dans son coup d'œil précipité, oblique et troublé par le crime, pouvait bien prendre ce sommeil pour la mort. Il se retira avec un sourire infernal, replaça le flambeau, ouvrit le bureau avec une clef qu'il tira de sa poche, et prit dans les tiroirs plusieurs rouleaux d'or. A ce même moment, le vieillard commençait à s'éveiller. Il s'agita, ouvrit les yeux, les tourna vers le flambeau dont

1. « Cette secte (les encyclopédistes) propagea avec beaucoup de zèle l'opinion du matérialisme, qui prévaut parmi les grands et parmi les beaux esprits; on lui doit en partie cette espèce de philosophie pratique qui, réduisant l'égoïsme en système, regarde la société humaine comme une guerre de ruse, le succès comme la règle du juste et de l'injuste, la probité comme une affaire de goût ou de bienséance, le monde comme le patrimoine des fripons adroits. » (*Discours de Robespierre*, 7 mai 1794.)

2. *Histoire de Jenni.*

la lumière épuisée commençait à pâlir : il vit le voleur à l'œuvre, il se dressa un instant dans son lit comme pétrifié d'étonnement plus encore que de terreur. A la fin il s'élança hors de son lit :

« Juste ciel! Est-ce un rêve? Toi! toi! toi pour qui j'ai souffert le travail et la misère! *Toi!* »

Le voleur tressaillit ; l'or échappa de ses mains, et roula à terre.

« Quoi! dit-il ensuite, tu n'es pas encore mort? Est-ce que le poison aurait manqué son effet?

— Poison, enfant! Ah!... » Et avec un cri d'angoisse il se couvrit le visage de ses deux mains ; puis avec une énergie effrayante : « Jean! Jean! dis-moi que c'est un mensonge. Vole-moi, pille-moi, si tu veux ; mais ne dis pas que tu as pu assassiner un homme qui ne vivait que pour toi!... Là, tiens, prends l'or ; c'est pour toi que je l'ai amassé. Va! va! »

Et le vieillard épuisé tomba aux pieds du meurtrier déjoué, se tordit sur le sol, sous une agonie morale mille fois plus intolérable que celle qu'il venait naguère de traverser. Le voleur le regarda avec un froid dédain.

« Que t'ai-je jamais fait, malheureux, s'écria le vieillard, si ce n'est de t'aimer et de te chérir? Tu étais orphelin, tu étais repoussé de tous. Je t'accueillis, t'élevai, t'adoptai comme mon fils. Si j'ai mérité le nom d'avare, c'est afin qu'on ne pût te mépriser, toi, mon héritier, quand je ne serais plus, tout disgracié que tu sois de la nature. Tu aurais eu tout mon bien après ma mort. Ne pouvais-tu me faire grâce de quelques mois, de quelques jours? A ton âge on en a tant encore, et au mien il en reste si peu! Que t'ai-je fait?

— Tu continuais de vivre et ne voulais pas faire de testament.

— Mon Dieu! mon Dieu!

— *Ton Dieu*, insensé! Ne m'as-tu pas dit, dès mon enfance, qu'il n'y a pas de Dieu? Ne m'as-tu pas nourri de philosophie? Ne me disais-tu pas : « Sois vertueux, sois bon, sois juste, à cause des hommes ; mais il n'y a pas de vie après cette vie? » Les hommes! et pourquoi aimerais-je les hommes? Hideux et difforme comme je suis, ils rient de moi quand je passe dans les rues. Ce que tu m'as fait? Tu m'as ravi, à moi qui suis le jouet et le rebut de ce monde, l'espoir d'un monde à venir. Ah! il n'est point d'autre vie! Alors il me faut ton or, afin de jouir le plus tôt possible de celle-ci.

— Monstre! malédiction sur ton ingratitude, ta....

— Et qui donc écoute ta malédiction? Tu sais bien qu'il n'y a pas de Dieu. Écoute : j'ai tout préparé pour la fuite. Vois. J'ai un passe-port, des chevaux m'attendent en bas, les relais sont commandés. J'ai ton or. »

Et, tout en parlant, le misérable continuait à se charger de rouleaux.

« Et maintenant, si je te laisse la vie, quelle garantie ai-je que tu ne me dénonceras pas? »

A ces mots, il s'approcha du vieillard, le regard et le bras menaçants.

La colère de celui-ci fit place à la crainte. Il trembla devant ce monstre.

« Laisse-moi vivre.... laisse-moi vivre pour.... pour.... »

— Pour quoi?

— Te pardonner! Oui, tu peux être sans crainte. Je le jure.

— Tu le jures! par qui et par quoi, vieillard? Je ne puis te croire si tu ne crois pas en un Dieu. Ah! ah! voilà le fruit de tes leçons! »

Encore un moment, et cette main déjà levée pour le meurtre eût étranglé sa victime. Mais entre elle et l'assassin se dressa une apparition qui semblait presque venue de ce monde dont tous deux niaient l'existence, noble dans sa force majestueuse, glorieuse d'une beauté imposante.

Le brigand recula, regarda, trembla, puis se retourna et s'enfuit. Le vieillard retomba sur le parquet, sans connaissance....

CHAPITRE VIII.

Voulez-vous savoir comment se conduira un méchant homme, s'il arrive au pouvoir? Prenez le contre-pied de toutes les doctrines qu'il prêche pendant qu'il est encore obscur.
(S. MONTAGUE.)

Les antipathies font aussi partie de ce qu'on nomme improprement magie. L'homme possède naturellement, en commun avec les animaux, un instinct qui l'éloigne involontairement des êtres hostiles ou funestes à son existence. Mais il néglige si souvent cet instinct, que c'est une faculté qui s'émousse. Il n'en est pas ainsi de celui qui cultive le Grand Art. (*Trismégiste IV, Ross-croix.*)

Quand il revint voir le vieillard le lendemain, l'étranger le trouva calme et fut lui-même étonné de le voir à ce point remis des émotions et des souffrances de la nuit. Le malade exprima sa reconnaissance à son sauveur avec des larmes ferventes, et lui apprit qu'il avait déjà fait demander un de ses parents, qui veillerait désormais à sa sûreté et aux besoins de son existence.

« Car, dit-il, il me reste encore de l'argent, et dorénavant je n'ai aucun motif d'être avare. »

Il se mit ensuite à raconter rapidement l'origine et les circonstances de sa liaison avec celui qui avait tenté de l'assassiner. Il paraît que, dans sa jeunesse, il s'était brouillé avec sa famille pour quelque divergence dans leurs croyances religieuses. Repoussant comme une fable toute religion précise et pratique, il entretenait encore des sentiments qui portaient son âme à cette sensibilité fausse et exagérée, que ceux qui en sont dupes prennent si souvent pour de la bienveillance. Il y avait plus de faiblesse dans son intelligence que de perversité dans son cœur. Il n'avait pas d'enfants : il résolut d'adopter un enfant du peuple, et de l'élever *selon la raison*. Il choisit un orphelin de la naissance la plus obscure, dont les difformités et l'aspect repoussant furent pour lui tout d'abord un motif de plus de commisération, et plus tard une cause nouvelle d'aveugle et excessive tendresse. Dans ce rebut de la société, ce n'était pas seulement un fils qu'il aimait : c'était

une théorie. Il l'éleva d'après les principes les plus philosophiques. Helvétius lui avait prouvé que l'éducation peut tout, et, avant d'avoir huit ans, les expressions favorites du petit Jean étaient : *La lumière et la vertu*. L'enfant montra des dispositions, surtout pour les arts. Son protecteur chercha un maître aussi libre que lui-même de toute superstition, et choisit le peintre David. Cet artiste, aussi hideux que son élève, et dont les penchants étaient aussi vicieux que son talent était incontestable, était certainement aussi peu suspect de superstition que le protecteur pouvait le demander[1]. Il était réservé à Robespierre de convertir le peintre sanguinaire à la croyance de l'Être suprême. L'enfant eut de bonne heure le sentiment de sa laideur plus qu'humaine. Son bienfaiteur chercha en vain, par force aphorismes philosophiques, à le consoler des disgrâces de la nature ; mais quand il lui apprenait que dans ce monde l'argent, comme la charité, couvre une multitude de péchés, l'enfant écoutait alors avidement et oubliait la cause de sa tristesse. Amasser de l'argent pour son *protégé*, pour le seul être qu'il aimât dans ce monde, ce fut là l'unique passion du père d'adoption. On a vu qu'il avait reçu sa récompense.

« Mais je suis heureux qu'il ait échappé, dit le vieillard en s'essuyant les yeux. Il m'aurait laissé dans la misère la plus complète, que je n'aurais jamais pu me résoudre à l'accuser.

— Non, car c'est vous qui êtes l'auteur de ses crimes.

— Comment ! moi qui n'ai jamais cessé de lui inculquer la beauté de la vertu ! Expliquez-vous.

— Hélas ! si votre élève ne vous l'a pas fait voir hier aussi clair que le jour par ses propres aveux, un ange du ciel descendrait en vain pour vous le prouver. »

Le vieillard s'agita avec inquiétude, et il allait répliquer, quand le parent qu'il avait envoyé chercher entra dans la chambre. Il était de Nancy, mais se trouvait en ce moment à Paris. C'était un homme d'un peu plus de trente ans, figure sèche, maigre, taciturne ; ses yeux étaient d'une mobilité perpétuelle, ses lèvres comprimées. Il écouta avec des exclamations d'horreur le récit de son parent, et chercha vivement, et par tous les moyens, à le décider à dénoncer son protégé.

1. Les lecteurs français trouveront dans Zanoni, sur les hommes et sur les choses de notre révolution, des jugements hasardés dont nous laissons à M. Bulwer toute la responsabilité. Il est juste seulement de remarquer que ce livre est un roman et que l'auteur est un étranger. (*Note des éditeurs.*)

« Allons, allons, René Dumas ! dit le vieillard, vous êtes avocat, vous êtes habitué à tenir peu de compte de la vie humaine. Aussitôt qu'un homme a violé la loi, vous criez : « Qu'on le pende ! »

— Moi ! s'écria Dumas, les mains et les yeux levés : vénérable philosophe, vous me jugez bien mal. Personne ne déplore autant que moi la sévérité de notre code. Selon moi, l'État ne devrait jamais ôter la vie, même à un meurtrier. Je suis de l'avis de ce jeune homme d'État, Maximilien Robespierre ; le bourreau est une invention des tyrans. Ce qui m'attache le plus fortement à notre Révolution prochaine, c'est la conviction qu'elle doit à jamais faire disparaître cette boucherie légale. »

L'avocat s'arrêta hors d'haleine. L'étranger le regarda fixement et pâlit. Dumas remarqua ce changement de physionomie et lui dit :

« Ne seriez-vous pas de mon avis, monsieur ?

— Veuillez me pardonner ; je cherchais à réprimer en moi une vague terreur qui me semble prophétique.

— Et cette crainte ?

— Était que, si nous nous revoyions un jour, vos opinions sur la mort et sur la philosophie des révolutions ne fussent plus les mêmes.

— Jamais !

— Vous me charmez, cousin René, dit le vieillard, qui avait écouté avidement les paroles de son parent. Ah ! je vois que vous avez un sentiment vrai de la justice et de la philanthropie. Pourquoi ai-je tant tardé à vous connaître ? Vous admirez la Révolution, vous détestez, comme moi, la tyrannie des rois et la perfide hypocrisie des prêtres.

— Les détester ! Si je ne le faisais, comment pourrais-je aimer l'humanité ?

— Et, poursuivit le vieillard avec quelque hésitation, vous ne pensez pas, comme ce noble étranger, que je me sois trompé dans les préceptes que j'ai inculqués à ce malheureux ?

— Non, certes. Faut-il en vouloir à Socrate de ce qu'Alcibiade fut adultère et traître ?

— Vous l'entendez ! vous l'entendez ! Mais Socrate eut aussi un Platon. Dorénavant tu seras mon Platon. Vous l'entendez ! » répéta encore le vieillard en se tournant vers l'étranger.

Ce dernier était déjà sur le seuil. Qui voudrait discuter avec le plus obstiné de tous les fanatismes, le fanatisme de l'incrédulité ?

« Vous partez, s'écria Dumas, sans me laisser le temps de vous remercier, de vous bénir, pour la vie que vous avez rendue à ce vénérable vieillard ? Si jamais je puis m'acquitter.... si jamais vous avez besoin du sang des quatre veines de René Dumas....»

Tout en débitant ces protestations avec volubilité, il accompagna l'étranger jusqu'à la porte de l'antichambre; là il l'arrêta un instant, regarda derrière lui pour s'assurer qu'il ne pouvait être entendu; puis il lui dit à voix basse :

« Je devrais retourner à Nancy; on n'aime pas à perdre son temps.... Vous ne pensez pas, monsieur, que ce brigand ait emporté *tout* l'argent du vieil imbécile?

— Est-ce ainsi, monsieur Dumas, que Platon parlait de Socrate?

— Vous êtes mordant. Au fait, vous en avez le droit. Monsieur, nous nous reverrons un jour.

— Un jour! » murmura l'étranger, et son front s'obscurcit. Il rentra chez lui à la hâte, passa seul cette journée et la nuit suivante, absorbé par des études qui, de quelque nature qu'elles fussent, ne servirent qu'à redoubler ses sombres préoccupations.

Comment sa destinée pouvait-elle se rattacher à celle de René Dumas ou de l'assassin fugitif? Pourquoi l'air léger de Paris lui sembla-t-il chargé de vapeurs de sang? Quel instinct le poussa à fuir ces cercles brillants, ce foyer des espérances naissantes du monde? Quelle voix lui cria de ne pas revenir? lui dont l'altière existence défiait.... Mais pourquoi ces présages et ces pressentiments?... Il laisse la France derrière lui; il retourne, belle Italie, à tes ruines majestueuses! Sur les Alpes, son âme respire encore une fois un air libre. L'air libre! Hélas! les guérisseurs du monde s'épuisent en vain à élaborer leur panacée. L'homme ne sera jamais aussi libre dans la rue que sur la montagne. Et nous aussi, lecteur, dérobons-nous à cet étalage de fausse sagesse qui recouvre le crime et l'impiété. Partons de nouveau

In den heitern Regionen
Wo die reinen Formen wohnen,

pour ces régions plus hautes, séjour d'habitants plus purs. A l'abri des souillures de la réalité, l'idéal vit seul avec l'art et le beau. Douce Viola, aux bords des flots azurés de Parthénope, près du tombeau de Virgile et de la grotte Cimmérienne, nous revenons à toi!

CHAPITRE IX.

Che non vuol ché'l destrier più vada in alto
Poi lo lega nel margine marino
A un verde mirto in mezzo un loro e un pino [1].
(*Orl. Fur.*, c. VI, 23.)

Eh bien! musicien, es-tu heureux maintenant? Te voilà réintégré devant ton pupitre; ton fidèle Barbiton a eu sa part de ton triomphe; c'est ton chef-d'œuvre qui remplit toutes les oreilles; c'est ta fille qui remplit la scène: si bien unies l'une à l'autre, l'artiste et la musique, qu'en applaudissant l'une, on applaudit toutes deux. On te fait place à l'orchestre; plus de railleries ni de regards moqueurs, lorsque, avec une tendresse exaltée, tu caresses ton Inséparable qui se plaint, gémit, gronde et gourmande sous ta main impitoyable. Ils comprennent maintenant ce que la symétrie du vrai génie a toujours d'irrégulier. Ce sont les inégalités de sa surface qui rendent la lune lumineuse pour l'homme. Giovanni Paisiello, maestro da capelli, si ton âme douce et bienveillante pouvait connaître l'envie, tu dois souffrir de voir ton Elfrida et ton Pirro écartés, et tout Naples enthousiaste de la sirène, dont l'harmonie te fit secouer tristement la tête! Mais toi, Paisiello, calme dans la longue prospérité de ta gloire, tu sais qu'il faut son jour à la nouveauté, et tu te consoles en songeant qu'Elfrida et Pirro vivront à jamais.

Erreur peut-être; mais c'est par de telles erreurs que le génie se garde de l'envie. « Pour être immortel, dit Schiller, vis dans l'infini! » Pour être supérieur à l'heure qui passe, vis dans l'estime de toi-même.

Lasalle tout entière donnerait aujourd'hui ses oreilles pour ces variations et ces fantaisies que naguère elle sifflait. Mais non; pendant deux tiers de sa vie, Pisani a travaillé silencieusement à son chef-d'œuvre; à celui-là, il ne peut plus rien ajouter, quelque disposé qu'il ait été à perfectionner les chefs-d'œuvre

1. Comme il ne voulait pas que le destrier prît un plus haut essor, il l'attacha, au bord de la mer, à un myrte verdoyant, entre un laurier et un pin.

d'autrui. N'est-ce pas la loi commune? Le moindre critique, en analysant une œuvre d'art, dit volontiers : « Quel dommage ! » par ici ; « nous regrettons, » par là ; « on aurait pu changer ce passage, omettre cet autre. » Oui, vraiment, et son archet strident ne nous fera pas grâce de la moindre de ses maudites variations. Mais qu'il se mette à composer lui-même, alors il ne voit pas ce que son œuvre peut gagner aux variations. Tout homme est parfaitement maître de son violon, quand c'est dans sa propre musique que l'instrument vagabond se livre à ses caprices.

Viola est l'idole, le thème de tout Naples; elle est la reine, l'enfant gâtée de la scène. Gâter son jeu, chose facile : gâteront-ils sa nature? Je ne le crois pas. Là, chez elle, elle est toujours bonne et simple, et là, sous la tenture de la porte, elle s'assied toujours, divinement rêveuse. Que de fois, arbre au tronc tortueux, elle regarde tes rameaux verdoyants ! Que de fois, comme toi, dans ses rêves fantastiques, lutte-t-elle bravement pour la lumière, non pas la lumière de la rampe ! Enfant ! contente-toi de la lampe, que dis-je? de la pâle veilleuse. Pour les besoins du ménage, une chandelle d'un sou est plus commode que toutes les étoiles du ciel.

Les semaines passèrent, et l'inconnu ne reparut pas; les mois passèrent, et sa prophétie de douleur ne s'accomplit pas encore. Un soir, Pisani tomba malade. Son succès avait attiré au compositeur longtemps dédaigné des demandes pressantes de *concerto* et de sonates adaptés à son talent spécial de violoniste. Il avait passé des semaines, jour et nuit, à composer un morceau dans lequel il comptait se surpasser. Il avait choisi, comme toujours, un de ces sujets impraticables en apparence, qu'il aimait à plier à la puissance excessive de son talent : la terrible légende de la métamorphose de Philomèle. La pantomime d'harmonie s'ouvrait au milieu d'un banquet joyeux. C'est un festin donné par le roi de Thrace : une dissonance subite interrompt les notes légères; la corde semble grincer d'horreur. Le roi apprend que son fils a péri de la main des sœurs vengeresses; rapide comme un vent d'orage, la mélodie gronde avec le souffle croissant de la crainte, de l'horreur, de la fureur, de l'épouvante. Le père est à la poursuite des sœurs.... Écoutez ! comment tout cet effroi discordant s'est-il changé tout à coup en une plainte lente, limpide et argentine? La métamorphose est accomplie, et Philomèle, maintenant rossignol, fait déborder du myrte où elle est ca-

chée ces accords pleins, liquides, attendrissants, qui doivent à jamais redire au monde l'histoire de ses malheurs.... Or, ce fut au milieu de cette tentative difficile et compliquée, que la santé de l'artiste surmené, mais animé tout ensemble par son triomphe passé et son ambition nouvelle, s'était tout à coup brisée. Il tomba malade la nuit même ; le lendemain matin, le médecin constata une fièvre maligne et contagieuse. Viola et sa mère se partagèrent la pieuse tâche de veiller auprès de lui ; mais bientôt Viola demeura seule à la remplir. La signora Pisani fut atteinte, et, au bout de quelques heures, son état devint plus alarmant que celui de son mari. Les Napolitains, comme tous les habitants des pays chauds, deviennent volontiers égoïstes et barbares sous l'influence de la terreur qu'inspirent les épidémies. Gionetta elle-même se prétendit malade, pour se dispenser d'entrer dans la chambre de Gaetano. Sur Viola seule retomba tout entier le devoir d'amour et de douleur. Ce fut une terrible épreuve. Abrégeons les détails. La femme mourut la première.

Un jour, un peu avant le coucher du soleil, Pisani s'éveilla soulagé en partie du délire qui, depuis le second jour de sa maladie, ne lui avait laissé que de rares intervalles de repos : il promena autour de lui ses yeux faibles et incertains, il reconnut Viola avec un sourire. Il balbutia son nom, se dressa dans son lit et lui tendit les bras. Elle se jeta sur son cœur, et chercha à étouffer ses larmes.

« Ta mère ! dit-il, est-ce qu'elle dort ?

— Elle dort ; oui. »

Et les larmes jaillirent de nouveau.

« Je croyais.... qu'est-ce donc que je croyais ? Je n'en sais rien ! Mais ne pleure pas.... je vais être bien maintenant ; bien, tout à fait. Elle viendra me voir quand elle s'éveillera, n'est-ce pas ? »

Viola ne pouvait parler : elle se hâta de préparer un médicament anodin, qu'elle devait faire prendre au malade dès que le délire aurait cessé. Le médecin lui avait de plus recommandé de l'envoyer chercher aussitôt que cet important changement surviendrait.

Elle alla vers la porte, appela la femme qui, pendant la maladie simulée de Gionetta, avait consenti à la remplacer ; mais la mercenaire ne répondit pas. Elle la chercha en vain dans toutes les chambres. La contagion de Gionetta l'avait gagnée, elle s'était enfuie. Que faire ? le cas était urgent ; le docteur

avait recommandé qu'on ne tardât pas un instant à l'envoyer chercher. Il faut qu'elle quitte son père, qu'elle aille le chercher elle-même. Elle se glissa de nouveau auprès du malade; la potion calmante semblait avoir déjà produit un salutaire effet. Il avait les yeux fermés, sa respiration était régulière comme dans le sommeil. Elle s'éloigna rapidement, jeta son voile sur son visage et partit.

Or, la potion n'avait point produit l'effet qu'elle semblait avoir déterminé: au lieu d'un sommeil bienfaisant, elle avait fait naître une espèce de somnolence fiévreuse où l'esprit, tourmenté d'une agitation violente, retrouvait dans une incohérence fatigante et confuse les pensées qui l'avaient occupé, et évoquait ses instincts et ses goûts familiers. Ce n'était pas le sommeil, ce n'était pas le délire; c'était cet état moitié rêve, moitié veille, que produit parfois l'opium, alors que chaque nerf frémissant et irrité communique une activité fébrile à l'organisme tout entier en lui donnant une vigueur trompeuse et morbide. Quelque chose manquait à Pisani. Quoi? il le sentait sans le savoir. C'était la combinaison des deux besoins les plus essentiels à la vie de son âme : la voix de sa femme, et le contact de son Inséparable. Il se leva, il quitta son lit, il mit tranquillement sa vieille robe de chambre, celle qu'il portait quand il composait. Il sourit avec complaisance aux souvenirs que ce vêtement lui rappelait; il traversa sa chambre d'un pas chancelant, il entra dans le petit cabinet attenant à sa chambre, où sa femme, depuis que la maladie l'avait séparée de lui, avait moins souvent dormi que veillé. La pièce était désolée et vide. Il regarda autour de lui avec égarement, balbutia quelques paroles insaisissables, et puis, à pas silencieux, il parcourut régulièrement, et une à une, toutes les chambres de la maison muette.

Il arriva enfin à celle où la vieille Gionetta, fidèle, sinon à de plus nobles intérêts, du moins à sa propre sûreté, se soignait dans le coin le plus retiré du logis, et aussi loin que possible des chances de la contagion. Quand elle vit cette apparition blême, amaigrie, et le regard inquiet, anxieux, interrogateur, de ces yeux hagards, la duègne poussa un cri et tomba à ses pieds. Il se pencha sur elle, passa ses doigts effilés sur son visage à demi caché, secoua la tête, et dit d'une voix creuse:

« Je ne puis les trouver : où sont-elles?

— Qui, mon cher maître?... Oh! ayez pitié de vous-même;

elles ne sont pas ici.... Saints du paradis ! il m'a touchée; je suis morte !

— Morte ! Qui est morte ? Y a-t-il quelqu'un de mort ?

— Oh ! ne parlez pas ainsi.... vous le savez bien ; ma pauvre maîtresse, elle a pris votre fièvre : il y a de quoi tuer toute la ville. Saint Janvier, protégez-moi. Ma pauvre maîtresse.... elle est morte, ensevelie, et moi, votre fidèle Gionetta, malheureuse !... Allez ; retournez à votre lit, mon bien-aimé maître ; allez ! »

Le pauvre Gaëtano demeura un instant muet et immobile; puis un imperceptible frisson le parcourut de la tête aux pieds; il se retourna et disparut de même qu'il était entré, comme un spectre silencieux. Il pénétra dans la chambre où il avait coutume de composer, où sa femme, avec sa douce patience, était souvent demeurée assise auprès de lui, louant et vantant ce que le monde n'avait fait que décrier et railler. Dans un coin, il trouva la couronne de laurier qu'elle avait posée sur son front dans cette nuit de triomphe et de gloire; et, près de là, à demi caché par sa mantille, dormait dans son étui l'instrument négligé.

Viola ne fut pas longtemps partie : elle avait trouvé le médecin; elle le ramenait; en approchant du seuil de la maison, ils entendirent éclater des accords d'harmonie, des accords de douleur poignante, d'angoisse à déchirer le cœur. Ce n'était pas un instrument insensible, obéissant machinalement à une main humaine ; c'était comme un esprit jetant, des sombres régions du désespoir un cri d'agonie et de détresse vers les anges qu'il apercevait loin, bien loin au delà du gouffre éternel ! Ils échangèrent un regard d'effroi : ils coururent vers la maison, se précipitèrent dans la chambre. Pisani se retourna. Son regard, d'une expression effrayante, imposant, impérieux, les fit reculer de terreur. La mantille noire, le laurier flétri, étaient là, devant lui. Le cœur de Viola devina tout à première vue : elle tomba à ses genoux ; elle les embrassa convulsivement. « Père ! père ! je te reste encore ! »

Le cri de détresse cessa, la note changea par une association confuse, moitié de l'homme, moitié de l'artiste ; la douleur, encore vivante dans la mélodie, s'unit à des accords, à des pensées moins lugubres. Le rossignol avait échappé aux poursuites de ses ennemis. Légères, aériennes, ailées, les notes délicieuses frémirent un moment, puis s'éteignirent. L'instrument tomba à terre, ses cordes se brisèrent avec un bruit sec

qui retentit dans le silence. L'artiste regarda son enfant agenouillé, et puis les cordes brisées....

« Enterrez-moi à côté d'elle, dit-il d'une voix calme et recueillie; et *cela* à côté de moi. »

A ces paroles, son être tout entier se roidit comme s'il eût été pétrifié. Le dernier changement passa sur ses traits. Il tomba à terre, subitement, lourdement, comme un bloc. *Là aussi*, les cordes, les cordes de l'instrument humain, venaient de se briser. Dans sa chute, son vêtement froissa la couronne de lauriers, qui tomba de même près de lui, mais non pas à la portée de sa main immobile. Instrument brisé, cœur brisé, couronne flétrie.... le soleil, à travers la fenêtre tapissée de pampre, vous inonda tous trois de ses derniers rayons. Ainsi sourit l'éternelle nature sur les débris de tout ce qui rend la vie glorieuse. Et pas un soleil qui ne se couche quelque part sur l'accord étouffé, sur le laurier flétri !

CHAPITRE X.

Chè difesa melior ch' usbergo e scudo
E la santa innocenza al petto ignudo [1].
(*Ger.*, lib. VIII, 41.)

On enterra le musicien et son barbiton ensemble, dans le même cercueil. Glorieux Steiner, Titan primitif de la grande race tyrolienne, souvent tu as cherché à escalader le ciel; et voilà pourquoi, comme les fils des simples mortels, il te faut descendre aux sombres demeures de Pluton ! Destinée plus cruelle pour toi que pour ton maître : car ton âme à toi dort avec toi dans le cercueil, tandis que la musique qui appartient à la sienne, séparée de l'instrument, monte vers des régions immortelles d'où souvent elle sera entendue des oreilles pieuses d'une fille, quand le ciel sera serein et la terre attristée. Il existe un sens de l'ouïe qu'ignore le vulgaire ; la voix de ceux qui ne sont plus parle

1. Mieux que le haubert et le bouclier, la sainte innocence défend sa poitrine nue.

souvent en doux murmures à ceux qui savent unir le souvenir à la foi.

Maintenant Viola est seule au monde, seule dans la maison où depuis son berceau la solitude lui avait paru une chose contre nature. Cet isolement, ce silence, lui furent d'abord intolérables. Oh! vous qui pleurez et à qui parviendront ces feuilles sibyllines chargées de plus d'une énigme sombre et mystérieuse, n'avez-vous pas senti, lorsque la mort d'un être tendrement chéri a désolé votre foyer; n'avez-vous pas senti comme si les lugubres ténèbres de la maison de deuil étaient trop lourdes pour être supportées par la pensée? Vous vouliez la quitter, fût-ce un palais, même pour une cabane. Et pourtant, triste aveu! quand vous avez obéi à votre impulsion, quand vous avez fui loin de ces murs, quand, dans ce lieu inconnu où vous êtes venu vous réfugier, rien ne vous parlait de tout ce que vous aviez perdu, n'avez-vous pas éprouvé un besoin insatiable de retrouver cet aliment du souvenir qui naguère encore n'était qu'amertume et que fiel? N'y a-t-il pas de l'impiété, de la profanation, à livrer à des étrangers ce cher et douloureux foyer? Et l'abandon de cette demeure où votre mère a vécu, où votre père vous a béni, pèse sur votre conscience comme si vous eussiez vendu leurs tombes. Elle était belle, cette superstition toscane qui faisait des ancêtres les dieux du foyer. Bien sourd est le cœur que les Lares appellent en vain dans le silence mystérieux de la maison déserte!

Viola avait d'abord, dans sa douleur insupportable, accueilli avec reconnaissance l'offre d'un refuge dans la maison et dans la famille d'un voisin touché de son malheur, fort attaché à son père, et membre d'ailleurs de cet orchestre que Pisani ne troublera plus de ses excentriques improvisations. Mais dans la douleur la société d'un inconnu, les consolations d'un indifférent, ne font qu'irriter la blessure! Et puis, entendre ailleurs ces mots de *père*, *mère*, *fille*, comme si la mort ne venait que pour vous seul; voir ailleurs la calme régularité de ces vies unies dans l'ordre et dans l'amour, comptant une à une des heures de bonheur à l'horloge encore entière du foyer, comme si nulle part ailleurs les rouages ne s'arrêtaient, le ressort ne se brisait, l'aiguille ne devenait immobile, le timbre harmonieux ne cessait de vibrer.... non! la tombe elle-même nous rappelle moins notre perte que ne le fait la société de ceux qui n'ont pas de perte à pleurer. Retourne à ta solitude, jeune or-

pheline; rentre dans cette maison vide et glaciale : la douleur qui t'attend sur le seuil t'accueillera, même avec sa tristesse, comme le sourire sur des lèvres inanimées. Et là, de ta fenêtre, là, de ta place auprès de la porte, tu verras encore l'arbre, solitaire comme toi, et emprisonné dans les fentes du rocher, mais se frayant un chemin vers la lumière. C'est ainsi qu'à travers toute douleur, tant que les saisons peuvent renouveler la verdure et la fraîcheur de la jeunesse, lutte toujours l'instinct du cœur humain. C'est seulement quand la sève est tarie, quand l'âge avance, c'est seulement alors que le soleil brille en vain pour l'homme et pour l'arbre.

Des semaines, des mois longs, nombreux et tristes, ont passé encore, et Naples ne veut plus permettre à son idole de fuir ses hommages. Le monde avec ses mille bras nous arrache toujours à nous-mêmes. La voix de Viola se fait entendre de nouveau sur le théâtre, image mystérieusement fidèle de la vie, et fidèle surtout en ce que ce sont des apparences qui remplissent la scène, et que nul ne s'arrête pour s'informer de quelles réalités ces apparences tiennent la place. Lorsque l'artiste athénien émut tous les cœurs en embrassant l'urne funèbre, et éclata en sanglots étouffés, combien peu de spectateurs savaient que les cendres qu'il portait étaient celles de son fils!

L'or et la gloire furent prodigués l'un et l'autre à la jeune actrice; elle n'en demeura pas moins fidèle à la simplicité de son genre de vie, à son humble demeure, à son unique servante, dont les défauts, malgré l'égoïsme dont ils étaient empreints, échappaient à l'inexpérience de Viola. Et puis, n'était-ce pas Gionetta qui l'avait déposée, à sa naissance, dans les bras de son père?

Elle était entourée de tous les piéges, sollicitée par toutes les tentations qui pouvaient assaillir sa beauté sans défense et sa vocation dangereuse; mais sa pure vertu les traversa tous sans tache. Elle avait appris, il est vrai, de lèvres maintenant muettes, les devoirs que l'honneur et la religion imposent à une jeune fille; et tout amour qui ne parlait pas de l'autel était par elle repoussé comme une insulte. Mais elle avait aussi une autre sauvegarde à mesure que la douleur et la solitude mûrissaient son cœur, et développaient en elle une sensibilité dont la profondeur la faisait parfois trembler; les vagues visions de son enfance se fixèrent dans une forme idéale d'amour. Jusqu'à ce que cet idéal soit enfin rencontré,

comme l'ombre qu'il projette devant lui nous rend de glace à toute réalité! Toujours et irrésistiblement, avec cet idéal, revenaient, en apportant avec elles un certain effroi involontaire, l'image et la voix de l'étranger. Près de deux ans s'étaient passés depuis qu'il avait paru à Naples. Tout ce qu'on avait su de lui, c'est que, quelques mois après son départ, son navire avait reçu l'ordre de partir pour Livourne. Naples dont la curiosité avait été si vivement éveillée par son existence, en apparence extraordinaire, l'avait à peu près oublié; mais le cœur de Viola était plus fidèle. Souvent l'inconnu passa dans les songes de l'artiste, et, quand le vent soufflait dans l'arbre emblématique uni à son souvenir, elle tressaillait en tremblant et en rougissant, comme si elle eût entendu sa voix.

Dans le cortége de ses admirateurs, il en était un qu'elle écoutait avec moins d'ennui que le reste; en partie, sans doute, parce qu'il parlait la langue de sa mère, et en partie aussi parce que sa timidité n'avait rien qui pût alarmer ou déplaire. Sa position d'ailleurs, moins élevée que celle des jeunes seigneurs napolitains dont elle était assiégée, ôtait à son admiration tout caractère insultant; enfin, éloquent et rêveur lui-même, il exprimait souvent des pensées qui semblaient comme l'écho de celles qu'elle gardait ensevelies dans les plus profonds replis de son cœur. Elle se prit de goût pour lui, peut-être d'affection, mais d'une tendresse de sœur. Une familiarité privilégiée s'établit entre eux. Si dans le cœur de l'Anglais s'élevèrent jamais des espérances insensées et indignes d'elle, il ne le savait jamais du moins jusqu'alors exprimées.

Viola! pauvre fille isolée, n'y a-t-il là aucun danger pour toi? ou bien le danger n'est-il pas plus grand encore dans l'idéal que tu cherches?

Ici s'arrête ce prélude, comme l'ouverture de quelque spectacle étrange et surnaturel. En veux-tu entendre davantage? Viens donc, et viens avec la foi. Je ne demande pas les yeux fermés, mais une intelligence ouverte. Semblable à l'île enchantée loin des demeures des hommes,

> Ove alcun legno
> Rado, o non mai va dalle nostre sponde [1].
> (*Ger.*, lib. XIV, 69.)

se trouve cet espace dans l'océan fatigant de la vie réelle, vers lequel la muse ou la sibylle (antique par les années, mais

1. Où presque jamais un navire ne vient de nos parages.

toujours belle d'une immortelle jeunesse) veut diriger à travers les flots ton saint pèlerinage.

Quinci ella in cima a una montagna ascende
Disabitata; et d'ombre oscura e bruna;
E par incanto a lei nevoso rende
Le spalle e i fianchi; e senza neve alcuna
Gli lascia il capo verdeggiante e vago
E vi fonda un palaggio appresso un lago[1].

1. Là, elle gravit la cime d'une montagne inhabitée et ombragée de noires forêts. Par ses enchantements elle en rêve. de neige les flancs, et elle laisse sans frimas le sommet verdoyant et radieux; c'est là qu'elle fait sur le bord du lac surgir un palais.

LIVRE II.

ART, AMOUR ET MYSTÈRE.

CHAPITRE PREMIER.

Centauri, e sfingi e pallide Gorgoni [4].
(*Ger.*, lib. IV, c. 5.)

Une nuit, par un beau clair de lune, dans les *Jardins*, à Naples, quatre ou cinq jeunes seigneurs étaient assis sous un arbre à prendre leurs sorbets, et prêtaient l'oreille, dans les intervalles de la conversation, à la musique qui animait ce rendez-vous favori de la population oisive. Un d'eux était un jeune Anglais, qui jusqu'alors avait été l'âme du groupe, mais qui, depuis quelques instants, était tombé dans une rêverie sombre et distraite. Un de ses compatriotes remarqua ce nuage, et lui frappant sur l'épaule lui dit :

« Qu'avez-vous donc, Glyndon ? êtes-vous malade ? Vous êtes tout pâle, vous tremblez. Est-ce un refroidissement subit ? Vous ferez bien de rentrer : ces nuits italiennes sont souvent dangereuses pour notre tempérament anglais.

— Non, je suis mieux maintenant : c'était un frisson momentané. Je n'en puis rendre compte moi-même. »

Un homme qui paraissait âgé d'environ trente ans, et dont tout l'extérieur accusait une remarquable supériorité sur son entourage, se retourna brusquement et fixa ses regards sur Glyndon.

« Je crois comprendre ce que vous voulez dire, et peut-être, ajouta-t-il avec un sourire grave, pourrai-je l'expliquer mieux

4. Centaures et sphinx et pâles Gorgones.

que vous-même. » Il se tourna alors vers le groupe et poursuivit : « Il n'est aucun de vous, messieurs, qui n'ait dû sentir, au moins une fois, surtout en veillant seul la nuit, passer sur lui une étrange et inexplicable impression de froid et de terreur : le sang se fige, le cœur s'arrête, les membres frissonnent, les cheveux se dressent, vous n'osez lever les yeux ni les porter vers les angles obscurs de la chambre ; vous avez je ne sais quelle horrible idée que quelque chose de surnaturel approche ; et puis, le calme mystérieux, si je puis l'appeler ainsi, se dissipe, et vous êtes tenté de rire de votre faiblesse. N'avez-vous pas souvent éprouvé ce que je viens imparfaitement de décrire ? Alors vous pouvez comprendre ce que vient de ressentir notre jeune ami, même au milieu de cette scène enchanteresse, au milieu de l'haleine embaumée d'une nuit de juillet.

— Monsieur, répondit Glyndon, évidemment fort étonné, vous avez exactement défini la nature du frisson qui m'a envahi. Mais quelle indication extérieure a pu trahir aussi fidèlement mes impressions ?

— Je connais les signes du phénomène, répliqua gravement l'étranger. Un homme de mon expérience ne saurait s'y tromper. »

Tous les assistants avouèrent qu'ils comprenaient, qu'ils avaient éprouvé ce que l'inconnu venait de décrire.

« D'après une de nos superstitions nationales, dit Mervale (celui qui le premier avait parlé à Glyndon), au moment où vous sentez ainsi votre sang se glacer et se dresser vos cheveux, il y a quelqu'un qui passe sur la place où sera votre tombe.

Il n'est pas de pays qui n'explique par quelque superstition particulière un événement aussi fréquent : il y a parmi les Arabes une secte qui croit qu'à ce moment-là Dieu marque l'heure de votre mort ou de celle de quelqu'un qui vous est cher. Le sauvage Africain, dont l'imagination est obscurcie par les rites hideux de sa sombre idolâtrie, croit que le mauvais Esprit vous tire alors à lui par les cheveux : c'est ainsi que le grotesque s'allie au terrible.

— Ce n'est évidemment qu'un accident purement physique, ou un trouble de l'estomac, une perturbation du sang, dit un jeune Napolitain avec qui Glyndon avait formé une liaison superficielle.

— Pourquoi alors tous les peuples y rattachent-ils quelque pressentiment, quelque terreur superstitieuse, quelque rapport

entre l'élément matériel de notre être et le monde invisible dont nous nous supposons environnés ? Pour ma part, je pense....

— Que pensez-vous, monsieur ? demanda Glyndon, dont la curiosité était excitée.

— Je pense, continua l'étranger, que ce mouvement n'est que l'expression de la répugnance et de l'horreur de nos éléments purement humains devant quelque chose d'invincible, sans doute, mais d'antipathique à notre nature : quelque agent ou quelque puissance hostile, dont heureusement la connaissance nous est dérobée par l'imperfection de nos sens.

— Vous croyez donc aux esprits ? dit Mervale avec un sourire d'incrédulité.

— Ce n'est pas précisément d'esprits que je voulais parler ; mais il peut exister des formes de la matière aussi invisibles pour nous, et aussi impalpables que les animalcules de l'air que nous respirons, de l'eau qui jaillit dans ce bassin. Ces êtres peuvent avoir leurs passions et leurs facultés, exactement comme les animalcules auxquels je viens de les comparer. Le monstre qui vit et meurt dans une goutte d'eau, carnivore insatiable, se nourrissant de créatures plus microscopiques que lui, n'est pas moins fatal dans sa colère, moins féroce dans sa nature, que le tigre du désert. Il peut y avoir autour de nous des choses qui seraient dangereuses et funestes pour l'homme, si la Providence n'avait, par de simples modifications de la matière, mis une barrière entre elles et nous.

— Et pensez-vous que cette barrière ne puisse jamais être levée ? demanda le jeune Glyndon brusquement. Les traditions de la magie et de la sorcellerie, si universelles dans le temps et dans l'espace, sont-elles de pures fables ?

— Peut-être que oui, peut-être que non, répondit nonchalamment l'étranger. Mais, dans ce siècle que la Raison a choisi entre tous les autres pour son ère, qui serait assez insensé pour vouloir briser l'obstacle qui le sépare du lion et du boa ? pour se plaindre, comme d'une tyrannie, de cette loi qui relègue le requin dans les vastes abîmes des mers ? Assez de cette discussion oiseuse. »

Il se leva, paya son sorbet, salua légèrement le groupe, et disparut bientôt au milieu des arbres.

« Quel est ce gentilhomme ? » demanda avidement Glyndon.

Les autres se regardèrent quelques instants en silence.

« C'est la première fois que je le vois, dit enfin Mervale.

— Et moi aussi.

— Et moi....

— Je le connais bien, moi, dit le Napolitain, qui n'était autre que Cetoxa. Si vous vous en souvenez, c'est en ma compagnie qu'il est survenu. Il vint à Naples il y a environ deux ans, et il y est arrivé depuis peu ; il est immensément riche, charmant du reste. Je suis fâché de l'entendre tenir ce soir de si étranges propos ; ils encouragent et confirment les bruits ridicules qu'on fait courir sur lui.

— Et assurément, dit un autre Napolitain, les événements de l'autre jour, que vous connaissez à merveille, Cetoxa, justifient les rumeurs que vous voudriez étouffer.

— Nous nous mêlons si peu, mon compatriote et moi, à la société napolitaine, dit Glyndon, que nous perdons beaucoup de ce qui paraît digne du plus vif intérêt. Peut-on vous demander quels sont ces bruits, et à quels événements vous faites allusion ?

— Quant aux bruits, dit Cetoxa, s'adressant courtoisement aux deux Anglais, il suffit de vous dire qu'on attribue au signor Zanoni certaines qualités que tout le monde désire pour lui-même, et que tout le monde blâme chez autrui. L'incident que rappelle le signor Belgioso fait ressortir ces qualités et ne manque pas, je l'avoue, d'un certain merveilleux. Vous jouez sans doute, messieurs ? » Ici Cetoxa s'interrompit, et, comme les deux Anglais avaient de temps à autre risqué quelques *scudi* aux tables de jeu, ils répondirent par un signe d'assentiment. Cetoxa continua : « Eh bien donc, il y a quelques jours à peine, le jour même de l'arrivée de Zanoni à Naples, le hasard voulut que j'eusse joué assez gros jeu et perdu. Je me levai, décidé à ne plus tenter la fortune, quand tout à coup j'aperçus Zanoni, dont j'avais précédemment fait connaissance, et qui, je puis le dire, m'avait quelques petites obligations. Avant de me laisser le temps de lui exprimer le plaisir que j'éprouvais de cette rencontre, il posa sa main sur mon bras : « Vous avez perdu, dit-il, plus que vous ne pouvez payer sans vous gêner. Pour moi, je hais le jeu, mais je veux cependant m'intéresser à cette partie. Voulez-vous jouer cette somme pour moi ? les risques sont pour moi ; la moitié du gain pour vous. » Étonné, comme vous le pensez, de cette proposition, je voulais refuser, mais l'accent et le regard de Zanoni avaient quelque chose d'irrésistible ; je brûlais d'ailleurs de réparer mes pertes, et je ne me serais pas levé de

table si j'avais encore en quelque argent dans ma bourse. Je lui dis que j'acceptais son offre, à condition que nous partagerions la perte comme le gain. « Comme vous voudrez, dit-il avec un sourire ; vous pouvez être sans crainte, vous êtes sûr de gagner. » Je me rassis. Zanoni se tint debout derrière moi; ma chance revint, je gagnai continuellement. Bref, quand je me levai de table, j'étais riche.

— Il ne peut y avoir de tricherie au jeu public, surtout contre la banque ? »

C'était Glyndon qui faisait cette question.

« Non, certainement, répliqua le comte. Notre veine fut vraiment merveilleuse; à tel point qu'un Sicilien (les Siciliens sont volontiers mal élevés et irascibles), devint colère et insolent. Monsieur, dit-il en se tournant vers mon nouvel ami, vous ne devez pas être si près de la table. Je ne sais pas comment cela se fait, mais vous n'avez pas agi loyalement. » Zanoni répliqua avec beaucoup de calme qu'il n'avait rien fait contre les règles, qu'il était désolé qu'un joueur ne pût gagner sans qu'un autre perdît, et qu'il ne pouvait avoir agi déloyalement quand même il l'aurait voulu. Le Sicilien prit pour de la crainte la modération de l'étranger, et devint plus tapageur et plus grossier. Il se leva de table et regarda Zanoni d'une manière fort provoquante pour quiconque a quelque vivacité dans le caractère ou quelque adresse à l'épée.

— Et, interrompit Belgioso, ce qui dans tout cela me paraît le plus étrange, c'est que pendant tout ce temps, Zanoni, qui était en face de moi, et dont j'observais le visage, ne fit aucune remarque et ne trahit pas la moindre émotion. Il regarda fixement le Sicilien, jamais je n'oublierai ce regard ; je ne saurais vous le décrire, mais il glaça tout mon sang. Le Sicilien recula en chancelant, comme s'il eût reçu un coup. Je le vis trembler ; il se laissa tomber sur le banc. Et alors....

— Oui, alors, à mon très-grand étonnement, dit Cetoxa, notre insulaire, ainsi désarmé par un regard de Zanoni, tourna toute sa colère sur moi, *le*.... mais vous ne savez peut-être pas, messieurs, que j'ai une certaine réputation à l'escrime.

— La meilleure lame de toute l'Italie, dit Belgioso.

— Avant que j'eusse pu deviner comment ni pourquoi, reprit Cetoxa, je me trouvai dans le jardin, derrière la maison, avec Ughelli (c'est le nom de mon Sicilien) en face de moi, et cinq ou six gentilshommes autour de nous, comme témoins. Zanoni me fit signe ; je me rapprochai de lui : « Cet homme

tombera, dit-il; quand il sera à terre, allez à lui et demandez-lui s'il veut être enterré auprès de son père, dans l'église de San Gennaro.— Vous connaissez donc sa famille ? » lui demandai-je étonné. Zanoni ne répondit pas, et l'instant d'après j'étais en garde. Il faut lui rendre justice, le Sicilien avait un jeu brouillé magnifique, et je n'ai jamais croisé le fer avec un adversaire si prompt à la riposte; cependant, ajouta Cetoxa avec une modestie pleine d'aisance, mon épée le traversa. Je courus à lui; il pouvait à peine parler. « Avez-vous quelque recommandation à faire, quelque volonté à exprimer? » Il secoua la tête. « Où voulez-vous être enterré ? » Il montra la direction de la Sicile. « Quoi ! lui dis-je avec quelque surprise, pas auprès de votre père, dans l'église San Gennaro? » A ces mots, son visage se bouleversa, il poussa un cri perçant, le sang jaillit de sa bouche, et il tomba mort. La partie la plus étrange de l'histoire est encore à venir. Nous l'enterrâmes dans San Gennaro. Pour cette cérémonie, nous soulevâmes le cercueil de son père; le couvercle s'en détacha, le squelette se montra à nos yeux. Dans la cavité du crâne nous trouvâmes un fil très-mince d'acier aigu : cette découverte provoqua de l'étonnement et des recherches. Le père, qui était riche et avare, était mort subitement; on l'avait enterré à la hâte, à cause, disait-on, des grandes chaleurs. Les soupçons une fois éveillés, l'enquête devint minutieuse. On interrogea le domestique du vieillard; il avoua enfin que le fils avait assassiné le père; l'invention était ingénieuse : le fer était si mince qu'il avait percé la cervelle et n'avait fait couler qu'une seule goutte de sang que les cheveux blancs avaient cachée. Le complice sera exécuté.

— Et Zanoni fit-il sa déposition? expliqua-t-il....

— Non, reprit le comte; il déclara qu'il avait accidentellement visité l'église ce matin-là; qu'il avait remarqué la tombe du comte Ughelli; que son guide lui avait appris que le fils du défunt était à Naples, où il dépensait sa fortune au jeu. Pendant que nous jouions, il avait entendu prononcer le nom du Sicilien, et, après la provocation, il avait été poussé, par un instinct qu'il ne pouvait ni ne voulait expliquer, à nommer le lieu où était enterré le père.

— Votre histoire n'est pas bien forte, dit Mervale.

— Oui, mais nous autres Italiens nous sommes superstitieux; cet instinct prétendu fut regardé par beaucoup de gens comme une inspiration de la Providence. Le lendemain, l'é-

tranger devint l'objet de l'intérêt et de la curiosité générale. Ses richesses, son genre de vie, sa beauté personnelle, en ont fait un lion ; et puis j'ai eu le plaisir de présenter une personne si éminente aux plus élégants cavaliers et aux plus belles dames de la ville.

—Récit fort intéressant, dit Mervale en se levant. Allons, Glyndon, regagnons notre hôtel : il est près de minuit. Adieu, signor.

—Que pensez-vous de cette histoire? dit Glyndon à son compagnon, tout en marchant.

—Eh mais ! il me paraît clair que ce Zanoni est quelque imposteur, quelque habile intrigant. Le Napolitain partage les profits de la spéculation et le fait mousser avec tout le charlatanisme usé du merveilleux. Un aventurier inconnu dont on fait un objet de terreur et de curiosité se glisse dans la société ; il a une beauté peu commune, et les femmes sont enchantées de l'accueillir sans autre recommandation que sa bonne mine et les fables de Cetoxa.

—Je ne suis pas de votre avis. Cetoxa, quoique joueur et dissipé, n'en est pas moins un gentilhomme de haute naissance, connu par son honneur et son courage. D'ailleurs cet étranger, avec la noblesse de son maintien, son air altier, si calme, si réservé, n'a rien de commun avec la loquacité outrecuidante d'un imposteur.

—Mon cher Glyndon, pardonnez-moi. Vous n'avez encore aucune connaissance du monde. L'inconnu exploite de son mieux ses avantages physiques, et son grand air n'est qu'une finesse du métier. Mais, pour changer de sujet de conversation, où en est votre affaire d'amour?

—Viola n'a pu me recevoir aujourd'hui.

— N'allez pas l'épouser ! Que dirait tout le monde en Angleterre ?

—Jouissons du présent, dit vivement Glyndon ; nous sommes jeunes, riches, bien tournés ; ne songeons pas à demain.

—Bravo, Glyndon ! Nous voici arrivés. Bonne nuit ! Dormez bien et ne rêvez pas du signor Zanoni. »

CHAPITRE II.

Prende, giovine audace e impaziente,
L'occasione offerta avidamente.
(Gier., lib. VI, 29.)

Clarence Glyndon jouissait, sans être riche, d'une indépendance aisée. Ses parents étaient morts; il ne lui restait qu'une sœur demeurée en Angleterre sous la garde de sa tante, et de plusieurs années plus jeune que lui. Il avait de bonne heure montré de grandes dispositions pour la peinture, et, plutôt par enthousiasme que par nécessité, il avait résolu d'embrasser une carrière qui, pour l'artiste anglais, commence ordinairement par l'ardeur et la composition historique pour finir par la cupidité et les portraits de l'alderman Simpkins.

Les amis de Glyndon lui supposaient un talent réel, mais ce talent était d'un caractère hardi et même téméraire. Tout travail régulier et suivi lui répugnait, et son ambition visait plutôt à cueillir le fruit qu'à planter l'arbre. Comme la plupart des jeunes artistes, il aimait le plaisir et les émotions, et s'abandonnait sans prévoyance à toutes les fantaisies de l'imagination, à tous les entraînements de la passion. Il avait parcouru les villes les plus célèbres de l'Europe, dans le but avoué et avec la résolution sincère d'étudier les divins chefs-d'œuvre de son art; mais, dans chaque cité, le plaisir l'avait trop souvent distrait de l'ambition, et il avait quitté pour la beauté vivante le culte de la beauté froide, mais immortelle, de l'art. Brave, aventurier, vaniteux, inquiet, curieux, il aimait à s'engager dans des projets insensés, et à s'exposer à des dangers pleins d'attraits, esclave docile et aveugle de l'élan du moment et des caprices de son imagination.

On était donc à cette époque où une soif fébrile du changement préparait les voies à cette hideuse moquerie des espérances humaines : la Révolution française. Et de ce chaos, où déjà étaient confondus les saints débris de l'antique foi du

1. Saisis avidement, audacieux et impatient jeune homme, l'occasion qui se présente.

monde, s'élevait plus d'une chimère informe et à peine ébauchée. Est-il nécessaire de rappeler au lecteur que ce temps de scepticisme élégant et de sagesse prétendue était aussi le temps de la plus aveugle crédulité et des superstitions les plus mystiques? le temps où le magnétisme et la magie trouvèrent des adeptes parmi les disciples de Diderot; où les prophéties couraient de bouche en bouche; où le salon d'un philosophe déiste devenait une Héraclée dans laquelle le nécromancien évoquait les ombres des morts; le temps enfin où l'on ridiculisait la Croix et la Bible, mais où l'on croyait à Mesmer et à Cagliostro. Dans ce demi-jour crépusculaire, avant-coureur du soleil nouveau qui devait à jamais dissiper les vapeurs de l'ignorance et des préjugés, surgissaient, échappés de leurs tombes féodales, tous les fantômes qui jamais ont passé devant les yeux de Paracelse et d'Agrippa.

Ébloui par l'aube naissante de la Révolution, Glyndon le fut plus encore par les mystérieuses pratiques qui l'accompagnaient, et, pour lui comme pour beaucoup d'autres, il était naturel que l'imagination qui s'égarait au milieu des rêves d'une utopie sociale, saisît avec avidité tout ce qui promettait loin des sentiers poudreux et rebattus de la science vulgaire, les découvertes hardies de quelque Élysée merveilleux.

Dans le cours de ses voyages, il avait écouté avec un vif intérêt, sinon avec une foi implicite, tout ce qu'on racontait des plus célèbres *voyants*, et son âme était par conséquent prédisposée à l'impression que le mystérieux Zanoni avait à première vue produite sur elle.

On pouvait d'ailleurs expliquer autrement ses instincts de crédulité. Un des premiers ancêtres de Glyndon, du côté maternel, s'était acquis une réputation assez considérable comme philosophe et comme alchimiste. D'étranges histoires circulaient sur le compte de ce sage vénérable : on disait que son existence s'était prolongée bien au delà des limites ordinaires de la vie, et qu'il avait conservé jusqu'à son dernier jour l'apparence d'un homme d'âge moyen. Enfin, il était mort de chagrin, disait-on, de la perte d'une arrière-petite-fille, la seule créature qu'il eût jamais paru aimer. Les œuvres de ce philosophe, quoique fort rares, existaient et se trouvaient dans la bibliothèque de famille de Glyndon. Leur mysticisme platonique, leurs assertions hardies, les hautes promesses que laissait découvrir leur phraséologie emblématique et figurative, avaient produit sur la jeune imagination de Glyndon une impression

profonde. Ses parents, ignorant quel pouvait être le danger d'encourager des idées dont ferait promptement justice, selon eux, l'esprit éminemment positif de ce siècle éclairé, aimaient, dans leurs longues soirées d'hiver, à ramener la conversation sur l'histoire traditionnelle de leur illustre ancêtre. Clarence se sentait frissonner d'une joie mêlée de crainte mystérieuse, chaque fois que sa mère prétendait découvrir une ressemblance frappante entre les traits du jeune héritier et le portrait à demi effacé de l'alchimiste, qui ornait la cheminée et faisait la gloire de la maison et l'admiration des voisins : tant il est vrai que, plus souvent que nous ne le pensons, *l'enfant est le père de l'homme*[1].

J'ai dit que Glyndon aimait le plaisir. Aisément accessible, comme le talent l'est toujours, à toute impression agréable, sa vie d'artiste, vie insouciante jusqu'à ce qu'elle devienne une vie de sérieux labeur, avait voltigé de fleur en fleur. Il avait goûté, épuisé presque jusqu'à ce que la satiété eût produit une réaction, les folles ivresses de Naples, avant de s'éprendre de la beauté et de la voix de Viola Pisani. Mais son amour, comme son ambition, était vague et inconstant. Cet amour ne satisfaisait pas son cœur tout entier, ne remplissait pas tout son être ; non qu'il fût incapable de fortes et nobles passions, mais parce que son âme n'était encore ni assez mûre ni assez recueillie pour qu'elles pussent s'y développer. Il y a une saison pour la fleur, une autre pour le fruit : aussi faut-il que les fleurs brillantes de l'imagination se fanent avant que la passion qu'elles précèdent et qu'elles annoncent fasse mûrir le cœur. Également enjoué dans son atelier solitaire et au milieu de ses compagnons de plaisir, il n'avait pas assez connu le chagrin pour aimer profondément : car il faut que l'homme sente la déception des petites choses de la vie pour apprécier les grandes à toute leur valeur. Ce sont les sensualistes superficiels de la France qui, dans leur langage de *salon*, appellent l'amour une *folie* ! L'amour, mieux compris, est la sagesse.

Le monde d'ailleurs tenait trop de place dans la pensée de Glyndon. L'ambition de l'art se combinait chez lui avec la recherche de l'estime et de l'approbation de cette misérable minorité de la surface, que nous appelons le public. Comme

1. Proverbe anglais qui veut dire que c'est de l'éducation de l'enfance que dépend l'avenir de l'homme. (*Note du traducteur.*)

tous ceux qui trompent, il craignait perpétuellement d'être pris pour dupe. Il se méfiait de la douce et naïve innocence de Viola. Il ne pouvait courir les chances d'offrir sérieusement sa main à une actrice italienne ; mais la dignité modeste et réservée de la jeune fille, et ce quelque chose de bon et de généreux qu'il avait dans sa nature, l'avaient jusqu'alors gardé de projets moins honorables : de sorte que la familiarité qui existait entre eux semblait fondée plutôt sur l'estime et la bienveillance que sur une affection profonde. Il était assidu au théâtre ; il se glissait dans la coulisse pour s'entretenir avec elle ; il remplissait son portefeuille d'esquisses innombrables de cette beauté qui le charmait comme artiste et comme amant. Ainsi, jour après jour, il flottait au hasard sur une mer incessamment mobile de doute, d'hésitation, d'affection et de soupçons. Le soupçon, en définitive, finissait toujours par triompher de sa raison, grâce aux sages admonitions de son ami Mervale, homme positif et pratique.

Le lendemain de la soirée que j'ai racontée au commencement de cette partie de mon récit, Glyndon se promenait seul à cheval sur les bords du golfe de Naples, au delà de la grotte du Pausilippe. Le soleil avait déjà perdu de son ardeur, et une brise rafraîchissante s'élevait voluptueusement des flots étincelants. Au moment où il se penchait pour lire une inscription gravée sur une pierre, au bord du chemin, il aperçut un homme : il l'aborda, et reconnut Zanoni.

L'Anglais le salua.

« Avez-vous découvert quelque antiquité? dit-il en souriant. On en rencontre autant que de pierres sur cette route.

— Non, répliqua Zanoni, à moins que ce ne soit une de ces antiquités dont la date remonte au commencement du monde, et que la nature flétrit et renouvelle incessamment. »

Et il montra à Glyndon une petite plante, avec une fleur d'un bleu pâle, qu'il replaça ensuite avec soin dans son sein.

« Vous êtes herboriseur?

— Oui.

— C'est, dit-on, une étude des plus intéressantes.

— Sans doute, pour ceux qui la comprennent.

— Est-ce donc une science si rare?

— Rare ! La profonde et intime philosophie des arts et des sciences est peut-être complétement perdue dans ce temps de connaissances triviales et superficielles. Pensez-vous qu'il n'y eût aucune vérité dans ces traditions qui sont parvenues, plus

ou moins obscurcies, des siècles les plus reculés jusqu'à nous.... comme les coquillages qu'on recueille aujourd'hui au sommet des montagnes nous révèlent la place où furent jadis des mers? L'antique magie de la Colchide était-elle autre chose que l'étude de la nature dans ses ouvrages les plus humbles? La fable de Médée, que prouve-t-elle, sinon la vertu qu'on peut extraire du germe et de la feuille? Le sacerdoce le plus heureusement doué de tous, les mystérieux colléges des vierges de Cuth, dont les enchantements sont pour la science un inextricable labyrinthe tout peuplé de légendes, que cherchaient-ils dans l'herbe la plus chétive? peut-être ce que les sages de Babylone demandaient en vain aux astres les plus sublimes. La tradition nous raconte encore qu'il existait une race qui savait tuer ses ennemis de loin, sans armes, sans mouvement. La plante que vous foulez aux pieds a peut-être une puissance plus mortelle que n'en peuvent prêter vos ingénieurs aux plus formidables instruments de destruction. Savez-vous que c'est aux rivages de l'Italie, au vieux promontoire de Circé, que sont venus du fond de l'Orient des sages, pour recueillir des plantes et des simples que la pharmacopée de nos jours rejetterait comme inutiles? Les premiers herboriseurs, les maîtres de la chimie, étaient cette race que la vénération des anciens a appelée Titans[1]. Je me souviens qu'un jour, aux bords de l'Hébrus, sous le règne de.... »

Zanoni s'interrompit tout à coup, puis ajouta avec un froid sourire :

« Mais cet entretien ne sert qu'à perdre votre temps et le mien. »

Il s'arrêta encore, regarda fixement Glyndon et continua :

« Croyez-vous, jeune homme, qu'une curiosité vague puisse tenir lieu d'un travail sérieux? Je lis dans votre cœur : ce n'est pas cette plante que vous désirez connaître, c'est moi; mais allez! votre désir ne se peut accomplir.

— Vous n'avez pas la politesse de vos compatriotes, dit Glyndon légèrement piqué. En admettant que je désire cultiver votre connaissance, pourquoi rejetteriez-vous mes avances?

— Je ne rejette les avances de personne, reprit Zanoni. Il faut bien que je connaisse ceux qui y tiennent absolument; mais pour *moi*, ils ne pourront jamais me comprendre. Si

1. *Syncellus*, p. 44. Les géants, inventeurs de la chimie.

vous désirez vous lier avec moi, vous le pouvez; mais je vous conseille de m'éviter.

— Et pourquoi donc êtes-vous si dangereux?

— Sur cette terre, il est souvent dans la destinée d'un homme d'être, sans le concours de sa volonté, dangereux à un autre homme. Si je voulais prédire votre avenir d'après les vains calculs de l'astrologue, je vous dirais, dans son jargon méprisable, que mon étoile a fait ombre dans la maison céleste qui présida à votre naissance. Ne me rencontrez pas, si vous pouvez m'éviter : je vous en avertis pour la première et la dernière fois.

— Vous méprisez les astrologues, et cependant votre langage est aussi mystérieux que le leur. Je ne suis ni un joueur, ni un duelliste; pourquoi donc vous craindrais-je?

— Comme il vous plaira. J'ai dit.

— Parlons franchement. Votre conversation d'hier au soir m'a vivement intéressé et préoccupé.

— Je le sais; les esprits comme le vôtre sont attirés par le mystère. »

Glyndon fut de nouveau piqué par ces paroles, dont le ton n'avait cependant rien de dédaigneux.

« Je vois que vous ne me trouvez pas digne de votre amitié Soit.... Adieu. »

Zanoni lui rendit froidement son salut, laissa l'Anglais continuer sa promenade, et retourna à ses recherches botaniques.

Le même soir, Glyndon alla, comme de coutume, au théâtre. Des coulisses, il suivait le jeu de Viola, qui remplissait un de ses rôles les plus brillants. La salle retentissait d'applaudissements. Glyndon était transporté par la passion et par l'orgueil. « Cette créature glorieuse, pensa-t-il, peut pourtant être à moi. »

Absorbé dans cette délicieuse rêverie, il sentit une main se poser légèrement sur son épaule : il se retourna et reconnut Zanoni.

« Un danger vous menace, dit ce dernier. Ne rentrez pas chez vous à pied ce soir, ou du moins ne rentrez pas seul. »

Avant que Glyndon revînt de sa surprise, Zanoni avait disparu. L'Anglais ne le revit que dans la loge d'un gentilhomme napolitain, où il ne pouvait le rejoindre.

Viola quitta la scène. Glyndon l'aborda avec un empressement plus vif que d'ordinaire; mais Viola, contrairement à ses

habitudes, détourna la tête avec impatience quand Glyndon lui parla. Elle prit à part Gionetta, qui l'accompagnait toujours au théâtre, et lui dit à voix basse, mais avec animation :

« Gionetta, il est revenu, il est ici, l'étranger dont je t'ai parlé.... et seul de toute la salle il s'abstient de m'applaudir.

— Lequel est-ce, ma bonne petite? dit la vieille avec une voix pleine de tendresse. Il faut alors qu'il soit bien obtus ; il ne vaut pas une pensée. »

L'actrice attira Gionetta près de la scène, et lui montra dans une des loges un homme remarquable, entre tous les autres, par la simplicité de sa mise et la beauté extraordinaire de ses traits.

« Il ne vaut pas une pensée! répéta Viola.... une pensée! Ah! ne pas penser à lui, ce serait l'absence de toute pensée! »

Le régisseur appela Viola. « Gionetta, sache son nom, » dit-elle en s'avançant lentement vers la scène, et en passant auprès de Glyndon qui lui jeta un regard plein de tristesse et de reproche.

L'artiste venait d'aborder la scène de la catastrophe finale, où toute la puissance de sa voix et de son talent se déployaient dans sa plénitude. La salle attentive, haletante, était suspendue à chacune de ses paroles ; mais les yeux de Viola ne cherchaient que ceux de l'inconnu, calme et impassible. Elle se surpassa et sembla inspirée. Zanoni écouta, l'observa d'un air attentif, mais aucun signe d'approbation ne lui échappa; nulle émotion ne vint changer l'expression froide et presque dédaigneuse de sa physionomie. Viola, qui jouait le rôle d'une femme qui aime sans être aimée, n'avait jamais si vivement senti son rôle. Elle versa de vraies larmes, sa passion était la nature même ; c'était un spectacle presque trop terrible à regarder. Elle fut emportée de la scène, épuisée, sans connaissance, au milieu d'une tempête d'applaudissements, comme il ne s'en déchaîne que sur le continent. La salle entière se leva, les mouchoirs s'agitèrent, les fleurs, les couronnes, jonchèrent la scène; les hommes pleuraient, les femmes sanglotaient.

« Par le ciel! s'écria un noble napolitain, elle a allumé en moi d'irrésistibles transports. Cette nuit, cette nuit même, elle sera à moi : tu as tout arrangé, Mascari?

— Tout, signor. Et le jeune Anglais?

— Ce barbare présomptueux? Je te l'ai déjà dit, qu'il paye de son sang sa folie : je ne veux pas de rival.

— Mais un Anglais ! on fait toujours une enquête sur le meurtre d'un Anglais.

— Belître ! la mer n'est-elle pas assez profonde ni la terre assez discrète pour cacher le corps d'un homme ? Nos sbires sont muets comme la tombe ; et moi.... qui oserait jamais soupçonner, accuser le prince de... ? Songes-y ! ce soir. Je compte sur toi.... Ce sont des voleurs qui le tuent, tu comprends ; le pays en est infesté ; pillez-le, dépouillez-le pour donner plus de crédit à cette rumeur. Prends trois hommes avec toi ; les autres formeront mon escorte. »

Mascari haussa les épaules et s'inclina en signe de soumission.

Les rues de Naples n'étaient pas alors aussi sûres qu'elles le sont aujourd'hui, et les voitures étaient à la fois un luxe moins dispendieux et plus nécessaire. Celle qui servait régulièrement à la jeune artiste ne se trouvant pas, Gionetta connaissait trop bien la beauté de sa maîtresse et l'audace de ses admirateurs pour envisager sans effroi la perspective d'un retour à pied. Elle fit part de son embarras à Glyndon, et celui-ci supplia Viola, enfin remise de ses émotions, d'accepter sa voiture. Jusqu'à cette nuit-là, peut-être n'eût-elle pas refusé ce léger service ; mais, pour une raison ou pour une autre, elle refusa. Glyndon irrité se retirait assez maussade ; Gionetta l'arrêta.

« Attendez, signor, dit-elle d'un ton presque caressant, la chère signora n'est pas bien ; ne soyez pas fâché contre elle ; je la déciderai à accepter votre offre. »

Glyndon attendit. Après un pourparler de quelques moments entre Gionetta et Viola, cette dernière se rendit. Elles montèrent dans le carrosse, et Glyndon resta à la porte du théâtre, pour rentrer à pied chez lui. L'avertissement de Zanoni lui revint subitement à l'esprit ; il l'avait oublié dans l'intérêt de sa querelle d'amoureux avec Viola.

Il jugea prudent de se prémunir contre un danger signalé par des lèvres aussi mystérieuses ; il chercha autour de lui quelqu'un qu'il connût. Le théâtre vomissait la foule par toutes ses portes ; on le heurtait, on le pressait, on le poussait ; mais il ne trouvait aucune figure de connaissance. Au milieu de son indécision, il s'entendit appeler par la voix de Mervale, et, à son grand soulagement, il aperçut son ami qui se frayait un chemin à travers la presse.

« Je vous ai trouvé, dit-il, une place dans le carrosse du comte Cetoxa ; venez, il nous attend.

— Que vous êtes bon ! comment m'avez-vous découvert ?

— J'ai rencontré Zanoni dans les couloirs. « Votre ami est à la porte du théâtre, dit-il ; ne le laissez pas rentrer seul à pied ce soir ; les rues de Naples ne sont pas toujours sûres. » Je me souvins en effet que certains Calabrais avaient exploité la ville depuis quelques semaines, et, rencontrant tout à coup Cetoxa.... mais le voici. »

L'explication ne fut pas poussée plus loin. Glyndon monta dans la voiture, leva la glace et aperçut en même temps, isolé sur le pavé, un groupe de quatre hommes qui semblaient le surveiller attentivement.

« Cospetto, s'écria l'un d'eux, voilà l'Anglais. »

Glyndon entendit à moitié l'exclamation ; le carrosse était déjà en mouvement. Il arriva sain et sauf chez lui.

Shakspeare, dans *Roméo et Juliette*, n'a pas exagéré cette familière et tendre intimité qui existe toujours en Italie entre la nourrice et l'enfant qu'elle a élevé. L'isolement de l'actrice orpheline n'avait fait que resserrer ce lien entre elle et Gionetta. L'expérience de Gionetta, dans tout ce qui regarde les faiblesses du cœur, était consommée ; et quand, trois nuits auparavant, Viola, au retour du théâtre, avait pleuré amèrement, la duègne avait réussi à lui arracher l'aveu qu'elle venait de voir celui que, pendant de longues années remplies de tristes événements, elle avait perdu de vue, mais non oublié, quoique lui-même n'eût en rien témoigné qu'il la reconnût. Gionetta ne pouvait comprendre toutes les émotions vagues et innocentes qui augmentaient ce chagrin ; mais elle les réduisait toutes, avec son intelligence simple et peu raffinée, à un sentiment unique, l'amour.

Sur ce terrain, elle était à son aise et parfaitement compétente pour offrir ses sympathies et ses consolations. Elle ne pouvait, il est vrai, prétendre à être la confidente de tout ce que le cœur de Viola renfermait dans ses profondeurs d'impressions intimes, car ce cœur n'aurait jamais pu trouver des paroles pour tous ses secrets ; mais, sous quelques réserves que Viola lui accordât sa confiance, elle était disposée à la reconnaître par la pitié la plus indulgente et le service le plus empressé.

« As-tu découvert qui il est ? demanda Viola, maintenant seule dans la voiture avec Gionetta.

— Oui, c'est le célèbre signor Zanoni, dont toutes les grandes dames ont la tête tournée. On le dit si riche....

bien plus riche que tous les Inglesi!... ce n'est pas que le signor Glyndon....

— Paix! interrompit la jeune artiste. Zanoni! Ne me parle plus de l'Anglais. »

La voiture venait de pénétrer dans cette partie déserte et isolée de la ville où était située la maison de Viola; tout à coup elle s'arrêta.

Gionetta alarmée avança la tête par la portière, et s'aperçut, à la pâle lueur de la lune, que le cocher, arraché de son siége, était déjà garrotté par deux hommes; le moment d'après, la portière s'ouvrit brusquement, et un grand homme, masqué et enveloppé d'un manteau, apparut.

« Ne craignez rien, belle Pisani, dit-il avec douceur, il ne vous arrivera aucun mal. » Et, tout en parlant, il avait passé son bras sous la taille de l'artiste et essayait de l'enlever de la voiture. Mais Gionetta était une alliée rare et précieuse; elle repoussa l'assaillant avec une vigueur qui l'étonna, et compléta le mouvement défensif par une décharge d'invectives de la plus grande énergie.

L'homme masqué se retira pour réparer le désordre que la lutte avait produit dans son costume.

« Corpo di Bacchо! dit-il en riant à demi, elle est bien protégée.... Holà! Luigi, Giovanni, saisissez cette vieille! Vite! qu'attendez-vous? »

L'homme se retira pour laisser la place libre à ses subordonnés; un autre personnage également masqué, et plus grand encore que lui, s'approcha: « Soyez sans crainte, Viola Pisani, dit-il à voix basse; avec moi vous êtes réellement en sûreté. »

Il leva son masque en parlant, et montra les nobles traits de Zanoni.

« Soyez calme, et je puis vous sauver. »

Il disparut, laissant Viola perdue dans la surprise, l'agitation, le bonheur. Il y avait en tout neuf masques: deux étaient occupés du cocher; un autre tenait la tête des chevaux; un quatrième gardait ceux des ravisseurs; trois autres (outre Zanoni et celui qui le premier avait abordé Viola) se tenaient auprès d'une voiture stationnée au bord de la route. Zanoni leur fit signe; ils s'approchèrent; il leur montra le premier masque qui n'était autre que le prince de.... et, à son inexprimable étonnement, le prince se sentit tout à coup saisir par derrière.

« Trahison! cria-t-il. Trahison parmi mes gens! Que signifie ceci?

— Placez-le dans son carrosse ! S'il résiste, que son sang retombe sur sa tête ! » dit tranquillement Zanoni.

Il s'approcha des hommes qui avaient garrotté le cocher.

« Vous n'êtes pas en force, vous êtes joués, dit-il ; rejoignez votre maître ; vous êtes trois, nous sommes six, armés jusqu'aux dents. Estimez-vous heureux que nous vous laissions la vie.... Allez.... »

Les hommes effrayés se retirèrent. Le cocher remonta.

« Coupez les traits de leurs chevaux, et les rênes, » dit Zanoni.

Il monta ensuite dans la voiture où était Viola, et qui s'éloigna rapidement, laissant le ravisseur déconfit, dans un état de fureur et de surprise impossible à décrire.

« Permettez-moi de vous expliquer le mystère, dit Zanoni. J'ai découvert le complot, n'importe comment, et je l'ai déjoué. L'auteur du guet-apens est un gentilhomme qui vous a longtemps obsédée en vain. Lui et deux de ses créatures vous ont guettée depuis votre entrée au théâtre, après avoir donné rendez vous à six autres à l'endroit même où vous venez d'être attaquée : je les ai remplacés par cinq de mes domestiques, et ils nous ont pris pour leurs complices. J'étais précédemment venu au rendez-vous à cheval, et j'avais prévenu les six hommes qui attendaient déjà, que leur maître n'aurait pas besoin de leurs services ce soir. Ils me crurent, se dispersèrent, et je fis alors avancer mon monde que j'avais laissé derrière moi. Vous savez tout ; nous voici à votre porte. »

CHAPITRE III.

> C'est lorsqu'ils sont fermés que mes yeux voient le mieux : car pendant le jour ils contemplent des choses indifférentes ; mais quand je sommeille, dans mes rêves ils te regardent, ils s'éclairent dans l'ombre, et leur lumineux regard pénètre les ténèbres.
>
> (SHAKSPEARE.)

Zanoni suivit la jeune Napolitaine dans la maison ; Gionetta disparut. Ils étaient seuls. Seuls dans cette chambre si souvent remplie, dans les heureux jours d'autrefois, par le

capricieuses mélodies de Pisani ; et maintenant elle y voyait cet étranger mystérieux, attaché, pour ainsi dire, à sa destinée, mais beau et majestueux, debout à la place même où tant de fois elle s'était assise aux pieds de son père, émue et charmée. Elle pensa presque, avec son habitude de personnifier par l'imagination ses rêves aériens, que l'esprit de la musique avait pris une forme vivante et se tenait devant elle, radieux dans l'image qu'il avait empruntée. Elle ignorait pendant tout ce temps combien elle-même était belle. Elle avait quitté son capuchon et son voile ; ses cheveux un peu en désordre retombaient sur le cou d'ivoire que laissait voir sa robe ; ses yeux noirs étaient baignés de larmes reconnaissantes, son teint était encore animé par ses récentes émotions. Jamais le dieu de la lumière et de l'harmonie, dans ses bosquets d'Arcadie, n'avait vu, sous sa forme mortelle, vierge ou nymphe plus belle.

Zanoni la contempla avec un regard où l'admiration semblait mêlée à une sorte de compassion. Il murmura en lui-même quelques paroles, puis lui parla à voix haute.

« Viola ! Je vous ai sauvée d'un grand péril ; non pas du déshonneur seulement, mais peut-être de la mort. Le prince de.... sous un gouvernement faible, despotique et vénal, est au-dessus des lois. Il est capable de tous les crimes ; mais, au milieu de ses passions, il a la prudence de l'ambition. Si vous ne vouliez pas prendre le parti de vous résigner à l'infamie, vous étiez sûre de ne reparaître jamais dans le monde pour raconter votre histoire. Le ravisseur n'a pas de cœur pour se repentir, mais il a une main pour tuer. Je vous ai sauvée, Viola ! Peut-être me demanderez-vous pourquoi ? »

Zanoni s'arrêta et sourit tristement en ajoutant :

« Vous ne me ferez pas l'injure de penser que celui qui vous a délivrée est aussi lâche que celui qui vous a outragée. Pauvre orpheline ! je ne vous parle pas le langage de vos admirateurs ; sachez seulement que je connais la pitié et ne suis pas sans reconnaissance pour l'affection. Pourquoi rougir, pourquoi trembler à ce mot ? Je lis dans votre cœur, et je n'y vois pas une pensée qui doive vous rendre confuse. Je ne dis pas que vous m'aimiez encore : l'imagination, heureusement, peut être éveillée avant que le cœur soit touché. Mais il a été dans ma destinée de fasciner vos yeux, d'influencer votre âme. C'est pour vous prévenir contre un sentiment qui ne pourrait vous causer que de la douleur, comme je vous ai

prévenue autrefois de vous préparer à la douleur, que je suis en ce moment votre hôte. L'Anglais Glyndon t'aime : mieux peut-être que je ne pourrais aimer. S'il n'est pas encore digne de toi, il ne lui reste qu'à mieux te connaître pour mieux te mériter. Il peut t'épouser, il peut t'emmener dans sa libre et heureuse patrie, la patrie de ta mère. Ne l'oublie pas; apprends à rendre et à mériter son amour, et je te dis que tu seras honorée et heureuse. »

Viola écouta avec une émotion muette, inexprimable; une rougeur brûlante envahit son visage. Quand Zanoni eut fini de parler, elle cacha sa tête entre ses deux mains et pleura. Et pourtant, malgré tout ce qu'il y avait d'humiliant et d'irritant dans son langage, malgré tout ce qu'il pouvait faire naître d'indignation ou de honte, ce ne furent pas là les sentiments qui firent couler ses larmes et gonflèrent son cœur. La femme en ce moment s'était abîmée et avait disparu dans l'enfant; et, comme l'enfant, avec son besoin exigeant, insatiable et cependant innocent d'être aimé, pleure, dans sa douleur résignée, quand on refoule avec sévérité sa tendresse, ainsi, sans colère et sans honte, pleurait Viola.

Zanoni contempla longtemps sa tête gracieuse ombragée par son opulente chevelure et inclinée devant lui; puis il s'approcha d'elle et lui dit d'un ton plein de la plus consolante douceur, et avec un demi-sourire sur les lèvres :

« Vous souvenez-vous que, lorsque je vous recommandai de lutter pour la lumière, je vous montrai comme modèle cet arbre courageux et infatigable; je ne vous dis pas alors, belle enfant, de prendre exemple sur le papillon qui voudrait s'élever jusqu'à l'étoile, et qui tombe brûlé auprès du flambeau. Allons, causons.... Cet Anglais.... »

Viola s'éloigna et pleura plus amèrement encore.

« Cet Anglais est de votre âge, et son rang n'est guère au-dessus du vôtre. Vous pouvez partager vos pensées dans la vie; vous pouvez dormir dans la même tombe auprès de lui, après la mort! Et *moi*.... Mais cette perspective de l'avenir ne doit pas vous occuper. Regardez dans votre cœur, et vous verrez que, jusqu'au moment où je suis venu de nouveau traverser votre sentier, il y avait germé pour cet étranger, votre égal, une affection calme et pure, qui, en mûrissant, fût devenue de l'amour. Ne vous êtes-vous jamais figuré une demeure, un abri que vous auriez aimé à partager avec lui?

— Jamais! dit Viola avec une énergie soudaine. Jamais,

excepté pour sentir que telle n'était pas ma destinée. Et, continua-t-elle en se levant brusquement, après avoir écarté les tresses qui voilaient son visage et fixé sur Zanoni des regards pleins d'une éloquente expression, et, qui que tu sois, qui voudrais ainsi lire dans mon âme et tirer l'horoscope de mon destin, ne méconnais pas le sentiment qui.... qui (elle hésita un instant, puis continua les yeux baissés).... qui a fasciné ma pensée en toi. Ne pense pas que je puisse nourrir un amour qui ne serait ni cherché ni rendu. Ce n'est pas de l'amour que je sens pour toi, étranger. De l'amour? et pourquoi?... La première fois que tu m'as parlé n'a été que pour m'avertir, me donner des avertissements sévères; aujourd'hui, c'est seulement pour me blesser. »

Elle s'arrêta encore, sa voix défaillit, les larmes tremblèrent dans ses yeux; elle les essuya et reprit :

« De l'amour! Oh, non! Si l'amour ressemble au portrait que j'en ai entendu faire, ou que j'en ai lu dans les livres, ou que j'ai cherché à reproduire sur la scène.... ce n'est ici qu'une attraction plus solennelle, effrayante, et, à ce qu'il me semble, presque surnaturelle, qui fait que, veillant ou dormant, je t'associe involontairement à des images pleines à la fois de charme et de terreur. Crois-tu, si c'était de l'amour, que je pourrais te parler ainsi? que (elle leva tout à coup les yeux vers les siens) mon regard pourrait ainsi sonder et affronter le tien? Tout ce que je te demande, c'est de te voir quelquefois, de t'entendre. Étranger! ne me parle pas des autres.... Avertis-moi, réprimande-moi, meurtris à ton gré mon cœur, repousse la reconnaissance qu'il t'offre, et qui est pourtant digne de toi; mais ne viens pas toujours à moi comme un présage de douleur et de trouble. Parfois, je t'ai vu dans mes rêves, environné de formes glorieuses et brillantes, le regard tout radieux d'une joie céleste qui ne l'anime pas maintenant. Étranger! tu m'as sauvée, je te remercie; je te bénis! Est-ce encore là un hommage que tu veuilles repousser? »

A ces mots, elle croisa humblement et doucement ses mains sur sa poitrine et s'inclina devant lui. Dans son attitude humble il n'y avait rien de bas qui dérogeât à la dignité de son sexe : ce n'était pas la soumission d'une maîtresse à son amant, d'une esclave à son maître; c'était plutôt celle d'une enfant pour sa mère, d'une néophyte des religions antiques pour le prêtre. Le front de Zanoni devint sombre et pensif. Il la regarda avec une expression étrange de bonté, de tristesse,

de tendre affection cependant; mais ses lèvres avaient un pli austère, et sa voix était froide, quand il répliqua :

« Savez-vous ce que vous demandez, Viola? Prévoyez-vous le danger pour vous, peut-être pour nous deux, que vous sollicitez de moi? Savez-vous que ma vie, isolée de la troupe turbulente des hommes, n'est qu'un culte continuel de la beauté, d'où je cherche à bannir le sentiment qu'inspire avant tout la beauté? Je fuis comme une calamité ce qui semble à l'homme la plus belle des destinées, l'amour des filles de la terre. Aujourd'hui mes conseils peuvent vous sauver de beaucoup de malheurs ; si je vous voyais davantage, aurais-je encore le même pouvoir ? Vous ne me comprenez pas. Ce que je vais ajouter, vous le comprendrez plus aisément. Je vous ordonne de bannir de votre cœur toute pensée qui me retracerait à vos yeux autrement que comme un homme que l'avenir vous crie à haute voix d'éviter. Glyndon, si vous acceptez son hommage, vous aimera jusqu'à ce que la tombe se ferme sur vous deux. Moi aussi, ajouta-t-il avec émotion, moi aussi, je pourrais t'aimer !

— Vous! » s'écria Viola avec un élan soudain de bonheur et de ravissement dont elle ne put maîtriser la violence.

Mais l'instant d'après elle eût donné des mondes pour rappeler ce cri de son âme.

« Oui, Viola ! je pourrais aussi t'aimer; mais dans cet amour quel changement ! que de douleur ! La fleur, attachée au cœur du rocher l'embaume de son parfum. Encore un peu de temps, et la fleur est morte; le rocher dure toujours, la neige sur son cœur, le soleil rayonnant sur sa tête. Songe, songe bien ! Le danger t'environne toujours. Pendant quelques jours encore tu peux être à l'abri de ton persécuteur cruel et sans remords, mais l'heure approche où tu n'auras de salut que dans la fuite. Si l'Anglais t'aime d'un amour digne de toi, ton honneur lui sera aussi cher que le sien. Sinon, il y a encore des lieux où tu trouveras l'amour plus respectueux et la vertu moins exposée qu'ici à la force et à la ruse. Adieu, je ne puis voir ma destinée qu'à travers un obscur nuage. Je sais du moins que nous nous reverrons : mais apprends dès à présent, douce fleur, qu'il est des lieux de repos moins durs pour toi que le Rocher. »

Il se leva et gagna la porte extérieure où se tenait discrètement Gionetta. Zanoni lui posa doucement la main sur le bras.... Puis avec l'accent d'un cavalier insouciant : « Le

signor Glyndon, lui dit-il, aime ta maîtresse ; il peut l'épouser. Je sais ton dévouement pour elle. Désabuse-la de tout caprice pour moi. Je suis comme l'oiseau sur la branche. »

Il laissa tomber une bourse dans la main de la nourrice, et disparut.

CHAPITRE IV.

Les intelligences célestes se font voir et se communiquent plus volontiers dans le silence et dans la tranquillité de la solitude. On aura donc une petite chambre ou un cabinet secret.... (*Les Clavicules du Rabbi Salomon*, chap. III : traduites exactement du texte hébreu par M. Pierre Morissonneau, professeur de langues orientales, et sectateur de la philosophie des sages cabalistes.)

Le palais occupé par Zanoni était situé dans un des quartiers les moins fréquentés. On le voit encore debout, mais ruiné et démantelé, monument de la splendeur d'une chevalerie dès longtemps disparue de Naples avec les nobles fils de la Normandie et de l'Espagne.

A son entrée dans les appartements réservés à ses heures de solitude, deux Indiens, dans leur costume national, le reçurent sur le seuil avec les graves salutations de l'Orient. Ils l'avaient suivi des régions lointaines où, d'après la rumeur générale, il avait séjourné pendant de longues années; mais ils ne pouvaient donner aucun renseignement capable de satisfaire la curiosité ou de justifier le soupçon. Ils ne parlaient d'autre langue que la leur. A l'exception de ces deux serviteurs, sa suite princière était recrutée parmi les mercenaires de la ville, devenus, grâce à sa générosité prodigue mais impérieuse, les instruments dociles et discrets de sa volonté. Dans sa maison et dans ses habitudes, du moins autant qu'on en pouvait connaître, il n'y avait rien qui pût confirmer les bruits qu'on avait fait circuler. Il n'était pas servi, comme on nous le raconte d'Albert le Grand et du grand Léonard de Vinci, par des formes aériennes; nulle image d'airain, chef-d'œuvre de la mécanique magique, ne lui communiquait l'influence des astres. Il n'y avait, pour prêter de la solennité à

sa demeure ou pour expliquer son opulence, aucun des instruments de l'arsenal de l'alchimiste, ni creuset, ni métaux ; il ne semblait même pas s'intéresser à ces études plus sereines qu'on aurait pu regarder comme la source des idées abstraites et souvent de la science profonde qui caractérisaient son langage. Nul livre ne lui parlait dans sa solitude; et, si jamais il y avait puisé son instruction, il semblait qu'aujourd'hui il ne lût que la grande page de la nature, et que, pour le reste, il n'eût d'autre ressource qu'une vaste et prodigieuse mémoire. Il y avait cependant une exception à cet ensemble, d'ailleurs banal et ordinaire; et cette exception, d'après la citation mise en tête de ce chapitre, eût pu accuser un adepte des sciences occultes. A Rome, à Naples, partout où il séjournait, il choisissait une chambre isolée du reste de la maison, et qu'il fermait d'une serrure à peine plus grande que le sceau d'une bague, mais suffisante pour déjouer les efforts des plus habiles ouvriers : du moins, un de ses serviteurs, poussé par une curiosité irrésistible, avait en vain tenté de l'ouvrir; et, bien qu'il eût choisi le moment le plus favorable pour n'être pas découvert.... pas une âme qui pût le voir.... à l'heure la plus discrète de la nuit.... pendant une absence de Zanoni, cependant sa superstition ou sa conscience ne lui permit pas le lendemain de demander la moindre explication, quand il se vit congédier par le majordomo. Le serviteur indiscret se consola de son insuccès en contant sa propre histoire embellie de mille exagérations amusantes. Il déclara qu'en s'approchant de la porte, il s'était senti saisir par des mains invisibles qui cherchaient à le retenir, et que, au moment de toucher la serrure, il avait été frappé comme de paralysie. Un chirurgien, qui entendit le récit, fit remarquer, au grand déplaisir des amateurs du merveilleux, que Zanoni se servait peut-être habilement de l'électricité. Quoi qu'il en soit, dans cette chambre ainsi fermée, nul ne pénétrait jamais que Zanoni lui-même.

La voix solennelle du temps, retentissant à l'horloge d'une église voisine, arracha enfin le maître du palais à la rêverie profonde et immobile, semblable plutôt à l'extase qu'à la réflexion, dans laquelle son âme était plongée.

« Encore un grain tombé de l'immense sablier, se dit-il à lui-même, et cependant le Temps n'ajoute ni ne dérobe un atome à l'Infini! Mon âme, être lumineux! sublime *Augoeides*[1]!

[1]. Αὐγοειδής, mot de prédilection des platoniciens mystiques. Σφαῖρα

Pourquoi descends-tu de ta sphère? Pourquoi, des hauteurs de la SÉRÉNITÉ éternelle, étoilée, impassible, te rejettes-tu dans les brumes du sombre sarcophage? Combien de temps, avertie par de trop sévères leçons que tout ce qui meurt ne peut donner qu'une joie pleine de tristesse, es-tu demeurée satisfaite de ta majestueuse solitude? »

Comme il parlait, un des oiseaux qui saluent les premiers le retour de l'aurore fit tout à coup retentir son chant au milieu des orangers placés sous sa fenêtre, et tout aussitôt à ce chant répondit un autre chant; la campagne éveillée par ces accords renvoya à l'oiseau sa réponse la plus joyeuse. Il écouta: ce ne fut pas l'âme qu'il venait d'interroger qui répondit; ce fut le cœur. Il se leva, et à pas inquiets arpenta l'étroit espace de sa retraite. « Maudit soit ce monde! s'écria-t-il enfin d'un ton impatient. Le Temps ne brisera donc jamais ses attaches fatales! Une attraction soutient la terre dans l'espace; une autre attraction fixe l'âme à la terre. Que ne suis-je loin, bien loin de cette sombre et obscure planète! Entraves, brisez-vous! Ailes, déployez-vous! »

Il traversa les galeries silencieuses, monta les escaliers spacieux et pénétra dans la chambre secrète. . . . . .

. . . . . .

Ψυχῆς αὐγοειδὴς, ὅταν μήτε ἐκτείνηται ἐπί τι, μήτε ἔσω σύντρέχῃ μήτε συνιζάνῃ, ἀλλὰ ϛωτὶ λάμπηται ᾧ τὴν ἀλήθειαν ὁρᾷ τὴν πάντων, καὶ τὴν ἐν αὐτῇ. (MARC ANT., II.)

Voici le sens de cette belle maxime de l'ancienne philosophie, que les quiétistes modernes (comme le remarque judicieusement Bayle dans son article sur Cornélius Agrippa) ont vainement cherché à imiter :

La sphère de l'âme est resplendissante, lorsqu'elle ne s'attache à aucun objet, qu'elle ne s'égare pas au dehors, que rien ne l'abat, mais qu'elle est éclairée de cette lumière par laquelle elle voit la vérité qui est en toute chose, et celle qui est en elle-même.

CHAPITRE V.

Moi et mes compagnons, nous sommes les ministres du destin. (THE TEMPEST.)

Le lendemain, Glyndon se dirigea vers le palais de Zanoni. L'imagination du jeune homme, naturellement ardente, était singulièrement excitée par le peu qu'il avait vu ou entendu de ce personnage étrange : une influence mystérieuse, qu'il ne pouvait ni maîtriser ni expliquer, l'attirait vers l'étranger. La puissance de Zanoni semblait grande et presque surnaturelle, ses intentions bienveillantes ; et pourtant ses manières étaient glaciales. Pourquoi dans un moment repousser les avances de Glyndon, et le moment d'après le sauver? Comment Zanoni avait-il découvert des ennemis inconnus à Glyndon lui-même? Son intérêt était vivement piqué, sa reconnaissance était en cause ; il résolut de faire un nouvel effort pour se concilier le farouche botaniste.

Le signor était chez lui, et Glyndon fut reçu dans un vaste et haut salon, où quelques instants après Zanoni le rejoignit.

« Je viens vous remercier de votre avertissement d'hier soir, dit-il, et vous prier de mettre le comble aux obligations que je vous dois, en m'apprenant de quel côté je dois attendre le péril et les hostilités.

— Vous êtes galant, monsieur, dit en anglais Zanoni avec un sourire, et vous connaissez mal le Midi : vous sauriez sans cela qu'il n'y a pas de galants qui n'aient des rivaux.

— Parlez-vous sérieusement? dit Glyndon en rougissant.

— Très-sérieusement. Vous aimez Viola Pisani ; vous avez pour rival un des princes napolitains les plus puissants et les plus implacables ; voyez si vous courez du danger.

— Mais, pardonnez-moi, comment l'avez-vous appris?

— Il n'y a pas un mortel à qui je rende compte de moi-même, répliqua Zanoni avec hauteur. Suivez ou dédaignez mes avis, cela ne m'importe guère.

— Eh bien, si je ne dois pas vous interroger, je le veux bien; mais au moins conseillez-moi : que faut-il faire?

— Suivrez-vous mon conseil ?

— Pourquoi non ?

— Parce que vous êtes brave par tempérament; vous aimez les émotions et les mystères; vous aimez à faire le héros de roman. Si je vous conseillais de quitter Naples, le feriez-vous, tant que Naples contient un ennemi à braver, une maîtresse à conquérir ?

— Vous avez raison, dit l'Anglais avec énergie. Non ; et ce n'est pas vous qui pourriez me blâmer de cette résolution.

— Mais il vous reste un autre parti; aimez-vous Viola sincèrement, ardemment ? Alors, épousez-la, et emmenez votre fiancée dans votre terre natale.

— Mais, répondit Glyndon, quelque peu embarrassé, Viola n'est pas de mon rang. Et puis sa profession.... En un mot, je suis l'esclave de sa beauté, mais je ne puis l'épouser. »

Le front de Zanoni s'obscurcit.

« Votre amour n'est donc qu'une passion égoïste et sensuelle; alors je ne vous donne plus de conseil pour votre bonheur. Jeune homme! la destinée est moins inexorable qu'elle ne paraît. Les ressources du grand Arbitre de l'univers ne sont ni assez restreintes ni assez rigides pour qu'il refuse à l'homme le divin privilége de la liberté : tous, nous pouvons nous frayer un chemin, et Dieu peut faire concourir nos contradictions elles-mêmes à l'harmonie de ses desseins suprêmes. Vous avez le choix devant vous. Un amour honorable et généreux peut, même à cette heure, assurer votre bonheur et votre salut; une passion folle et égoïste vous conduira infailliblement à votre perte.

— Prétendez-vous donc lire dans l'avenir ?

— J'ai dit tout ce qu'il me convient de dire.

— Seigneur Zanoni, vous qui prenez avec moi le rôle de moraliste, dit Glyndon, êtes-vous donc vous-même assez indifférent à la jeunesse et à la beauté pour opposer à leurs séductions une résistance stoïque ?

— S'il était nécessaire que l'exemple s'accordât toujours avec le précepte, dit Zanoni en souriant amèrement, les mentors seraient rares. La conduite d'un homme ne peut avoir d'influence que sur un cercle étroit; le bien ou le mal permanent qu'il fait à autrui est plutôt dans les doctrines qu'il peut répandre. Ses actes sont limités dans le temps et dans l'espace; ses maximes peuvent s'étendre sur l'univers entier et inspirer les générations jusqu'au dernier jour. Toutes nos

vertus, toutes nos lois, sont tirées des livres et des maximes qui sont des pensées; et non pas d'actions. En conduite, Julien avait les vertus d'un chrétien, et Constantin les vices d'un païen. Les pensées de Julien ramenèrent au paganisme des milliers de disciples; celles de Constantin, par la volonté du ciel, aidèrent à courber sous le christianisme toutes les nations de la terre. En conduite, le plus humble pêcheur de ce golfe, qui croit avec ferveur aux miracles de saint Janvier, peut être meilleur que Luther; cependant Dieu a permis que la pensée de Luther soulevât dans l'Europe moderne la plus grande révolution qu'elle ait connue. Nos opinions, jeune Anglais, c'est notre élément angélique; nos actes, notre élément terrestre.

— Pour un Italien, vous avez médité profondément, dit Glyndon.

— Qui vous a dit que je fusse Italien?

— Ne l'êtes-vous pas? Et cependant, à vous entendre parler ma langue comme un Anglais, je....

— Bast! s'écria Zanoni avec impatience. Puis, après un moment de silence, il reprit d'un ton calme : « Glyndon, renoncez-vous à Viola Pisani? Voulez-vous prendre quelques jours pour réfléchir à ce que je vous ai dit?

— Renoncer à elle! jamais!

— Alors voulez-vous l'épouser?

— Impossible.

— Soit. Alors c'est elle qui renoncera à vous. Je vous dis que vous avez des rivaux.

— Oui, le prince de.... mais je ne le crains pas.

— Vous en avez un autre que vous craindrez davantage.

— Et qui?

— Moi. »

Glyndon pâlit et se leva vivement.

« Vous! signor Zanoni! Vous! Et vous osez me l'avouer!

— Oser! Hélas! il y a des moments où je voudrais pouvoir craindre. »

Ces paroles arrogantes ne furent pourtant pas prononcées avec arrogance, mais plutôt sur le ton d'un triste abattement. Glyndon était irrité, confondu, mais dominé par je ne sais quelle influence étrange. Cependant il portait dans sa poitrine un brave cœur anglais, et il se remit promptement.

« Signor, dit-il, ce n'est pas moi qu'on peut duper par des

phrases solennelles et des allures mystiques. Vous pouvez avoir une puissance que je ne saurais ni comprendre ni égaler, mais vous pouvez aussi n'être qu'un habile et hardi imposteur.

— Eh bien ! poursuivez.

— Je veux donc, continua Glyndon résolûment, quoique un peu déconcerté, je veux que vous sachiez bien que, si je ne me laisse pas persuader ni contraindre par le premier venu à épouser Viola Pisani, je n'en suis pas moins décidé à ne la jamais céder lâchement à un autre. »

Zanoni regarda gravement le jeune homme, dont les yeux étincelants et le teint animé annonçaient ce courage capable de soutenir son dire; puis il ajouta :

« Quelle hardiesse ! mais elle vous va bien. C'est égal, prenez conseil de moi; attendez encore neuf jours, et alors vous me direz si vous voulez épouser la plus belle, la plus pure créature que vous ayez jamais rencontrée.

— Mais si vous l'aimez, pourquoi.... pourquoi....?

— Pourquoi je désire qu'elle en épouse un autre? Pour la sauver de moi-même. Écoutez-moi. Cette enfant, tout humble et sans éducation qu'elle est, a en elle le germe des plus nobles qualités, des vertus les plus sublimes. Elle peut être tout pour l'homme qu'elle aimera, tout ce qu'un homme peut désirer dans une femme. Son âme, développée par l'affection, élèvera la vôtre; elle influencera votre avenir, exaltera votre destinée; vous deviendrez un homme illustre et prospère. Si, au contraire, elle devient mon partage, j'ignore quel sera son sort; mais je sais bien qu'il y a une épreuve que peu d'hommes ont pu traverser, et à laquelle il n'a été donné jusqu'ici à aucune femme de survivre. »

En parlant ainsi, le visage de Zanoni devint blême, et il y avait dans sa voix quelque chose qui glaça le sang ardent de son interlocuteur.

« Quel est ce mystère qui vous environne? demanda Glyndon, incapable de contenir son émotion. Êtes-vous véritablement différent du reste des hommes? Avez-vous franchi les limites de la science permise? Êtes-vous, comme le prétendent quelques-uns, un magicien, ou seulement un....

— Silence! dit doucement Zanoni avec un sourire d'une suavité étrange, mais mélancolique. Avez-vous acquis le droit de me faire de telles questions? L'Italie compte encore, il est vrai, parmi ses gloires, une Inquisition; mais la puissance en est flétrie comme une feuille qu'emportera le premier souffle.

Les jours sont passés de la torture et de la persécution ; un homme peut vivre comme il lui plaît et parler comme il lui convient, sans craindre ni pilori ni chevalet. Je défie la persécution ; pardonnez-moi donc si je ne cède pas à la curiosité. »

Glyndon rougit et se leva. Malgré son amour pour Viola et sa crainte naturelle d'un tel rival, il se sentait irrésistiblement attiré vers cet homme qu'il avait lieu de soupçonner et de redouter entre tous. Il tendit la main à Zanoni.

« Eh bien ! dit-il, si nous devons être rivaux, c'est à nos épées à décider plus tard de nos droits. Jusque-là, je désirerais que nous fussions amis.

— Amis ! vous ne savez ce que vous demandez.

— Encore des énigmes !

— Des énigmes ! s'écria Zanoni avec emportement. Oui : auriez-vous, par hasard, la présomption de vouloir les résoudre ? Alors seulement je pourrai vous donner cette main et vous appeler du nom d'ami.

— J'oserais tout, je braverais tout pour atteindre la sagesse surhumaine, » dit Glyndon ; et son visage s'illumina d'un enthousiasme sauvage et exalté.

Zanoni le regarda pensif et silencieux.

« Les semences de l'aïeul vivent dans le fils, dit-il à voix basse ; il pourrait cependant.... »

Il s'interrompit brusquement, puis, parlant plus haut :

« Allez, Glyndon, dit-il, nous nous reverrons ; mais je ne vous demanderai votre réponse que lorsque l'heure réclamera une décision. »

CHAPITRE VI.

Il est certain que cet homme a une fortune de cinquante mille livres de rente, et semble une personne accomplie. Mais alors, s'il est sorcier, les sorciers sont-ils aussi adonnés à la dévotion qu'il paraît l'être? Bref, je ne savais qu'en penser. (Le comte de GABALIS, traduction anglaise annexée à la 3e édition de la *Boucle de cheveux enlevée*.)

De toutes les faiblesses qui attirent les railleries des hommes médiocres, il n'en est aucune qu'ils soient plus disposés à tourner en ridicule qu'un esprit crédule; ajoutons que, de tous les indices d'un cœur corrompu et d'une tête faible, la tendance à l'incrédulité est le plus infaillible.

La vraie philosophie cherche moins à nier qu'à comprendre. Tous les jours nous entendons les petits savants parler de l'absurdité de l'alchimie et du rêve de la pierre philosophale, tandis que les savants moins superficiels n'ignorent pas que c'est aux alchimistes que nous devons les plus grandes découvertes qui aient jamais été faites; et plus d'un passage, obscur aujourd'hui, pourrait, si nous avions la clef de la phraséologie mystique qu'ils ont été obligés d'adopter, mettre sur la voie de conquêtes scientifiques plus précieuses encore. La pierre philosophale elle-même ne semblait pas une vision si chimérique à quelques-uns des plus forts chimistes que notre siècle ait produits [1]. L'homme ne peut, sans doute, contredire les lois de la nature; mais les lois de la nature, les a-t-on toutes découvertes? « Donnez-moi une preuve de votre art, dit un philosophe véritable; quand j'aurai vu l'effet, j'essayerai au moins d'en trouver les causes. » Telles étaient à peu près les premières pensées de Glyndon en quittant Zanoni; mais Clarence Glyndon n'était rien moins qu'un véritable philosophe. Plus était vague et mystérieux le langage

1. Sir Humphrey Davy me dit qu'il ne regardait pas comme impossible cet art encore ignoré; mais que si jamais il était découvert, il serait à coup sûr inutile. (D'ISRAÉLI, *Curiosités de la littérature*; article ALCHIMIE.)

de Zanoni, et plus il en était frappé. Une preuve eût été quelque chose de palpable; il aurait cherché à lutter contre elle, et sa curiosité n'aurait pas trouvé son compte à découvrir que le surnaturel rentrait dans la nature. En vain, se retranchant par moments contre la crédulité dans ce scepticisme qu'il redoutait, cherchait-il à concilier ce qu'il avait entendu avec les motifs et les artifices probables d'un imposteur. Quelles que fussent ses prétentions, Zanoni n'en faisait pas, comme Mesmer et Cagliostro, une source de profits : la position et le rang de Glyndon n'étaient pas d'ailleurs assez élevés pour qu'une influence quelconque établie sur son esprit pût servir des projets d'avarice ou d'ambition. Cependant parfois, avec la tendance soupçonneuse de toute science superficielle et mondaine, il cherchait à se persuader que Zanoni avait au moins quelque but ténébreux en le poussant à ce que, dans son orgueil anglais et d'après ses idées particulières, il considérait comme une mésalliance avec la pauvre Viola. N'était-il pas possible qu'elle fût d'intelligence avec ce personnage mystique? Tout ce jargon prophétique et menaçant n'était peut-être qu'une ruse pour le duper. Il éprouva un injuste ressentiment contre Viola pour s'être assuré un tel allié. Mais à ce ressentiment se mêlait une jalousie naturelle. Zanoni l'avait menacé de sa rivalité. Zanoni! qui, en laissant de côté ses arts occultes et le rôle qu'on lui attribuait, disposait au moins de tous les avantages extérieurs qui éblouissent et subjuguent. Impatient de ses doutes, Glyndon se lança dans la société dont il avait fait connaissance à Naples, principalement des artistes comme lui, des hommes de lettres et de riches négociants qui, privés des priviléges de la noblesse, cherchaient du moins à l'éclipser par leur splendeur. Il apprit d'eux beaucoup de détails sur Zanoni, qui était déjà pour eux, comme pour les classes plus oisives, un objet de curiosité et de conjectures.

Il avait remarqué avec surprise que Zanoni s'était entretenu avec lui en anglais, et avec une si parfaite aisance qu'il aurait pu passer pour son compatriote. Glyndon apprit qu'il en était de même pour des idiomes moins familiers à des étrangers. Un peintre suédois, qui avait causé avec lui, affirmait qu'il était Suédois; et un négociant de Constantinople, qui lui avait vendu quelques marchandises, se disait convaincu qu'un Turc seul, ou au moins un naturel de l'Orient, pouvait avoir aussi complétement saisi les molles intonations asiatiques.

Cependant, dans toutes ces langues, quand on recueillait et comparait ses impressions, il y avait une particularité légère et presque imperceptible, non pas dans la prononciation, ni même dans l'accent, mais dans le ton et le timbre de la voix, qui le distinguait d'un originaire du pays dont il parlait l'idiome. C'était là, et Glyndon s'en souvenait, une faculté qui caractérisait spécialement une secte dont les doctrines et le pouvoir n'avaient jamais été que très-incomplétement étudiés, les *Roses-Croix*. Il se rappelait avoir, en Allemagne, entendu parler de l'ouvrage de Jean Bringeret [1], affirmant que toutes les langues de la terre étaient connues de la Société authentique de la Rose-Croix. Zanoni appartenait-il à cette société mystique qui, dans des siècles plus reculés, se glorifiait de posséder des secrets dont la pierre philosophale était le moindre; qui se considérait comme héritière de tout ce qu'avaient enseigné les Chaldéens, les mages, les gymnosophistes et les néo-platoniciens, et qui différait de toutes les autres écoles de magiciens par la pratique de la vertu, la pureté de sa doctrine et la double base qu'elle posait comme indispensable à l'édifice de toute sagesse, l'asservissement des sens et l'ardeur de la foi religieuse? Secte glorieuse, si elle disait vrai! Et, en vérité, si Zanoni avait une puissance supérieure à la race tout entière des sages ordinaires, il faut avouer que l'usage qu'il en faisait n'était pas indigne d'un pouvoir aussi étendu. Le peu qu'on savait de sa vie était en sa faveur. On citait des actes, non pas d'une générosité sans discernement, mais d'une judicieuse bienfaisance. Toutefois, en les rappelant, les narrateurs secouaient la tête, et demandaient avec surprise comment un étranger pouvait posséder une connaissance aussi circonstanciée des misères obscures et secrètes qu'il avait soulagées. Deux ou trois malades, abandonnés de tous les médecins, étaient venus le consulter et avaient obtenu de lui une entrevue secrète. Ils s'étaient rétablis, ils lui avaient attribué leur guérison; et cependant ils ne pouvaient dire par quels médicaments ils avaient été sauvés. Tout ce qu'ils pouvaient certifier, c'est qu'il était venu, qu'il avait conversé avec eux, et qu'ils avaient recouvré la santé, ordinairement après un long et profond sommeil. On commençait aussi à remarquer une autre circonstance qui était à son éloge. Ceux dont il faisait sa société ordinaire, la jeunesse

1. Publié en 1645.

légère, dissipée et étourdie, les pécheurs et les publicains du monde élégant, tous semblaient rapidement, et sans s'en apercevoir, ouvrir les yeux et le cœur à des pensées plus pures et à une vie plus régulière. Cetoxa lui-même, le roi de la galanterie, des duels et du jeu, n'était plus le même depuis la nuit dont il avait raconté à Glyndon les événements singuliers. Le premier symptôme de sa conversion fut son absence des maisons de jeu; le second, sa réconciliation publique avec un ennemi héréditaire de sa famille, qu'il avait cherché constamment depuis six ans à entraîner dans une querelle d'une nature telle qu'elle ne se pût terminer que par sa botte inimitable de la *stoccata*. Quand Cetoxa et ses jeunes compagnons parlaient de Zanoni, il ne paraissait pas que ce changement eût été produit par des avertissements ou des remontrances plus ou moins sévères. Tous le représentaient comme ami du plaisir, exempt de toute roideur dans les manières; pas précisément gai, mais d'une humeur égale, sereine, enjouée, toujours disposé à écouter la conversation des autres, si insignifiante qu'elle fût, ou à charmer toutes les oreilles par un fonds inépuisable d'anecdotes brillantes et d'expérience de la vie. Toutes les coutumes, toutes les nations, tous les rangs de la société, semblaient lui être familiers. Il ne se renfermait dans la réserve la plus discrète que lorsqu'on risquait quelque allusion sur son origine ou sur son histoire. L'opinion la plus générale sur le premier de ces deux points semblait aussi la plus plausible. Ses richesses, sa profonde connaissance des langues orientales, son séjour dans les Indes, une certaine gravité qui ne l'abandonnait jamais, même à ses heures les plus familières et les plus enjouées; l'éclat de son œil noir et de sa chevelure d'ébène, et même les particularités de sa conformation, la finesse de sa main, le tour arabe de sa noble tête, tout semblait révéler en lui un fils de l'Orient; enfin, un adepte des langues sémitiques avait cherché à ramener le nom même de Zanoni, porté dans le siècle précédent par un naturaliste inoffensif de Bologne [1], aux racines d'un idiome disparu. *Zan* était incontestablement le nom chaldéen du soleil. Les Grecs eux-mêmes, qui mutilaient tous les noms orientaux, avaient conservé l'étymologie dans ce cas exceptionnel, ainsi que l'atteste l'inscription crétoise du tombeau de *Zeus* [2]. Quant au reste du

1. Auteur de deux ouvrages sur la botanique.
2. Ὧδε μέγας κεῖται Ζάν, ci-gît le grand Zeus. (Cyrill., *in Julian.*)

nom, Zan ou Zaun était fréquemment, chez les Sidoniens, le préfixe de *On. Zanonas*, dont le culte était, d'après Hésychius, en honneur à Sidon, n'est autre qu'Adonis.

Mervale écouta avec une profonde attention cette savante et triomphante dérivation, et remarqua qu'il allait communiquer à l'auditoire une découverte d'érudition qu'il avait faite depuis longtemps, à savoir que la nombreuse famille anglaise des Smith descendait incontestablement d'un prêtre d'Apollon phrygien. En effet, dit-il, Apollon ne s'appelait-il pas, en Phrygie, Sminthée? Les corruptions successives du nom auguste sont évidentes, Sminthée, Smithée, Smith. « Et remarquez, dit-il, que, même aujourd'hui, la branche la plus ancienne de cette illustre famille, dans son désir instinctif d'être au moins d'une lettre plus près du titre véritable, prend un plaisir pieux à signer Smithe. »

Le philosophe sémitique fut profondément émerveillé de cette découverte, et pria Mervale de lui permettre d'en prendre note comme d'un argument précieux pour un ouvrage qu'il était à la veille de publier sur l'origine des langues; ouvrage qui devait s'appeler *Babel*, et paraître par souscription en trois volumes in-quarto.

CHAPITRE VII.

> Apprends à être pauvre d'esprit, mon fils, si tu veux pénétrer cette nuit sacrée qui environne la vérité. Apprends des sages à ne laisser aux démons aucun pouvoir dans la nature, puisque la pierre fatale les a emprisonnés dans l'abîme. Apprends des philosophes à rechercher toujours des causes naturelles dans tous les événements extraordinaires, et, quand ces causes font défaut, aie recours à Dieu. (Le comte de GABALIS.)

Tout ce que, dans les promenades et dans les lieux divers qu'il fréquentait, Glyndon pouvait recueillir de renseignements sur Zanoni, ne le satisfaisait pas.... Cette nuit-là, Viola ne joua pas; et le lendemain, poursuivie encore par sa pensée inquiète, et se sentant peu de goût pour la société d'un homme aussi

positif et aussi sceptique que Mervale, Glyndon dirigea sa promenade rêveuse et solitaire vers les jardins publics, et s'arrêta précisément sous l'arbre où pour la première fois il avait entendu cette voix qui avait exercé sur son âme une si singulière influence. Les jardins étaient déserts : il se jeta sur l'un des bancs placés à l'ombre, et encore une fois, au milieu de sa rêverie, il se sentit saisi de ce même frisson glacial que Zanoni avait si nettement dépeint, et auquel il avait attribué une cause extraordinaire.

Il se leva brusquement, et tressaillit en voyant auprès de lui un personnage assez hideux pour être l'incarnation d'un de ces êtres malfaisants dont Zanoni avait parlé. C'était un homme petit, vêtu d'une manière qui contrastait singulièrement avec la recherche particulière à l'époque. Il y avait une affectation de simplicité et de pauvreté presque sordide dans le pantalon flottant de toile grossière, dans la veste de bure dont les déchirures paraissaient réellement volontaires, et dans la chevelure noire et négligée qui s'échappait d'un bonnet de laine destiné à la contenir. Tous ces détails s'accordaient mal avec d'autres qui accusaient une opulence relative. La chemise, ouverte à la gorge, était retenue par une broche de pierres éclatantes, et deux lourdes chaînes d'or annonçaient le luxe prétentieux de deux montres.

L'ensemble de cet individu, sinon absolument difforme, était au moins prodigieusement déplaisant. Ses épaules étaient larges et carrées ; sa poitrine aplatie, et comme écrasée ; ses mains nues, aux articulations noueuses, pendaient larges osseuses et musclées, aux extrémités de deux poignets maigres qui semblaient ne pas leur appartenir. Ses traits avaient ce caractère disproportionné et discordant que présentent ceux d'un paralytique, grands, exagérés ; le nez touchant presque au menton ; les yeux petits, mais petillants d'une flamme malveillante en regardant Glyndon ; et la bouche contournée en une grimace qui laissait voir une double rangée de dents irrégulières, noires et incomplètes. Mais sur ce visage repoussant planait encore une expression d'intelligence désagréable, astucieuse et hardie tout ensemble. Glyndon, revenu de sa première impression, regarda de nouveau son voisin, et rougit de son effroi en reconnaissant un peintre français qu'il avait autrefois connu, doué, dans son art, d'un talent qui n'était pas à dédaigner. Bien plus, il était remarquable que cet individu, dont l'extérieur était si délaissé par les Grâces,

se plaisait surtout aux sujets qui visaient à la majesté et à la grandeur. Son coloris était dur et maigre, comme celui de l'école française en général à cette époque; mais ses dessins étaient admirables de symétrie, de simplicité élégante et de vigueur classique : seulement ils manquaient en même temps de toute grâce idéale. Il aimait à choisir ses sujets dans l'histoire romaine plus que dans le monde fécond de la beauté grecque, ou dans ces récits sublimes de l'Écriture, d'où Raphaël et Michel-Ange empruntaient leurs inspirations. Son grandiose n'était pas celui des dieux ni des saints, mais celui des mortels. Son type de beauté était celui où l'œil ne peut rien trouver à redire, mais que l'âme ne veut pas reconnaître. En un mot, comme on l'a dit de Denys Calvart, c'était un anthropographe, ou peintre d'hommes. Autre contradiction dans ce personnage adonné aux excès les plus extravagants de toutes les passions, implacable dans la vengeance, insatiable dans la débauche, c'est qu'il avait l'habitude de proclamer les plus belles maximes de pureté exaltée et de philanthropie généreuse; le monde n'était pas assez bon pour lui : il était ce que les Allemands désignent par une locution expressive, un *perfectionneur du monde*. Sa lèvre ironique semblait pourtant plus d'une fois railler les maximes qu'il professait, comme s'il eût voulu donner à comprendre qu'il était au-dessus même du monde nouveau qu'il voulait édifier.

Enfin, ce peintre était en correspondance suivie avec les républicains de Paris; et on le regardait comme un de ces émissaires que, dès la première période de la Révolution, les régénérateurs de l'humanité voulurent bien expédier aux divers États asservis encore par une tyrannie prétendue ou par des lois salutaires. Assurément, comme l'a remarqué l'historien de l'Italie [1], il n'y avait pas, dans toute la Péninsule, de villes où les nouvelles doctrines pussent rencontrer plus de faveur qu'à Naples, en partie à cause du caractère mobile du peuple, mais surtout à cause des odieux priviléges de la féodalité qui subsistaient encore, malgré les réformes récentes et hardies de Tanuccini.

Les abus journaliers et pratiques qui avaient survécu à ces sages mesures donnaient à chaque espoir de changement un charme tout autre que celui d'une trompeuse et stérile nouveauté; aussi cet artiste, que j'appellerai Jean Nicot, était-il

1. Botta.

un oracle pour les esprits les plus jeunes et les plus ardents de Naples : et Glyndon, avant de connaître Zanoni, n'avait pas été des derniers à se laisser éblouir par les théories éloquentes du hideux philanthrope.

« Il y a si longtemps que nous ne nous sommes rencontrés, cher confrère, dit Nicot en s'approchant de Glyndon, que vous ne serez pas surpris que j'aie du plaisir à vous revoir, et que je prenne même la liberté de venir interrompre vos méditations.

— Elles n'avaient rien d'agréable, dit Glyndon ; et toute interruption est la bienvenue.

— Vous serez ravi d'apprendre, dit Nicot en tirant plusieurs lettres de sa poche, que le grand œuvre marche rapidement. Mirabeau n'est plus, il est vrai ; mais *Mort Diable !* les Français sont maintenant tous des Mirabeaux. »

Et là-dessus Nicot se mit en devoir de lire et de commenter divers passages enthousiastes et intéressants, dans lesquels le mot vertu reparaissait vingt-sept fois, et le mot Dieu pas une. Puis, échauffé par la radieuse perspective qui s'ouvrait devant lui, il commença à se lancer dans ces rêves anticipés de l'avenir, dont nous avons déjà entendu quelque chose dans les élégantes divagations de Condorcet. Toutes les vieilles vertus étaient détrônées pour un Panthéon nouveau. Le patriotisme était un sentiment étroit ; la philanthropie allait le remplacer. Le seul amour digne d'un cœur généreux était celui qui embrassait toute l'humanité, aussi ardent pour le Gange et pour le pôle que pour le foyer de la famille. Les opinions seraient libres comme l'air ; et, pour assurer ce beau résultat, il était nécessaire de commencer par exterminer tous ceux dont les opinions ne cadraient pas avec celles de M. Jean Nicot. Dans tout cela il y avait bien des choses qui pouvaient amuser Glyndon, mais plus encore qui le dégoûtèrent ; et, quand le peintre vint à parler d'une science que tous comprendraient, dont tous cueilleraient les fruits, d'une science qui, née sur le terrain de l'égalité dans les institutions et de l'égalité dans l'instruction, donnerait à toutes les races humaines la richesse sans le travail, avec une vie plus longue que celle des patriarches et exempte de tout souci, alors Glyndon écouta avec un intérêt et une admiration auxquels se mêlait un certain respect.

« Remarquez, dit Nicot, combien de choses que nous estimons machinalement comme des vertus seront alors rejetées comme des faiblesses. Nos oppresseurs, par exemple, nous préconisent l'excellence de la reconnaissance. La reconnaissance ! l'aveu

de notre infériorité! Qu'y a-t-il de plus odieux à une âme élevée que le sentiment dégradant d'une obligation? Mais là où existe l'égalité, le pouvoir n'aura plus les moyens d'asservir ainsi le mérite. Il n'y aura plus alors ni bienfaiteur ni protégé, et....

— Et, en attendant, dit quelqu'un à voix basse tout près d'eux, en attendant, Jean Nicot?»

Les deux artistes tressaillirent, et Glyndon reconnut Zanoni.

En regardant Nicot, son front devint plus sévère encore que de coutume; ce dernier se blottit sur son siége, lui lança un regard oblique, et une expression de crainte et d'effroi se peignit sur ses traits hideux.

Oh, oh! messire Jean Nicot, toi qui ne crains ni Dieu ni diable, pourquoi crains-tu l'œil d'un homme?

« Ce n'est pas la première fois que je vous entends professer vos opinions sur cette infirmité que nous appelons ingratitude, » dit Zanoni.

Nicot réprima une exclamation, et après avoir regardé Zanoni avec des yeux sombres et sinistres, mais pleins de haine impuissante et implacable, il dit :

« Je ne sais.... je ne sais vraiment ce que vous voulez.

— Votre absence. Laissez-moi. »

Nicot s'élança les poings serrés, montrant toutes ses dents d'une oreille à l'autre, comme une bête sauvage irritée. Zanoni demeura immobile, et le regarda avec un sourire de dédain. Nicot s'arrêta sur place, comme si ce regard l'eût fasciné et transpercé; il frissonna de la tête aux pieds; puis, à contre-cœur, par un effort violent, poussé comme par une puissance victorieuse, il s'éloigna.

Les yeux étonnés de Glyndon le suivirent.

« Que savez-vous de cet homme? demanda Zanoni.

— Je le connais comme étant, ainsi que moi, à la recherche de l'Art.

— De l'*Art!* Ne profanez pas ainsi ce mot glorieux. Ce que la nature est pour Dieu, l'art doit l'être pour l'homme; une création sublime, bienfaisante, féconde, inspirée. Ce misérable peut être un *peintre*, mais un artiste, non pas!

— Veuillez me pardonner si à mon tour je vous demande ce que vous savez d'un homme dont vous parlez si peu favorablement.

— Ce que je sais, c'est que vous êtes sous ma protection, s'il est nécessaire de vous prévenir contre lui : sa bouche

même montre toute la noirceur de son âme. Pourquoi vous dirais-je les crimes qu'il a commis ? Le crime ! il est jusque dans son langage.

— Il paraît, signor Zanoni, que vous ne comptez pas parmi les admirateurs de la naissante révolution. Peut-être êtes-vous prévenu contre l'homme parce que vous n'aimez pas ses opinions.

— Quelles opinions ? »

Glyndon s'arrêta quelque peu, embarrassé de répondre ; enfin il dit :

« Mais non, je suis injuste : car moins que tout autre vous pouvez être ennemi de cette doctrine qui prêche le perfectionnement de l'espèce humaine.

— Vous avez raison : c'est le petit nombre, dans tous les siècles, qui améliore la foule. Il se peut que la foule aujourd'hui soit aussi sage que l'était le petit nombre ; mais le progrès est stationnaire, si vous me dites que la foule est aujourd'hui aussi sage que l'est maintenant le petit nombre.

— Je vous entends : vous n'admettez pas la loi de l'égalité universelle.

— La *loi* ! Le monde entier conspirerait pour imposer ce mensonge, qu'il n'en ferait pas une *loi*. Nivelez aujourd'hui toutes les conditions, et vous aplanissez les obstacles à la tyrannie de demain. Une nation qui aspire à l'égalité est indigne de la liberté. Dans toute l'étendue de la création, depuis l'ange jusqu'au ver, depuis l'Olympe jusqu'au grain de sable, depuis l'astre radieux et parfait jusqu'à la masse confuse et obscure qui, durcie par des siècles de brouillard et de boue, devient un monde habitable, la première loi de la nature, c'est l'inégalité.

— Doctrine décourageante, si on l'applique à la politique. Ces contrastes cruels de la vie ne doivent-ils jamais disparaître ?

— Dans la vie physique, espérons-le ; mais pour l'inégalité morale et intellectuelle, jamais. L'égalité universelle de l'intelligence, de l'âme, du génie, de la vertu ! Pas de maître laissé au monde ! Pas d'hommes plus sages, meilleurs que les autres ! Quand même ce ne serait pas une condition impossible, quelle perspective désespérante pour l'humanité ! Non, tant que le monde durera, le soleil dorera le sommet de la montagne avant d'éclairer la plaine. Répandez aujourd'hui la science humaine avec une rigoureuse égalité sur tous les

hommes, et demain il y aura des hommes plus sages que les autres. Ce n'est pas là une loi sévère, mais une loi d'amour, la loi du vrai progrès. Plus, dans une génération, le petit nombre est sage, plus sage sera la multitude dans la génération suivante. »

Pendant cette conversation, ils passaient à travers des jardins souriants, et le golfe, dans toute sa beauté, se déroulait devant eux, étincelant au soleil de midi. Une brise molle et douce en tempérait à peine l'ardeur et faisait frémir l'eau. Il y avait dans l'inexprimable pureté du ciel quelque chose qui réjouissait les sens. L'âme elle-même, au milieu de cette atmosphère transparente, semblait devenir plus légère et plus lumineuse.

« Et ces hommes, pour commencer leur ère de progrès et d'égalité, sont jaloux, même du Créateur ! Ils voudraient nier l'existence d'une intelligence, d'un Dieu ! dit Zanoni presque involontairement. Vous êtes artiste, et en regardant le monde vous pouvez prêter l'oreille à un dogme semblable ! Entre Dieu et le génie, il y a un lien nécessaire, il y a presque un langage commun. Le pythagoricien[1] avait raison : *une intelligence droite est l'écho harmonieux de la Divinité.* »

Frappé et touché de ces pensées qu'il ne s'attendait pas à entendre proclamer par un homme à qui il supposait une puissance que l'enfance superstitieuse du peuple attribue à des agents implacables, hostiles aux décrets de la Providence, Glyndon lui dit :

« Et pourtant vous avez avoué que votre existence, séparée de celle des autres, devait être pour l'homme un objet d'effroi. Y a-t-il donc quelque lien entre la magie et la religion ?

— La magie ! Et qu'est-ce que la magie ? Quand le voyageur s'arrête devant les palais et les temples écroulés de la Perse, les habitants ignorants lui disent que ces monuments sont l'œuvre des magiciens. Le vulgaire ne comprend pas que d'autres aient la puissance qu'il n'a pas. Mais si, par magie, vous entendez l'étude constante de tous les secrets obscurs de la nature, oui, je fais profession de cette magie, et celui qui la cultive ne s'en rapproche que davantage de la source de toute foi. Ne savez-vous pas que les écoles antiques enseignaient la magie ? Comment et par qui ? C'était la dernière et la plus solennelle leçon des ministres mêmes du temple[2].

1. Sextus. — 2. Psellus, de Dæmon.

Et vous qui aspirez à être peintre, cet art, dont vous voudriez hâter les progrès, n'a-t-il pas sa magie? Ne devez-vous pas, après une longue étude du beau dans le passé, saisir les formes nouvelles et idéales du beau dans l'avenir? Ne voyez-vous point que, pour le poëte comme pour le peintre, le grand art recherche le *vrai* et abhorre le *réel*? qu'il faut s'emparer de la nature en maître, et non la suivre en esclave? L'art vraiment noble et grand n'a-t-il pas pour domaine l'avenir et le passé? Vous voudriez, par vos enchantements, évoquer les êtres invisibles : et qu'est-ce donc que la peinture, sinon la représentation substantielle de l'invisible? Êtes-vous mécontent de ce *monde*? Ce *monde* ne fut jamais fait pour le génie, qui doit, pour exister, s'en créer un autre. Quel magicien peut davantage par sa science? qui peut même autant? On échappe par deux issues aux petites passions et aux terribles calamités de la terre : toutes deux mènent au ciel et éloignent de l'enfer. L'art et la science; mais l'art est plus divin que la science : la science fait des découvertes, l'art crée. Vous avez des facultés qui peuvent atteindre à l'art; soyez content de votre lot. L'astronome qui compte les étoiles ne peut ajouter un atome à l'univers; d'un atome, le poëte peut faire sortir un univers. Le chimiste, avec ses substances, peut guérir les infirmités du corps humain; le peintre, le sculpteur, peut donner à des corps divinisés une éternelle jeunesse que la maladie ne peut ravager ni les siècles flétrir. Renoncez à ces rêves de votre imagination vagabonde, qui vous entraînent tantôt vers moi, tantôt vers l'orateur du genre humain : lui et moi nous sommes les antipodes l'un de l'autre! Votre pinceau est votre baguette magique; vous pouvez sur votre toile faire surgir des *utopies* plus belles que toutes celles que rêve Condorcet. Je ne vous presse pas encore de me dire votre décision; mais quel est l'homme de génie qui, pour se soutenir dans sa marche vers la tombe, a jamais demandé autre chose que l'amour et la gloire?

— Mais, dit Glyndon, fixant sur Zanoni un regard plein d'ardeur, s'il existait une puissance capable de défier la tombe elle-même? »

Le front de Zanoni s'obscurcit.

« Et quand elle existerait, dit-il après un silence, serait-ce donc un sort si doux, de survivre à tout ce qu'on a aimé, de sentir se briser dans son âme tout lien humain? La plus belle immortalité sur la terre est peut-être celle d'un grand nom.

— Vous ne me répondez pas, vous éludez ma question. J'ai lu des récits d'existences prolongées bien au delà des limites ordinaires accordées à la vie humaine, et d'alchimistes qui ont joui de cette longévité exceptionnelle. L'élixir d'or n'est-il qu'une fable?

— Si ce n'est pas une fable, et que ces hommes l'aient connu, ils sont morts parce qu'ils n'ont plus voulu vivre. Il y a peut-être dans votre conjecture un lugubre avertissement. Revenez, revenez à votre palette et à vos pinceaux! »

A ces mots, Zanoni agita sa main en signe d'adieu, et à pas lents et les yeux baissés, il revint vers la ville.

CHAPITRE VIII.

La déesse Sagesse.

Pour les uns c'est une puissante déesse,
Pour d'autres la vache laitière de la prairie,
Dont ils n'ont souci que pour calculer
La quantité de beurre qu'elle peut rendre.
(Traduct. de Schiller.)

Sa dernière conversation avec Zanoni produisit sur l'âme calmée de Glyndon un effet salutaire. Des vapeurs confuses de son imagination se dégagèrent de nouveau ces idées heureuses et dorées qui s'élancent comme des étincelles d'un cœur jeune et animé par l'ambition de l'art ; qui voltigent dans l'air et illuminent l'espace, comme des rayons de soleil. A ces projets se mêlait aussi la vision d'un amour plus pur, plus serein que celui qu'il avait jusqu'alors connu. Son âme retourna vers cette naïve enfance du génie, où le fruit défendu n'a point encore été goûté, et où nous ne soupçonnons d'autre univers que l'Éden embelli par notre Ève. Insensiblement se dessinèrent devant lui les scènes d'une vie domestique sans autres émotions que celles de son art, sans autre occupation, sans autre bonheur que l'amour de Viola; et, au milieu de ces rêves d'un avenir qui pourrait être le sien, il fut ramené au présent par la voix claire et forte de Mervale, l'homme de bon sens pratique. On ne peut avoir étudié des caractères dans lesquels

l'imagination est plus forte que la volonté, qui se méfient de leur connaissance de la vie positive et savent combien ils sont sensibles aux moindres impressions, sans avoir observé quelle influence prend sur de telles natures un esprit simple, net, vigoureux, et *terre à terre*. Il en était ainsi de Glyndon. Son ami l'avait souvent arraché au danger et sauvé des conséquences de son imprudence, et il y avait dans la voix même de Mervale quelque chose qui refroidissait l'enthousiasme, et faisait rougir Glyndon plus encore de ses élans *poétiques* que de ses fautes mêmes : car Mervale, homme foncièrement honnête, ne sympathisait avec aucune extravagance, pas plus celle de la générosité que celle de la présomption et de la crédulité. Il marchait droit dans la vie par un sentier uni et battu, et sentait un profond dédain pour celui qui s'égarait à gravir les flancs de la montagne, que ce fût à la poursuite d'un papillon ou d'un point de vue sur l'Océan.

« Je vais, dit en riant Mervale, vous dire vos pensées, Clarence, sans être un Zanoni. Je les connais à votre œil humide et à ce demi-sourire de votre lèvre. Vous rêvez à cette belle enchanteresse, à la petite chanteuse de San-Carlo.

— La petite chanteuse de San-Carlo! répondit Glyndon en rougissant. Parleriez-vous ainsi d'elle si elle était ma femme?

— Non, parce qu'alors tout le mépris que je pourrais me hasarder à sentir pour elle retomberait sur vous. On n'aime pas ceux qui dupent les autres, mais c'est la dupe qu'on méprise.

— Êtes-vous sûr que je serais dupe dans une pareille union? Où trouverai-je autant de beauté et d'innocence? une femme dont la vertu ait été à ce point éprouvée par la tentation? Le plus léger murmure de la médisance ose-t-il souiller le nom de Viola Pisani?

— Je ne connais pas tous les commérages de Naples, et partant je ne puis vous répondre; mais voici ce que je sais à merveille : c'est qu'en Angleterre il n'est personne qui pût croire qu'un jeune Anglais d'une honnête fortune et d'une naissance respectable ait épousé une cantatrice napolitaine, à moins d'avoir été déplorablement trompé. Je voudrais vous sauver de cette position irréparable. Songez à toutes les mortifications auxquelles vous vous exposeriez, à tous les jeunes gens qui envahiraient votre maison, à toutes les jeunes femmes qui mettraient le même empressement à la fuir.

— Je suis maître de me choisir une carrière qui puisse se passer d'une société banale. Je puis devoir à mon art le respect

du monde, au lieu de le devoir à des circonstances accidentelles de naissance et de fortune.

— Ce qui veut dire que vous persistez dans votre autre folie : l'ambition absurde de barbouiller de la toile. A Dieu ne plaise que je désapprouve le moins du monde la louable industrie de celui qui s'adonne à cette profession pour assurer son existence! mais avec des moyens et des relations qui vous promettent un bel avenir, pourquoi volontairement descendre à l'humble position d'artiste? Comme talent de distraction, rien de mieux; mais comme occupation sérieuse de la vie, c'est une folie, vous dis-je.

— Il y a des artistes qui ont eu des princes pour amis.

— Rarement, j'imagine, dans notre pays pratique; l'Angleterre est le pays du bon sens. Là, dans ce grand centre de l'aristocratie politique, ce qu'on respecte, c'est le positif, et non l'idéal. Tenez, permettez-moi de vous esquisser deux tableaux de ma façon. Clarence Glyndon retourne en Angleterre; il épouse une femme d'une fortune égale à la sienne, avec des amis, des parents en position de faire prospérer les espérances d'une ambition raisonnable. Clarence Glyndon, riche et respectable, plein de talent et d'active énergie concentrée maintenant vers un but, entre dans la vie pratique. Il a une maison où il peut recevoir tous ceux dont la société peut lui rapporter honneur et profit; il a du loisir qu'il peut consacrer à des études utiles; sa réputation, établie sur une base solide, va toujours s'augmentant. Il s'attache à un parti; il aborde la vie politique, ses nouvelles connaissances facilitent l'accomplissement de ses projets. A quarante-quatre ans, que sera, selon toutes les probabilités, Clarence Glyndon? Vous êtes ambitieux, je vous laisse la question à résoudre. Voici maintenant mon autre tableau. Clarence Glyndon revient en Angleterre avec une femme qui ne peut lui donner d'argent qu'à la condition qu'il l'engagera dans un théâtre, et si belle que chacun s'empresse de demander qui elle est, et que chacun remporte cette réponse : « C'est la célèbre cantatrice Pisani. » Clarence Glyndon s'enferme pour broyer des couleurs, et peindre, d'après l'école historique, de grands tableaux que personne n'achète. On est même prévenu contre lui : il n'a pas travaillé à l'Académie; ce n'est qu'un amateur. « Qu'est-ce que c'est que M. Clarence Glyndon? — Ah! oui, c'est le mari de la célèbre Pisani! — Mais quoi encore? — C'est un homme qui expose de grands tableaux. Pauvre homme! ils ont leur mérite; mais

Téniers et Watteau sont plus portatifs et presque aussi bon marché. » Clarence Glyndon, dont la fortune comme garçon était une honorable aisance, a une famille, une nombreuse famille; sa fortune, que le mariage n'a point grossie, suffit strictement à élever ses enfants pour des vocations aussi plébéiennes que la sienne. Il se retire à la campagne pour faire des économies et pour peindre; il se néglige et devient maussade. Le monde ne l'apprécie pas, dit-il, et il fuit le monde. A quarante-cinq ans, que sera Clarence Glyndon? Encore une question que je charge votre ambition de résoudre.

— Si tout le monde était aussi positif que vous, dit Glyndon en se levant, il n'y aurait ni artistes ni poëtes.

— Peut-être s'en passerait-on fort bien, répondit Mervale. Il est temps de songer à dîner, n'est-ce pas? Les rougets ici sont délicieux. »

CHAPITRE IX.

Wollt ihr hoch auf ihren Flügeln schweben
Werft die Angst des Irdischen von euch!
Fliehet aus dem engen dumpfen Leben
In des Ideales Reich [1]!
(Das Ideal und das Leben.)

Un maître sans jugement rabaisse et corrompt le goût de son élève en fixant son attention sur ce qu'il appelle faussement le naturel, qui n'est en réalité que le trivial; il ne comprend pas que la beauté artistique est créée par ce que Raphaël définit si bien, savoir : *l'idée du Beau, empreinte dans l'âme même du peintre*, et que dans tout art, soit que son expression plastique se traduise en paroles ou en marbre, en couleurs ou en sons, l'imitation servile de la nature est l'œuvre d'un mercenaire et d'un novice. De même, la conduite de l'homme pratique et positif corrompt et glace le noble en-

1. Voudrais-tu vers le ciel prendre un joyeux essor?
Dépouille le fardeau terrestre de la Réalité,
Fuis loin de la prison de cette vie étroite
Jusque dans les régions de l'Idéal?

thousiasme des nations élevées, en ramenant perpétuellement tout ce qui est généreux et confiant à tout ce qui est banal et grossier. Un grand poëte allemand a bien dépeint la différence qui existe entre la prudence et la sagesse. Il y a dans cette dernière une certaine témérité d'élan et d'inspiration que l'autre désavoue :

« Le myope ne voit que le rivage qui disparaît, et non celui vers lequel le porte le flot hardi. »

Il y a pourtant, dans cette logique des gens prudents et pratiques, un raisonnement auquel il n'est pas toujours aisé de répondre.

Il faut avoir un sentiment profond, une foi inébranlable et ardente dans tout ce qui est sublime et dévoué en religion, en art, en gloire, en amour : sans quoi le trivial, avec son raisonnement, vous dégoûtera du dévouement, et par un syllogisme dégradera au niveau d'une vile denrée à porter au marché tout ce qu'il y a de sublime et de divin au monde.

Tous les critiques sérieux, depuis Aristote et Pline, depuis Winkelman et Vasari jusqu'à Reynolds et Fuseli, ont répété au peintre que la nature ne veut pas être copiée, mais idéalisée; que l'ordre le plus élevé de l'art, ne s'arrêtant qu'aux combinaisons les plus élevées aussi, est la lutte perpétuelle de l'humanité pour se rapprocher de la divinité. Le grand peintre comme le grand poëte exprime, il est vrai, ce qui est *possible* à l'*homme*, mais en même temps ce qui n'est pas *commun* à l'*espèce humaine*. Il y a de la vérité dans Hamlet; dans Macbeth et ses sorcières; dans Desdemona, dans Othello, dans Prospero, dans Caliban; il y a de la vérité dans les cartons de Raphaël; dans l'Apollon, dans l'Antinoüs, dans le Laocoon. Mais le type original des vers, des cartons, du marbre, vous ne le rencontrez ni dans Oxford-Street ni au bois de Boulogne. Toutes ces créations, pour en revenir aux paroles de Raphaël, naissent de l'idée que l'artiste porte dans son âme. Cette idée elle-même n'est pas innée; elle est le fruit d'une longue et sérieuse étude, mais d'une étude de l'idéal qui peut se dégager de la réalité positive, et s'élever jusqu'au grand et au beau. Le modèle le plus commun devient fécond en inspirations précieuses pour l'artiste qui a conçu cet idéal : pour l'homme qui ne l'a pas, une Vénus de chair et de sang devient, grâce à sa imitation, une chose vulgaire.

On demandait au Guide où il prenait ses modèles. Il fit venir un portefaix pris au hasard, et, sur ce type commun et gros-

sier, il dessina une tête d'une beauté incomparable. Elle ressemblait au portefaix, mais le portefaix idéalisé était devenu un demi-dieu. Elle était vraie; elle n'était pas réelle. Vous entendez des critiques vous dire que *le Paysan* de Téniers est plus près de la nature que *le Portefaix* du Guide! Le public banal comprend rarement le principe de l'idéal : l'art élevé est un goût acquis. Mais revenons à notre comparaison. Ce même principe est encore moins compris dans la conduite de la vie. Les conseils de la prudence pratique aboutiraient à vous dissuader aussi souvent de courir les risques de la vertu que de vous exposer aux châtiments du vice; il n'en existe pas moins, dans la conduite comme dans l'art, une idée du grand et du beau, et c'est pour cela qu'il faut ennoblir et purifier tout ce que la vie a de commun et de rebattu.

Or, Glyndon sentit la froide prudence de raisonnement de Mervale; il protesta en lui-même contre le tableau spécieux que son ami venait de placer devant ses yeux, contre les conséquences que devaient entraîner pour lui le vrai talent dominant qu'il possédait, et la vraie passion dominante qu'il se sentait dans l'âme, et qui, bien dirigée, eût purifié tout son être, comme une brise vigoureuse purifie l'air.

Mais s'il ne pouvait se résoudre à prendre une décision en face d'un jugement aussi rationnel, il ne pouvait non plus se résigner à renoncer tout d'un coup à Viola. Redoutant l'influence des conseils de Zanoni et celle de son propre cœur, il avait, depuis deux jours, évité toute entrevue avec la cantatrice. Mais à sa dernière conversation avec Zanoni, et à celle que nous venons de reproduire avec Mervale, succéda une nuit peuplée de rêves si distincts qu'ils semblaient prophétiques, et si conformes dans leurs prophéties à tout ce que lui avait fait comprendre Zanoni, qu'il eût pu croire que c'était Zanoni lui-même qui, du palais du sommeil, envoyait ces rêves à son chevet. Le lendemain matin, il résolut de revoir une fois encore Viola, et, sans but défini, sans projet arrêté, il se laissa aller à l'impulsion de son cœur.

CHAPITRE X.

O sollecito dubbio e fredda tema
Che pensando l'accresci !.
(Tasse, canzone VI.)

Elle était assise sur le seuil, la jeune actrice. Devant elle, la mer de ce golfe céleste semblait littéralement endormie dans les bras du rivage : à sa droite, et non loin, s'élevaient ces rochers sombres et couronnés de bosquets touffus, où le touriste se fait un devoir d'aller contempler le tombeau de Virgile, ou comparer la grotte du Pausilippe à la voûte de Highgate-Hill. Quelques pêcheurs erraient sur les falaises où séchaient leurs filets suspendus, et, à quelque distance, le son des pipeaux rustiques (plus communs alors qu'aujourd'hui), mêlé au tintement des sonnettes des mules paresseuses, rompait le voluptueux silence, le silence de la plage napolitaine au milieu du jour! Non, il faut en avoir joui, il faut en avoir senti tout le charme énervant, pour comprendre le sens du *dolce far niente;* et, quand vous aurez une fois connu ce délice, quand vous aurez respiré l'atmosphère de cette terre féerique, alors vous ne vous demanderez plus pourquoi le cœur mûrit si vite et donne un fruit si riche sous le ciel lumineux et le glorieux soleil du Midi. Les yeux de l'actrice étaient fixés sur le vaste abîme de bleu profond étendu devant elle. Dans la négligence inaccoutumée de sa mise, on retrouvait les traces d'un esprit absorbé dans ses pensées. Ses beaux cheveux étaient rassemblés sans ordre et retenus en partie par un foulard dont les vives nuances prêtaient un nouvel éclat aux flots dorés de sa blonde chevelure. Une boucle échappée retombait sur son cou gracieux. Une ample robe du matin, retenue par une ceinture, laissait mourir sur un buste à demi découvert le souffle intermittent qui s'exhalait des flots; et sa petite pantoufle, digne du pied de Cendrillon, paraissait trop grande de moitié pour le sien, qu'elle couvrait à peine. C'était peut-être la cha-

Oh! doute inquiet, et crainte glaciale
Que la réflexion ne fait qu'accroître!

leur du jour qui prêtait un coloris plus vif à la douce fraîcheur de son teint. Jamais, dans toute la pompe de son costume de théâtre, dans toute la fièvre d'excitation que donne la rampe enivrante, Viola n'avait semblé si belle.

Auprès d'elle, les bras enfoncés jusqu'aux coudes dans les vastes poches de son tablier, et debout sur le seuil qu'elle remplissait, se tenait Gionetta.

« Mais je vous assure, dit la nourrice avec ce ton vif, rapide et saccadé, où les vieilles femmes du Midi laissent de bien loin derrière elles celles du Nord ; je vous assure, ma chère petite, qu'il n'y a pas dans tout Naples un cavalier plus beau, plus élégant que cet Inglese; et on me dit que les Inglesi sont tous bien plus riches qu'ils ne paraissent. Ils n'ont pas d'arbres dans leur pays, il est vrai; pauvres gens ! et au lieu de vingt-quatre heures, ils n'en ont que douze dans la journée; mais on n'en dit pas moins qu'ils ferrent leurs chevaux avec des *scudi*, et, ne pouvant pas (pauvres hérétiques qu'ils sont !) changer le raisin en vin, par la bonne raison qu'ils n'ont pas de raisin, ils changent l'or en médecine, et prennent un ou deux verres de pistoles chaque fois qu'ils se sentent la colique. Mais vous ne m'écoutez pas, chère petite pupille de mes yeux; vous ne m'écoutez pas.

— Et voilà les bruits qui circulent sur Zanoni ! murmura Viola en elle-même, sans s'inquiéter du panégyrique que faisait Gionetta de Glyndon et des Anglais.

— Sainte Vierge ! ne parlez pas de ce terrible Zanoni. Vous pouvez être sûre que sa belle figure, comme ses pistoles plus belles encore, ne sont que de la sorcellerie. Je regarde tous les quarts d'heure l'argent qu'il me donna l'autre soir, pour m'assurer qu'il n'est pas changé en cailloux.

— Crois-tu donc réellement, dit Viola d'un ton à la fois timide et sérieux, que la sorcellerie existe encore ?

— Si je le crois ! demandez-moi si je crois au bienheureux San Gennaro. Comment croyez-vous qu'il ait guéri le vieux pêcheur Filippo que les médecins avaient condamné ? Comment a-t-il pu faire pour vivre lui-même au moins trois cents ans ? Comment peut-il, par un seul regard, imposer sa volonté à tous, et les fasciner comme font les vampires?

— Quoi, tout cela ne serait que de la sorcellerie ! Cela y ressemble, cela doit être, » murmura Viola en devenant toute pâle.

Gionetta elle-même n'était guère plus superstitieuse que la

fille du pauvre Gaëtano, et son innocence elle-même, frémissante et surprise de l'étrange émotion d'une passion virginale, pouvait bien attribuer à la magie ce que des cœurs plus expérimentés auraient expliqué par l'amour.

« Et puis, pourquoi ce grand prince de.... a-t-il eu si peur de lui? Pourquoi a-t-il cessé de nous obséder? Pourquoi s'est-il tenu si tranquille? N'y a-t-il point de sorcellerie dans tout cela?

— Penses-tu donc, dit Viola avec une charmante inconséquence, que c'est à sa protection que je dois cette paix et cette sécurité que nous goûtons? Oh! laisse-moi le croire! Tais-toi, Gionetta! Pourquoi n'ai-je pour me conseiller que toi, et mes propres terreurs? Soleil puissant et radieux (et elle porta la main à son cœur avec une énergie exaltée), tu éclaires les points les plus obscurs; et celui-là seulement, tu ne peux l'éclairer. Gionetta, je veux être seule; laisse-moi.

— Aussi bien, il est temps que je vous quitte, car la *polenta* sera perdue, et vous n'avez rien mangé d'aujourd'hui. Si vous ne mangez pas, vous perdrez votre beauté, ma petite, et personne ne se souciera de vous. On ne s'occupe plus de nous quand nous devenons laides; je sais cela, moi; et alors, il vous faudra, comme la vieille Gionetta, chercher quelque Viola pour la gronder et la gâter à votre tour. Je vais voir à la polenta.

— Depuis que je connais cet homme, dit Viola, depuis que son œil noir me poursuit sans cesse, je ne me reconnais plus. Je voudrais m'échapper à moi-même, glisser avec le rayon sur le sommet des collines, devenir quelque chose qui n'est pas de cette terre. La nuit, des fantômes passent devant moi, et je me sens je ne sais quel battement d'ailes dans le cœur, comme si l'âme effrayée voulait briser sa cage. »

Pendant qu'elle murmurait ces paroles incohérentes, un pas qu'elle n'avait pu entendre s'approcha de l'actrice, et une main se posa légèrement sur son bras.

« Viola! *bellissima* Viola! »

Elle se retourna, et reconnut Glyndon. La vue de son visage serein la calma sur-le-champ. Son arrivée lui fit plaisir.

« Viola, dit l'Anglais, écoutez-moi. »

Il lui prit la main, la fit rasseoir sur le banc qu'elle venait de quitter, et se plaça auprès d'elle.

« Vous savez déjà que je vous aime. Ce n'est ni la pitié ni l'admiration seule qui me ramène toujours auprès de vous : divers motifs m'ont empêché de parler autrement que par mes

yeux ; mais aujourd'hui, je ne sais comment, je me sens plus de courage et de force pour m'ouvrir à vous et vous demander de prononcer sur le bonheur ou le malheur de ma vie. J'ai de rivaux, je le sais; des rivaux plus puissants que le pauvre artiste : sont-ils en même temps plus favorisés ? »

Une légère rougeur se peignit sur les traits de Viola; mais elle parut grave et embarrassée. Elle baissa les yeux, traça du bout du pied sur le sable quelques figures hiéroglyphiques, et, après quelque hésitation, dit avec un enjouement forcé :

« Signor, quand on perd son temps à s'occuper d'une actrice, on doit s'attendre à avoir des rivaux. Le malheur de notre destinée est que nous ne soyons pas sacrées, même pour nous.

— Mais cette destinée, vous ne l'aimez pas, si brillante qu'elle soit : votre cœur n'a point de part à cette carrière qu'illustre votre talent.

— Oh, non ! dit l'actrice, les yeux pleins de larmes. Il fut un temps où j'aimais à être prêtresse de la poésie et de la musique; aujourd'hui, je ne sens plus que la misère d'un état qui me rend l'esclave de la multitude.

— Fuyez donc avec moi, dit l'artiste avec une explosion passionnée ; quittez à jamais une vie qui partage ce cœur que je voudrais avoir à moi seul. Aujourd'hui, et pour toujours, soyez la compagne de ma destinée, mon orgueil, ma joie, mon idéal. Oui, c'est toi qui m'inspireras; ta beauté deviendra une chose à la fois sainte et glorieuse. Dans les galeries princières, la foule s'arrêtera devant une sainte ou une Vénus, et murmurera tout bas : « C'est Viola Pisani ! » Viola ! je t'adore; oh ! dis-moi que mon culte n'est point repoussé.

— Tu es bon, tu es beau, dit Viola en arrêtant ses regards sur Glyndon, au moment où celui-ci se rapprocha d'elle et serra sa main dans la sienne; mais que pourrais-je te donner en retour?

— De l'amour, de l'amour, rien que de l'amour.

— L'amour d'une sœur?

— Oh ! ne me parlez pas avec cette froideur cruelle.

— C'est tout ce que je ressens pour vous. Écoutez-moi, signor; quand je regarde votre front, quand j'entends votre voix, je ne sais quelle calme et tranquille sérénité vient apaiser chez moi des pensées exaltées, fiévreuses, folles! Quand tu n'es plus là, il me semble qu'il y a dans le ciel un nuage de plus, mais cette ombre se dissipe bientôt. Tu ne me manques

pas; je ne pense pas à toi. Non, je ne t'aime pas, et je ne me donnerai qu'à celui que j'aime.

— Mais je t'apprendrai à m'aimer, ne crains rien. Cet amour que tu dépeins là, sous notre ciel tranquille, l'innocence et la jeunesse n'en connaissent point d'autre.

— L'innocence, dit Viola, en est-ce ainsi? Peut-être.... » Elle s'arrêta et ajouta avec effort : « Étranger! tu épouserais donc une orpheline? Tu es généreux au moins, toi. Ce n'est pas l'innocence que tu voudrais détruire. »

Glyndon recula, comme frappé dans sa conscience.

« Non! cela ne peut être, dit-elle en se levant, mais sans soupçonner le mélange de honte et de doute qui agitait l'âme de son amant. Laissez-moi, oubliez-moi. Vous ne comprenez pas, vous ne pouvez comprendre la nature de celle que vous croyez aimer. Dès mon enfance, j'ai vécu avec le pressentiment que j'étais choisie pour quelque destinée étrange et inexplicable, comme si j'eusse été mise à part de l'espèce humaine. Ce sentiment, plein parfois d'un bonheur vague et délicieux, parfois d'une sombre horreur, s'enracine en moi de jour en jour. C'est comme une ombre crépusculaire qui s'étend lentement et solennellement autour de moi. Mon heure approche; encore un peu de temps, et la nuit sera venue. »

Glyndon l'écouta avec une émotion et un trouble visibles. Quand elle eut achevé :

« Viola, dit-il, vos paroles plus que jamais m'enchaînent à vous. Ce que vous sentez, je le sens. Moi aussi, j'ai toujours été poursuivi d'un pressentiment glacial qui n'est pas de ce monde. Au milieu de la foule des hommes, je me suis senti seul. Dans mes plaisirs, dans mes travaux, dans mes études, une voix a sans cesse murmuré à mes oreilles : « Le temps te réserve dans l'avenir un sombre mystère. » Quand vous avez parlé, j'ai cru entendre la voix même de mon âme! »

Viola le regarda avec étonnement et terreur; son visage était blanc comme du marbre, et ses traits d'une symétrie si rare et si divine auraient pu fournir à l'artiste grec un modèle pour la Pythonisse lorsque, de la caverne mystique et de la source écumante, elle entend pour la première fois la voix du dieu qui l'inspire. Graduellement la roideur de ces traits admirables se détendit, la couleur de la vie revint, le sang battit de nouveau, le cœur anima le corps.

« Dites-moi, demanda-t-elle en se détournant à demi, dites-

moi, avez-vous vu, connaissez-vous un étranger dans la ville? un homme sur qui il circule des bruits bizarres?

— Vous parlez de Zanoni. Je l'ai vu, je le connais; et vous? Ah! lui aussi voudrait être mon rival; lui aussi voudrait te ravir à mon amour!...

— Vous vous trompez, dit Viola vivement, et avec un profond soupir; il plaide votre cause, il m'a le premier instruite de votre amour : il m'a conjurée de ne pas.... de ne pas le repousser.

— Étrange personnage! énigme incompréhensible! Mais pourquoi l'avez-vous nommé tout à l'heure?

— Pourquoi?... ah, oui! Je voudrais savoir si, le jour où vous l'avez vu pour la première fois, cet intérêt, ce pressentiment dont vous parlez, ne vous a pas envahi d'une manière plus distincte et plus effrayante qu'auparavant; si vous ne vous êtes pas senti tout ensemble repoussé par lui et attiré vers lui, si vous n'avez pas senti (ici elle parla avec une animation précipitée) qu'à *lui* se rattachait le secret de votre vie!

— Tout cela, je l'ai senti, dit Glyndon d'une voix tremblante, la première fois que je me suis trouvé en sa présence. Autour de moi tout respirait la joie; auprès de moi la musique, les bosquets illuminés, une conversation frivole et enjouée; au-dessus de moi un ciel sans nuages : et cependant mes genoux s'entre-choquèrent, mes cheveux se dressèrent, mon sang glacé se figea. Depuis ce jour il a partagé avec toi toutes mes pensées.

— Assez, assez! dit Viola d'une voix basse et étouffée; le doigt du destin est là. Je ne puis plus vous parler en ce moment. Adieu! »

D'un élan elle rentra dans la maison et ferma la porte. Glyndon ne l'y suivit pas; et, si étrange que cela paraisse, il ne se sentit pas le désir de le faire. La pensée et le souvenir de cette nuit étoilée passée dans les jardins, et de l'étrange conversation de Zanoni, avaient glacé en lui toute passion humaine. Viola elle-même, si elle ne fut pas oubliée, disparut comme une ombre dans les plus intimes profondeurs de son cœur. Il frissonna en passant sous les rayons du soleil, et d'un pas rêveur gagna les quartiers les plus fréquentés de la plus animée des villes de l'Italie.

LIVRE III.

THÉURGIE.

CHAPITRE PREMIER.

Mais ce qui distingue particulièrement cette fraternité, c'est leur connaissance merveilleuse de toutes les ressources de l'art médical. Ils n'opèrent pas au moyen de charmes, mais de simples. (J. von D., *Origine et caractères des véritables Roses-Croix*, Ms.)

Vers cette époque il arriva que Viola trouva l'occasion de reconnaître la bonté que lui avait témoignée l'artiste charitable dont la maison s'était ouverte pour recueillir la pauvre orpheline. Le vieux Bernardi avait donné à ses trois fils la même carrière que celle qu'il avait suivie, et tous trois avaient quitté Naples pour aller chercher fortune dans les cités plus opulentes de l'Europe septentrionale, où la place était moins encombrée de musique et de musiciens. Il ne restait, pour répandre un peu de joie dans sa maison et celle de sa vieille femme, qu'une petite fille vive, joyeuse, aux yeux noirs, âgée d'environ huit ans, l'enfant de son second fils, et dont la mère était morte en lui donnant le jour. Or, un mois avant les faits dont nous abordons en ce moment le récit, une affection paralytique avait contraint Bernardi à renoncer aux devoirs de sa profession. Il avait toujours été un brave garçon inoffensif, généreux, imprévoyant, vivant au jour le jour de ses gains, comme si la maladie et la vieillesse ne devaient jamais arriver. Il recevait, il est vrai, pour ses services passés, une petite indemnité, mais qui suffisait à peine à ses besoins, et il lui restait quelques dettes. A sa table et à son foyer venait s'as-

seoir la pauvreté, hôte hideux que le sourire reconnaissant et la main généreuse de Viola vinrent expulser de la maison. Mais il ne suffit pas à un cœur vraiment bon d'envoyer et de donner; il y a quelque chose de plus charitable encore : ce sont les visites et les consolations. *N'oublie pas l'ami de ton père.* Aussi à peine se passait-il un jour sans que l'idole brillante de Naples se rendît chez Bernardi. Tout à coup une épreuve plus rude que la pauvreté et la paralysie vint frapper le vieux musicien. Sa petite Béatrice tomba malade subitement, dangereusement, d'une de ces fièvres meurtrières si communes dans le Midi, et Viola fut arrachée à sa rêverie, où l'amour se mêlait à une vague terreur, pour aller veiller au chevet de sa petite protégée.

Celle-ci aimait beaucoup Viola, et ses vieux parents étaient persuadés que sa présence seule suffirait pour guérir leur chère malade. Mais quand Viola arriva, Béatrice avait perdu connaissance. Heureusement il y avait ce soir-là relâche à San-Carlo. Elle résolut de passer la nuit, et de prendre sa part des dangers de cette périlleuse veillée.

Pendant cette nuit, l'état de l'enfant s'aggrava; le médecin (ce corps respectable n'a jamais brillé par son habileté à Naples) secoua sa tête poudrée, colla ses narines sur son flacon de sels aromatiques, administra quelques palliatifs et partit. Le vieux Bernardi s'assit auprès du lit dans un silence morne.

C'était le dernier lien qui le retenait à la vie. Cette ancre une fois rompue, le vaisseau ballotté n'avait plus qu'à sombrer. Il y avait là une résolution de fer plus terrible que la douleur. Un vieillard, avec un pied dans la tombe, veillant auprès du lit de mort d'un enfant, c'est un des spectacles les plus saisissants de la misère humaine. La femme était plus active; il y avait chez elle du mouvement, de l'espérance, des larmes. Viola prodigua ses soins à tous trois. Mais vers le matin, l'état de Béatrice devint tellement alarmant que Viola elle-même commença à désespérer. A ce moment, elle vit la vieille, depuis longtemps agenouillée devant l'image d'un saint, se lever subitement, s'envelopper de son manteau et de son capuchon et quitter sans bruit la chambre. Viola la suivit tout doucement.

« Il fait trop froid, bonne mère, pour que vous vous exposiez à l'air; laissez-moi aller chercher le médecin.

— Enfant, ce n'est pas lui que je vais chercher. On m'a parlé de quelqu'un qui a été bon pour les pauvres, et qui a

réussi à sauver des malades que les médecins n'avaient pu guérir. J'irai le trouver et lui dire : « Signor, pour tout le reste nous sommes pauvres, mais hier nous étions riches en amour. Nous touchons au terme de la vie, mais nous vivions dans l'enfance de notre petite fille ; rendez-nous notre trésor, rendez-nous notre jeunesse. Faites que nous mourions en bénissant Dieu de voir la créature que nous aimons nous survivre. »

Elle était partie. Pourquoi donc, Viola, le cœur te battait-il si fort ? Un cri perçant de douleur la rappela auprès de l'enfant ; et là, sans avoir conscience du départ de sa femme, immobile, ses yeux secs et déjà vitreux fixés sur l'agonie de la frêle petite créature, était assis le vieillard ; petit à petit le cri de la douleur s'affaiblit, et devint un sourd gémissement : les convulsions furent moins violentes mais plus fréquentes, les traits enflammés par la fièvre prirent cette teinte pâle et bleue que revêt à la fin ce qui n'est plus en nous qu'un marbre privé de sang et de mouvement.

Le jour plus clair et plus lumineux envahit la chambre ; des pas se firent entendre dans l'escalier, la vieille entra précipitamment et, s'élançant près du lit, jeta un coup d'œil rapide sur la malade.

« Elle vit encore, signor, elle vit ! »

Viola pressait contre son sein la tête de l'enfant ; elle leva les yeux, elle reconnut Zanoni. Il lui sourit avec une expression de douce et tendre approbation, et lui prit l'enfant des bras. Même en ce moment où elle le vit penché silencieusement sur ce pâle visage, une terreur superstitieuse se mêla à ses espérances. Était-ce par des moyens légitimes, par les saintes ressources de l'art que... ? Elle interrompit brusquement ces questions qu'elle s'adressait intérieurement, car l'œil noir de Zanoni était fixé sur elle comme s'il lisait dans son âme : son visage accusateur réveilla dans la conscience de Viola le remords, car il trahissait un sentiment où le dédain se mêlait au reproche.

« Rassurez-vous, dit-il en se tournant doucement vers le vieillard, le danger n'est pas au delà de la science humaine. »

Il tira de son sein un petit flacon de cristal, et versa dans de l'eau quelques gouttes du contenu. Le remède n'eut pas plus tôt touché les lèvres de l'enfant, que l'effet en parut prodigieux. La bouche et les joues se colorèrent rapidement ; au bout de quelques instants la malade s'endormit paisiblement, avec la respiration régulière d'un sommeil sans douleur.

Alors le vieillard se leva, roide comme un cadavre galvanisé, abaissa son regard sur le lit, écouta, et s'éloignant sans bruit, gagna un angle de la chambre où il fondit en larmes et remercia le ciel. Le pauvre vieux Bernardi n'avait été jusque-là qu'un chrétien assez tiède; jamais la douleur n'avait élevé sa pensée au-dessus de la terre. Malgré son âge, il n'avait jamais songé à la mort comme on devrait toujours y songer, quand on est vieux: cette vie compromise de l'enfant venait d'éveiller l'âme insouciante du vieillard. Zanoni dit quelques mots à l'oreille de la femme, et elle éloigna doucement son mari de la chambre.

« Craignez-vous, Viola, de me laisser une heure avec cette enfant? Pensez-vous toujours que ce soit ici une œuvre du démon?

— Ah! signor, dit Viola humiliée et pourtant joyeuse; pardonnez-moi, pardonnez-moi! Vous faites vivre les enfants et prier les vieillards. Jamais désormais ma pensée ne sera injuste envers vous. »

Avant le lever du soleil, Béatrice était hors de danger; à midi, Zanoni se dérobait aux remercîments et aux bénédictions du vieux couple; comme il fermait la porte, il trouva Viola qui l'attendait. Elle était là debout timidement devant lui, les mains humblement croisées sur son sein, les yeux baissés et pleins de larmes.

« Que je ne sois pas la seule que vous laissiez malheureuse!

— Et quelle guérison attendez-vous des simples et des médicaments? Si vous êtes si prompte à mal penser de ceux qui vous ont aidée, et qui voudraient encore vous servir, c'est votre cœur qui est malade, et.... Ne pleurez pas ainsi, vous qui veillez auprès des malades et qui consolez les affligés : c'est plutôt un éloge qu'une réprimande que je voudrais vous adresser. Vous pardonner! la vie a toujours besoin de pardon; son premier devoir est donc de pardonner.

— Oh! non, ne me pardonnez pas encore. Je ne le mérite pas : car même en ce moment où je sais combien je fus ingrate de croire, de soupçonner quoi que soit d'injurieux pour celui qui m'a sauvée, c'est le bonheur et non le remords qui fait couler mes larmes. Oh! poursuivit-elle avec une ferveur pleine de simplicité, ignorant, dans son émotion généreuse et dans son innocence virginale, tout ce qu'elle trahissait de ses secrets, vous ne savez pas quelle amertume c'était pour moi de ne pas vous croire meilleur, plus pur, plus sacré que le reste

des hommes. Quand je vous ai vu, vous riche et noble, quitter votre palais pour porter dans une cabane le soulagement et la consolation, quand j'ai entendu les bénédictions du pauvre vous suivre à votre départ, alors j'ai senti mon propre cœur s'exalter et s'élever. Je me suis sentie bonne dans votre bonté, grande, noble dans toutes mes pensées qui n'étaient point pour vous un outrage.

— Eh quoi, pensez-vous, Viola, qu'il y ait à louer tant de vertu dans la simple application de la science? Le premier médecin venu donnera ses soins aux malades pour son salaire. Les prières, les bénédictions, sont-elles une récompense moins précieuse que l'or?

— Les miennes alors ont donc aussi leur valeur? Vous voulez bien ne pas les repousser?

— Ah! Viola, s'écria Zanoni avec une exaltation soudaine qui le fit rougir, il semble que vous seule sur la terre ayez le pouvoir de me faire souffrir ou de me rendre heureux. » Il s'arrêta; son visage devint grave et triste. « Et cela, continua-t-il en changeant de ton, parce que, si vous vouliez suivre mes conseils, il me semble que je pourrais guider vers une destinée heureuse un cœur innocent.

— Vos conseils! je m'y soumettrai. Façonnez-moi à votre gré. Quand vous n'êtes pas là, je suis comme un enfant au milieu des ténèbres; tout m'effraye. Avec vous mon âme se dilate, et le monde tout entier me semble revêtu de la sérénité d'un jour radieux et céleste. Ne me refusez pas votre présence. Je suis orpheline, ignorante et seule! »

Zanoni détourna son visage, et, après un instant de silence, répliqua avec calme :

« Qu'il en soit ainsi, sœur; je vous reverrai! »

CHAPITRE II.

Prêtant aux flots pâles l'éclat brillant de l'or
de son alchimie céleste. (SHAKESPEARE.)

Qui fut jamais plus heureux que Viola ? Maintenant son cœur était soulagé d'un sombre fardeau, son pas léger semblait glisser dans l'air, elle était prête à chanter de joie en retournant chez elle. C'est, pour un cœur pur, un si grand bonheur d'aimer, mais un bonheur tellement plus grand encore d'estimer, de vénérer celui qu'il aime ! Il pouvait y avoir entre eux des obstacles humains : la fortune, le rang, le monde étroit des hommes; mais il n'y avait plus ce ténébreux abîme sur lequel n'ose s'arrêter l'imagination, et qui sépare l'âme de l'âme. Il ne l'aimait pas en retour. L'aimer ! demandait-elle qu'il l'aimât ? Aimait-elle elle-même ? Non, si elle eût aimé, elle n'eût été ni si simple ni si hardie. Comme il était doux et joyeux à son oreille, le murmure des flots ! Comme le passant le plus vulgaire avait pour elle un aspect rayonnant ! Elle gagna son logis, elle regarda l'arbre, avec ses rameaux capricieux tout inondés de soleil. Oui, mon frère, dit-elle en souriant de bonheur, comme toi, j'ai lutté pour arriver à la lumière. »

Elle ne s'était pas jusqu'alors, comme les filles du Nord plus instruites, accoutumée à ce délicieux confessionnal, à ces intimes et ravissantes confidences où l'âme s'épanche sur le papier. Maintenant, son cœur sentit tout à coup une impulsion invincible, un instinct nouvellement éclos qui la poussait à entrer en communion avec elle-même, à débrouiller le fil doré de sa fantaisie, à se contempler elle-même en elle-même comme en un miroir. De cette étreinte de l'Amour et de l'Ame, d'Éros et de Psyché, naquit dans sa beauté immortelle le Génie. Elle rougissait, elle soupirait, elle tremblait en écrivant.

Il fallut s'arracher à ce monde nouveau qu'elle venait de se créer pour se préparer à la scène éblouissante. Cette musique, naguère si exquise, comme elle était devenue insipide pour elle ! comme elle était obscure cette scène, naguère si brillante ! Le théâtre, c'est le monde des fées pour les visions des

âmes frivoles. Mais toi, Imagination, dont l'harmonie ne frappe pas l'oreille de l'homme, dont les scènes ne changent pas sous une main mortelle, ce que le théâtre est pour le monde présent, tu l'es pour l'avenir et pour le passé.

CHAPITRE III.

En vérité, je ne t'aime pas avec mes yeux.
(SHAKSPEARE.)

Le lendemain, au milieu du jour, Zanoni vint chez Viola, et le surlendemain, et le jour suivant, et le lendemain encore : ces jours-là furent pour elle un temps à part dans le reste de sa vie. Et pourtant jamais il ne lui parla le langage de la flatterie, moins encore de l'adoration à laquelle elle avait été accoutumée. Peut-être même cette réserve froide, et douce pourtant, donnait-elle plus de puissance à ce charme mystérieux. Il lui parla beaucoup de sa vie antérieure, et elle fut presque surprise (elle ne pensait plus à *s'effrayer*) de voir tout ce qu'il savait de son passé.

Il la fit parler de son père, rappeler à sa mémoire quelques fragments de la musique étrange de Pisani, et ces accords semblaient le charmer et bercer sa rêverie par un prestige secret.

« Ce que la musique a été pour le musicien, dit-il, que la science le soit pour le sage. Votre père jeta les yeux autour de lui dans le monde : tout y était en désaccord avec les sympathies intimes et élevées qu'il sentait pour ces harmonies qui nuit et jour s'élancent jusqu'au trône céleste. La vie, avec son ambition bruyante et ses passions basses, est si pauvre et si méprisable ! Au fond même de son âme il créa la vie et le monde qui seuls convenaient à son âme. Viola, vous êtes la fille de cette vie : vous serez la reine de ce monde idéal. »

Dans ses premières visites, il ne parla pas de Glyndon. Le jour arriva bientôt où il ramena ce sujet. Et tant était confiante, docile et complète, la soumission que Viola professait maintenant pour son empire, que, malgré tout ce que ce sujet avait pour elle d'importun, elle fit violence à son cœur et l'écouta en silence.

A la fin :

« Vous avez promis, dit-il, d'obéir à mes conseils; et si je vous demandais, si je vous conjurais d'accepter la main de cet étranger, de partager sa destinée dans le cas où il vous le proposerait, refuseriez-vous ? »

Elle refoula les larmes qui voulaient jaillir de ses yeux, et, avec une joie étrange au milieu de tout ce qu'elle souffrait, la joie de celle qui sacrifie jusqu'à son cœur à celui qui est maître de ce cœur, elle répondit après un pénible effort :

« Si vous pouvez l'ordonner.... eh bien....

—Achevez!...

—Disposez de moi à votre gré !... »

Zanoni demeura quelques instants silencieux : il voyait cette lutte que la pauvre femme croyait si bien dissimuler; il fit vers elle un mouvement involontaire; il pressa sa main de ses lèvres.

C'était la première fois qu'il s'écartait, même à ce point, d'une certaine austérité qui avait peut-être contribué à mettre Viola moins en garde contre lui et contre ses propres pensées.

« Viola, dit-il, et sa voix tremblait, le danger que je ne puis plus conjurer, si vous demeurez plus longtemps à Naples, approche de moment en moment. D'ici à trois jours, il faut que votre sort soit décidé. J'accepte votre promesse. Avant la dernière heure de la troisième journée, quoi qu'il advienne, je vous reverrai *ici*, dans votre maison. Jusqu'alors, adieu ! »

CHAPITRE IV.

La vie, entre deux mondes, plane comme une étoile entre la nuit et le jour. (BYRON.)

Quand Glyndon prit congé de Viola, comme nous l'avons dit dans le dernier chapitre de la seconde partie de ce récit, sa pensée s'absorba de nouveau dans ces désirs et dans ces conjectures mystiques que ne manquait jamais d'éveiller en lui le souvenir de Zanoni. Il erra dans les rues sans savoir ce qu'il faisait, jusqu'à ce qu'enfin il se trouva au milieu d'une de ces collections splendides de peinture qui font aujourd'hui

l'orgueil de tant de cités italiennes dont la gloire est dans le passé. Il avait l'habitude d'aller presque tous les jours dans cette galerie, qui contenait quelques-unes des plus belles toiles d'un maître, objet spécial de ses études et de son admiration. Là, devant les œuvres de Salvator, il s'était souvent arrêté avec une profonde et ardente vénération. Le caractère particulier et frappant de cet artiste, c'est la vigueur de conception. Dépourvu de cette idée de la beauté abstraite qui fournit au génie d'un ordre plus sublime un type et un modèle, cet homme sait se tailler dans le roc une grandeur à lui. Ses tableaux ont une majesté non pas divine, mais sauvage; aussi libre que les écoles plus élevées, de toute imitation banale, exempt comme elles des mesquineries conventionnelles du réel, il s'empare de l'imagination et l'oblige à le suivre non pas dans le ciel, mais dans les régions les plus âpres et les plus sauvages de la terre. Son charme n'est pas celui du mage adorateur des astres, mais plutôt du sombre enchanteur; âme pleine d'une poésie énergique, cœur aux pulsations vives, main vigoureuse qui saisit l'art d'une étreinte de fer et le force à idéaliser les scènes de la vie réelle ! Devant cette puissante conception, Glyndon demeura frappé d'une admiration plus étonnée et plus respectueuse que devant la beauté plus calme qui se dégage de l'âme de Raphaël, comme Vénus s'élève du sein des flots. A cette heure où, s'éveillant de sa rêverie, il s'arrêta en face de la sombre et imposante magnificence dont les sublimes horreurs se révélaient à lui sur ces toiles saisissantes, les feuilles même de ces arbres tortueux, pareils à des fantômes, semblaient murmurer à ses oreilles des secrets sibyllins. Ces Apennins austères avec leurs flancs déchirés, la cataracte qui rugissait entre leurs rochers, répondaient mieux que les scènes de la vie réelle à la disposition de son âme. Les formes sévères et à peine ébauchées qui se reposent au pied du précipice, réduites à la proportion de nains par la grandeur gigantesque de la Matière qui les domine, lui faisaient sentir la puissance de la nature et la petitesse de l'homme. Les génies d'un caractère plus spiritualiste font de l'homme vivant et de l'âme qui vit en lui l'image capitale de leur œuvre; les accessoires sont, pour ainsi dire, refoulés et rejetés, comme pour montrer que l'exilé du Paradis est encore le roi du monde extérieur. Dans les paysages de Salvator, l'arbre, la montagne, la chute d'eau, usurpent le principal rôle, et l'homme y est réduit au rôle subalterne. La Matière semble régner sans par-

tage, tandis que le véritable maître de la Matière paraît ramper sous son ombre grandiose et imposante. C'est la Matière inerte qui prête de l'intérêt à l'homme immortel, et non l'homme immortel à la Matière inerte. Philosophie terrible dans l'art!

Quelques-unes de ces pensées traversaient l'âme de Glyndon, quand il se sentit toucher le bras et vit auprès de lui.... Nicot.

« Un grand maître! dit Nicot. Mais son genre ne me plaît pas.

— Ni à moi; mais je l'admire. La beauté et la sérénité nous plaisent; mais, pour le sombre et le terrible, nous éprouvons un sentiment profond comme l'amour.

— C'est vrai, dit Nicot gravement. Et pourtant ce sentiment n'est qu'une superstition. Les contes de fées, de revenants et de démons, dont nous bercent nos nourrices, sont souvent la source des impressions de notre âge mûr. Mais l'art ne devrait pas chercher à flatter complaisamment notre ignorance; l'art ne devrait représenter que la vérité. J'avoue que Raphaël me plairait davantage si j'avais plus de sympathie pour ses sujets; mais ses saintes et ses vierges ne sont pour moi que des femmes.

— Et à quelle source la peinture devrait-elle donc puiser ses sujets?

— A celle de l'histoire indubitablement, dit Nicot d'un ton tranchant; à ces grandes actions romaines qui inspirent aux hommes des sentiments de liberté et de valeur, et en même temps les vertus républicaines.... Je regrette que les cartons de Raphaël n'aient pas reproduit le combat des Horaces; mais il était réservé à la France et à sa république de donner à la postérité la nouvelle, la véritable école, qui n'aurait jamais pu éclore dans un pays de prêtres et d'hypocrites.

— Si bien que les saintes et les vierges de Raphaël ne sont pour vous que des hommes et des femmes, dit Glyndon relevant avec étonnement l'accent naïf de Nicot, sans avoir fait attention aux déductions que le Français avait tirées de sa proposition.

— Assurément!... Ha! ha! dit Nicot avec un rire hideux, voudriez-vous que je crusse aux almanachs, par exemple?

— Mais l'idéal?

— L'idéal! interrompit Nicot. Sornettes! Les critiques italiens et votre Anglais Reynolds vous ont tourné la tête. Avec leur *gusto grande* et leur *beauté idéale qui parle à l'âme!* Et

d'abord y a-t-il une âme? Je comprends l'homme qui me parle de composer pour un goût raffiné, pour une raison cultivée et intelligente, pour un bon sens qui comprenne la vérité; mais pour l'âme.... allons donc!... Nous ne sommes que des modifications de la matière; et la peinture aussi est une modification de la matière. »

Glyndon promena son regard du tableau qui était devant ses yeux à Nicot, et de Nicot au tableau. Le dogmatiste venait de donner une voix aux pensées qu'avait éveillées en lui la vue du tableau. Glyndon secoua la tête sans répondre.

« Dites-moi, s'écria brusquement Nicot, ce charlatan de Zanoni.... Oh! je connais maintenant son nom et ses jongleries.... Que vous a-t-il donc dit de moi?

— De vous! Rien; il m'a seulement mis en garde contre vos doctrines.

— Ah! voilà tout? dit Nicot. C'est un fameux imposteur, et, depuis le jour de notre dernière entrevue, où je démasquai ses artifices, je pensais bien qu'il se vengerait par quelque calomnie.

— Démasqué ses artifices!... Comment?

— C'est une longue et ennuyeuse histoire : il voulait enseigner à un de mes amis, un bon vieux radoteur, des secrets de longévité et les mystères de l'alchimie. Je vous conseille de renoncer à une liaison si peu honorable. »

Là-dessus, Nicot fit un signe de tête expressif, et, ne désirant pas être questionné plus avant, il poursuivit son chemin.

L'âme de Glyndon s'était réfugiée dans l'art comme dans un asile, et les commentaires et la présence de Nicot avaient été pour lui une interruption assez importune. Il quitta le *Paysage* de Salvator; son regard tomba sur une *Nativité* du Corrége: le contraste entre les deux genres le frappa comme une découverte. Ce repos exquis, ce sentiment si parfait du beau, cette force sans efforts, cette morale vivante de l'art élevé, qui parle à l'âme par les yeux, et qui fait monter la pensée, à l'aide de la beauté et de l'amour, jusqu'aux régions d'une admiration presque religieuse : c'était là la véritable école. Il quitta la galerie avec regret, en emportant des idées inspirées, et regagna sa demeure.

Enchanté de n'y pas rencontrer le pratique Mervale, il appuya son front sur ses mains, et chercha à se rappeler les paroles de Zanoni dans leur dernière entrevue. Oui, il sentait qu'il y avait du crime jusque dans les paroles de Nicot sur

l'art : ses paroles dégradaient l'imagination et la ravalaient au niveau d'un pur mécanisme. Lui qui ne voyait dans l'âme qu'une combinaison de la matière, osait-il bien parler d'écoles qui devaient surpasser Raphaël ? Oui, l'art était une magie, et, comme il reconnaissait la vérité de cet aphorisme, il pouvait comprendre aussi qu'il y eût dans la magie une religion, car la religion est essentielle à l'art. Affranchie de la froide prudence avec laquelle Mervale cherchait à profaner toute image moins substantielle que le veau d'or de ce monde, sa première ambition se réveilla, se ranima, s'alluma de nouveau.

Il venait de découvrir, dans l'école qu'il avait jusqu'alors adoptée, une erreur que les commentaires hideux de Nicot avaient fait ressortir plus clairement encore à ses yeux. Cette découverte révéla un monde nouveau à son invention. Il saisit ce moment propice : il mit devant lui ses couleurs et sa toile. Perdue dans les conceptions d'un idéal nouveau, son âme s'éleva jusqu'aux régions sereines du beau ; les sombres pensées, les désirs profanes, s'évanouirent. Zanoni avait raison ; le monde matériel disparut à ses yeux ; il vit la nature comme du sommet d'une haute montagne, et, à mesure que se calmèrent les flots agités de son cœur troublé, le regard céleste de Viola rayonna sur eux comme une sainte étoile.

Il s'enferma dans sa chambre et défendit sa porte même à Mervale. Enivré de l'air pur de sa nouvelle existence, il demeura trois jours et presque autant de nuits absorbé dans son travail ; mais la quatrième matinée ramena la réaction à laquelle est exposé tout labeur assidu. Il s'éveilla distrait et fatigué ; il jeta les yeux sur sa toile : l'auréole semblait s'en être évanouie. Des réminiscences humiliantes des grands maîtres qu'il cherchait à égaler se présentèrent à lui en foule ; des défauts, jusqu'alors inaperçus, prirent à ses yeux languissants et mal satisfaits des proportions monstrueuses. Il toucha et retoucha, mais sa main le trahit ; de désespoir il jeta ses pinceaux : il ouvrit sa fenêtre. Le jour au dehors était brillant et doux ; la rue était encombrée de cette vie toujours si joyeuse et si surabondante dans la population animée de Naples. Il vit l'amant s'entretenir en passant avec sa maîtresse par ces gestes muets qui ont survécu à tous les changements de langage, les mêmes aujourd'hui que lorsque l'artiste étrusque peignit les vases que vous voyez au Museo Borbonico. La lumière du jour invitait au dehors sa jeunesse à venir prendre sa part de joie, de plaisir ; et les tristes murs de son atelier,

naguère encore assez vastes pour contenir le ciel et la terre, semblaient maintenant rétrécis et comprimés comme la prison d'un condamné. Il entendit avec plaisir le pas de Mervale sur son seuil et ouvrit la porte.

« Et c'est là tout ce que vous avez fait? dit Mervale en jetant un coup d'œil dédaigneux sur le travail de son ami. Est-ce pour cela que vous vous êtes cloîtré loin des jours radieux et des nuits étoilées de Naples?

— Tant que la fièvre a duré, j'étais inondé d'un soleil plus brillant, et j'aspirais les voluptueuses émanations d'une nuit plus mollement lumineuse.

— La fièvre est passée, vous en convenez. C'est bien; c'est au moins un syptôme que le bon sens vous revient. Après tout, mieux vaut barbouiller de la toile pendant trois jours, que de vous rendre ridicule pour la vie. Cette petite sirène....

— Paix! je déteste de vous entendre prononcer son nom. »

Mervale approcha sa chaise de celle de Glyndon, enfonça les mains profondément dans ses goussets, étendit les jambes, et allait commencer une sérieuse remontrance, quand on frappa à la porte, et, sans attendre la permission d'entrer, parut la tête hideuse de Nicot.

« Bonjour, mon cher confrère. Je désirais vous parler. Hein! vous avez travaillé, à ce que je vois. Bien! fort bien! Dessin hardi, beaucoup d'aisance dans cette main droite. Mais attendez, la composition est-elle bonne?... Je ne reconnais pas la grande forme pyramidale. Ne pensez-vous pas aussi que voilà une figure qui manque de contraste? la jambe droite est en avant, le bras droit devrait évidemment être rejeté en arrière. Peste! Mais voilà un petit doigt qui est fort beau! »

Mervale détestait Nicot. Tous les spéculatifs, les utopistes, les réformateurs du monde, tous ceux qui s'écartaient, sous quelque prétexte que ce fût, du grand chemin, lui étaient également odieux. Mais en ce moment il aurait volontiers embrassé le Français. Il lut dans le visage expressif de Glyndon tout ce qu'il endurait d'ennui et de dégoût. Après l'extase de l'inspiration et du travail, entendre un homme venir parler de formes pyramidales, de bras droits, de jambes droites, des accidents de l'art.... voir méconnaître la pensée, la conception de son œuvre, et la critique se terminer par l'éloge du petit doigt!

« Bah! dit Glyndon avec humeur et en recouvrant son tra-

vail, en voilà assez sur mes pauvres ébauches. Qu'avez-vous à me dire?

—D'abord, dit Nicot en se hissant sur un tabouret, d'abord, ce signor Zanoni, ce second Cagliostro qui critique nos doctrines (quelque espion de Capet sans doute).... je ne suis pas vindicatif; comme dit Helvétius, *nos erreurs proviennent de nos passions* et je sais régler les miennes; mais c'est une vertu de haïr pour l'amour de l'humanité, et je ne demanderais que d'être chargé de dénoncer et de juger le seigneur Zanoni à Paris.»

Les petits yeux de Nicot lançaient des flammes et ses dents grinçaient.

« Avez-vous quelque nouvelle raison de le haïr?

— Oui, dit Nicot avec rage. Oui, j'apprends qu'il fait la cour à une fille que j'ai le projet d'épouser.

— Vous! De qui voulez-vous parler?

— De la célèbre Pisani. Quelle beauté divine! Elle ferait ma fortune dans une république: et cette république, nous l'aurons avant la fin de l'année.»

Mervale se frotta les mains en riant. Glyndon rougit de colère et de honte.

« Connaissez-vous la signora Pisani? lui avez-vous jamais parlé?

— Pas encore; mais, quand je prends un parti, il est bientôt réalisé. Je vais retourner à Paris. On m'écrit qu'une jolie femme est une puissante recommandation pour un patriote. L'ère des préjugés est passée. Les vertus les plus sublimes commencent à être comprises. Je veux ramener avec moi la plus belle femme de toute l'Europe.

— Arrêtez!... Qu'allez-vous faire?» dit Mervale en saisissant le bras de Glyndon.

L'artiste révolté s'avançait déjà sur le Français, les yeux étincelants, les poings serrés.

« Monsieur, dit Glyndon entre ses dents, vous ne savez de qui vous parlez. Prétendez-vous supposer que Viola voudrait de vous?

— Non, assurément, dit Mervale en regardant le plafond, du moins si elle trouve mieux.

— Mieux! dit Nicot.... Vous ne me comprenez pas. Moi, Jean Nicot, je me propose d'épouser la Pisani.... de l'épouser! D'autres peuvent lui faire des offres plus libérales, mais je ne sache personne qui voulût lui en faire une aussi honorable. Moi seul ai pitié de son isolement. Et puis, d'après l'ordre de

choses qui s'annonce en France, on pourra toujours s'y débarrasser d'une femme quand on voudra. Nous allons avoir de nouvelles lois sur le divorce. Pensez-vous qu'une fille italienne.... et il paraît qu'il n'y a pas de pays au monde où les jeunes filles soient plus pures, quoiqu'elles se dédommagent, quand elles sont femmes, par des vertus plus philosophiques..., qu'une fille italienne préférât à la main d'un artiste les *bontés* même d'un prince? Non; j'ai meilleure opinion que vous de la Pisani; je vais me hâter de me présenter à elle.

— Je vous souhaite bonne chance, monsieur Nicot, » dit Mervale.

Il se leva et lui serra cordialement la main. Glyndon jeta sur tous deux un regard de dédain.

« Peut-être, monsieur Nicot, dit-il enfin avec un sourire amer, peut-être aurez-vous des rivaux.

— Tant mieux! répliqua négligemment Nicot en entrechoquant ses talons et s'absorbant dans l'admiration de ses pieds volumineux.

— Moi-même, j'admire Viola Pisani.

— Quel peintre ne l'admirerait?

— Il se pourrait que j'offrisse comme vous de l'épouser.

— Ce serait folie à vous, quoique sage à moi. Vous ne sauriez pas tirer bénéfice de la spéculation, *cher confrère;* vous avez des préjugés.

— Vous ne prétendez pas que vous spéculeriez sur votre femme?

— Le vertueux Caton prêta sa femme à un ami. J'aime la vertu et ne saurais mieux faire que d'imiter Caton. Mais parlons sérieusement : je ne vous crains pas comme rival. Vous êtes bien tourné, je suis laid; mais vous êtes irrésolu, et je suis plein de décision. Pendant que vous débiterez de belles phrases, je dirai simplement : « J'ai un bon état; voulez-vous m'épouser? » Ainsi donc, à votre aise, confrère, et au revoir dans les coulisses! »

Nicot se leva, étendit ses longs bras et ses jambes courtes, bâilla de façon à montrer de l'une à l'autre oreille sa denture délabrée, fixa d'un air de défi son bonnet sur sa tête laineuse, et, lançant par-dessus son épaule gauche un regard de triomphe et de malveillance à Glyndon indigné, il quitta lentement la chambre.

Mervale éclata de rire. « Voyez le cas que fait de Viola votre ami. Belle victoire pour vous, de l'arracher aux pattes de l'ani-

mal le plus laid, qui soit entre la Laponie et les Kalmouks! » Glyndon était encore trop révolté pour pouvoir répondre. Une nouvelle visite arriva : c'était Zanoni. Mervale, à qui l'apparition et l'aspect de ce personnage imposaient une sorte de déférence involontaire qu'il ne se souciait pas de reconnaître, et moins encore de trahir, fit un signe de tête à Glyndon et se contenta de lui dire : « Nous en reparlerons bientôt, » puis il laissa le peintre avec le nouveau venu.

« Je vois, dit Zanoni en soulevant la toile qui recouvrait le tableau, que vous avez tenu compte de mes conseils. Courage, jeune artiste! Voilà une excursion en dehors des écoles, voilà qui respire la confiance fière et hardie du vrai talent! Vous n'aviez pas de Nicot, pas de Mervale auprès de vous, quand vous avez conçu cette image de la vraie beauté. »

Ramené à son art par la vertu de cet éloge inattendu, Glyndon répliqua modestement : « J'avais bonne opinion de mon travail jusqu'à ce matin, et puis tout à coup je me suis senti désenchanté de mon heureuse illusion.

— Dites plutôt que, n'ayant plus l'habitude d'un travail soutenu, vous étiez fatigué de ce petit excès.

— C'est la vérité. Vous l'avouerai-je? le monde extérieur commençait à me manquer. Il me semblait que, pendant que je prodiguais tout mon cœur et toute ma jeunesse à des visions idéales de beauté, je perdais la belle réalité de la vie présente, et je portais envie au gai pêcheur chantant sous ma fenêtre, et à l'amant qui causait avec celle qu'il aime.

— Et, dit Zanoni avec un sourire d'encouragement, vous reprochez-vous ce retour naturel et nécessaire vers la terre, où celui qui habite le plus constamment le ciel de l'invention, aime à chercher la distraction et le repos? Le génie humain est un oiseau qui ne peut pas toujours avoir les ailes étendues : quand le besoin de la réalité se fait sentir, c'est une faim qui veut être apaisée. Ceux qui sont le plus épris de l'idéal sont les premiers à jouir de la réalité. Voyez le véritable artiste quand il s'égare au milieu de la foule humaine, comme il observe sans cesse! comme sans cesse il plonge dans les cœurs! comme il est sans cesse en éveil et prêt à recueillir toutes les vérités dont se complique l'existence, les plus petites comme les plus grandes, sans craindre de s'abaisser même à ce que les pédants appellent le trivial et le frivole! Il n'est pas un fil, dans le tissu de la vie sociale, dont il ne puisse tirer une grâce. Pour lui, le moindre atome de poussière qu'emporte la brise devient, aux

rayons du soleil, un monde d'or vivant. Ne savez-vous pas qu'autour de l'animalcule qui tourbillonne dans une goutte d'eau, flotte une auréole [1], comme autour de l'étoile qui décrit dans l'espace son cours radieux? L'art véritable trouve le beau partout. Dans la rue, sur la place, dans la cabane du pauvre, il cueille le miel qui doit nourrir sa pensée. Dans la fange de la politique, Dante et Milton trouvèrent des perles pour leur couronne poétique. Qui vous a dit que Raphaël ne jouissait pas de la vie extérieure, emportant partout avec lui cet idéal du beau qui attirait et s'appropriait comme l'ambre la plus humble paille foulée dans la boue sous le pied brutal de l'homme grossier? Le roi des forêts cherche sa proie, il la flaire, il la poursuit par les monts et par la plaine, à travers les jongles et les clairières; mais à la fin il la saisit et il l'emporte dans son antre inaccessible. Ainsi fait le génie. A travers le bois et le désert, ardent, infatigable, chaque sens aux aguets, chaque fibre tendue pour la force ou pour la vitesse, il cherche, il poursuit les images matérielles éparses et fugitives: il les étreint enfin de ses serres puissantes, et les emporte dans des solitudes que nul pas ne saurait profaner. Allez, cherchez le monde extérieur: il est, pour l'art, l'inépuisable aliment, la source sans cesse féconde du monde de la pensée.

—Vous me rassurez, dit Glyndon. J'avais regardé ma fatigue comme une preuve d'impuissance. Mais ce n'est pas de mes études que je voudrais vous parler aujourd'hui. Pardonnez-moi si du travail je passe à la récompense. Vous avez exprimé d'obscurs présages sur mon avenir si j'épouse une femme qui, aux yeux d'un monde positif, ne pourrait qu'assombrir mon horizon et entraver mes espérances. Parlez-vous avec la sagesse qui vient de l'expérience, ou avec celle qui aspire à la prophétie?

—Ne sont-elles pas inséparables l'une de l'autre? Le meilleur calculateur n'est-il pas aussi celui qui peut le mieux d'un coup d'œil résoudre tout problème nouveau dans la science des probabilités?

—Vous éludez ma question.

—Nullement; mais je veux vous expliquer ma réponse: aussi bien c'est de ce sujet que je suis venu vous entretenir. Écoutez-moi. »

1. La *monas mica* qu'on trouve dans les eaux les plus pures, est environnée d'une auréole lumineuse: ce phénomène est fréquent chez les animalcules.

Zanoni attacha un regard pénétrant sur Glyndon, et continua :

« La première condition, pour accomplir ce qui est grand et noble, c'est la perception claire des vérités qui se rapportent au but qu'on désire atteindre. L'homme de guerre réduit ainsi les chances d'une bataille à des combinaisons presque mathématiques. Il peut prédire le résultat à coup sûr, pourvu qu'il puisse compter sur les instruments matériels dont il est obligé de se servir. Avec telle perte, il traversera ce pont; en tant de temps, il peut réduire cette place. Le maître de la science plus pure, ou de l'art plus divin, peut avec plus d'exactitude encore, car il dépend moins des causes matérielles que des idées dont il dispose, prédire le succès qu'il peut atteindre et l'échec qu'il doit subir, pourvu qu'il ait d'abord la connaissance des vérités qui sont en lui et autour de lui. Mais la connaissance de ces vérités est troublée par plus d'une cause : la vanité, les passions, la crainte, l'indolence, l'ignorance des moyens extérieurs propres à l'accomplissement de ses desseins. Il se peut qu'il calcule mal ses propres forces, qu'il ne connaisse pas la carte du pays qu'il voudrait conquérir. L'âme a besoin, pour apercevoir la vérité, d'être dans un état particulier; et cet état, c'est une sérénité profonde. La vôtre brûle du désir de la vérité ; vous voudriez la contraindre à se jeter dans vos bras; vous voudriez me demander de vous communiquer, sans épreuve et sans préparation, les plus grands secrets qui existent dans la nature. Mais il est aussi impossible à l'âme non préparée de voir la vérité, qu'il l'est au soleil d'éclairer les ténèbres de la nuit. L'âme alors ne reçoit la vérité que pour la souiller; et, pour me servir de la comparaison d'un homme qui s'est approché de bien près du secret sublime de la *Gostia* (cette magie latente qui habite la nature comme l'électricité le nuage), celui qui verse de l'eau dans un puits fangeux ne fait que remuer la fange[1].

— Où en voulez-vous venir?

— A ceci : vous avez des facultés qui peuvent atteindre une puissance merveilleuse, qui peuvent vous faire prendre rang parmi les enchanteurs qui, plus grands que le magicien, laissent après eux une influence durable dont le culte est reconnu partout où le beau est compris, partout où l'âme a le sentiment d'un monde plus élevé que celui dans lequel la matière s'agite et lutte pour s'assurer une existence gros-

1. Jamblique, *Vie de Pythagore*.

sière et incomplète. Mais, pour tirer parti de ces facultés, il vous faut apprendre (et il n'est pas nécessaire d'être prophète pour vous en avertir) à concentrer sur de grands desseins tous vos désirs. Il faut le repos du cœur pour l'activité de l'esprit. En ce moment, vous passez, par un changement perpétuel, d'un but à un but différent. Ce qu'est au navire le lest, la foi et l'amour le sont à l'âme. Concentrez sur un seul point votre cœur tout entier, vos affections, tout ce que vous avez d'humain, et votre esprit, dans ses aspirations, trouvera à la fois son équilibre et sa force. Viola n'est encore qu'une enfant: vous n'apercevez pas en elle la noble nature que les épreuves de la vie y développeront un jour. Pardonnez-moi de vous dire que son âme plus pure, plus élevée que la vôtre, ravira la vôtre dans son essor sublime, comme l'hymne sacrée élève vers le ciel l'esprit de l'homme. Il manque à votre nature cette harmonie, cette musique qui, selon la sage et profonde doctrine du pythagoricien, exalte et calme tout à la fois. Cette harmonie, c'est dans son amour que je vous l'offre. »

— Mais suis-je assuré qu'elle m'aime?

— Non, elle ne vous aime pas aujourd'hui. Elle est tout entière à une autre affection. Mais si je pouvais vous communiquer, comme l'aimant communique au fer son attraction magnétique, l'amour qu'elle a pour moi; si je pouvais faire qu'elle trouvât en vous l'idéal de ses rêves....

— Un tel don est-il au pouvoir de l'homme?

— Je vous l'offre si votre amour est pur, si votre foi dans la vertu et dans vous-même est profonde et loyale; sinon, croyez-vous que je voudrais la désenchanter de la vérité pour lui faire adorer un mensonge?

— Mais, dit Glyndon, si elle est tout ce que vous me dites, et si elle vous aime, comment pouvez-vous vous dépouiller de cet inestimable trésor?

— Oh! que le cœur de l'homme est égoïste et bas! s'écria Zanoni avec une exaltation et une véhémence étranges. Connaissez-vous donc assez peu l'amour pour ignorer qu'il sacrifie tout, l'amour lui-même, au bonheur de l'être aimé? Écoutez-moi. »

Et il pâlit.

« Écoutez-moi : j'insiste auprès de vous dans mes offres, parce que je l'aime, et parce que je crains qu'avec moi sa destinée ne soit moins belle qu'avec vous. Pourquoi? ne me le demandez pas, je ne pourrais vous répondre. Assez!... Le temps

presse maintenant, votre réponse ne peut plus se faire longtemps attendre : dans trois nuits à partir de celle-ci vous n'aurez plus le pouvoir de choisir.

— Mais, dit Glyndon, toujours hésitant et soupçonneux, pourquoi cet empressement?

— Vous êtes indigne d'elle du moment que vous me le demandez. Tout ce que je puis vous dire ici, vous devriez le savoir par vous-même. Ce ravisseur, cet homme passionné, ce fils du vieux Visconti, il ne vous ressemble pas, il est inébranlable, lui, résolu, ferme et décidé, même dans ses crimes; il n'abandonne jamais son but. Mais il est une passion qui domine encore sa luxure : c'est son avarice. Le lendemain de sa tentative contre Viola, son oncle, le cardinal.... sur qui il fonde de grandes espérances en terres et en argent, le fit venir et lui défendit, sous peine de perdre toutes les richesses dont le prince a déjà réglé d'avance l'emploi, de continuer à poursuivre de ses projets infâmes une pauvre orpheline que le cardinal a aimée et protégée depuis son enfance. Voilà la cause du répit momentané qu'il laisse à Viola. Mais pendant que je parle, la cause expire. Avant que l'aiguille de l'horloge soit sur midi, le cardinal n'existera plus. En ce moment même, votre ami Jean Nicot est avec le prince de....

— Lui! pourquoi?

— Pour savoir de lui quelle dot emportera Viola Pisani le matin où elle ressortira du palais du prince.

— Et comment savez-vous tout cela?

— Insensé! parce que, je vous le répète, celui qui aime veille nuit et jour; parce que l'amour ne dort pas tant qu'un danger menace l'être aimé!

— Et c'est vous qui avez appris au cardinal... ?

— C'est moi. Et ce qui a été ma tâche aurait pu tout aussi facilement être la vôtre.... Allons! votre réponse!

— Dans trois jours à partir d'aujourd'hui vous l'aurez.

— Qu'il en soit ainsi.... Ajourne, pauvre cœur indécis, ton bonheur jusqu'à la dernière minute.... Dans trois jours d'ici je vous demanderai votre décision.

— Et où nous verrons-nous?

— Avant minuit, là où vous vous attendrez le moins à me voir. Vous ne pouvez m'éviter. quand vous chercheriez à le faire!

— Un moment encore. Vous me reprochez mes doutes, mes hésitations, mes soupçons. Ne sont-ils pas au moins naturels?

Puis-je céder sans combat à l'étrange fascination que vous exercez sur mon âme ? Quel intérêt pouvez-vous prendre à un étranger comme moi, pour venir m'imposer ainsi l'acte le plus sérieux de la vie d'un homme ? Croyez-vous qu'il y ait un seul homme de bon sens qui n'hésiterait pas, ne réfléchirait pas, et ne se demanderait point : « Pourquoi cet étranger s'intéresserait-il à moi ? »

— Et cependant, dit Zanoni, si je vous disais que je peux vous initier aux secrets de cette magie que la philosophie de nos jours regarde unanimement comme une chimère ou comme une imposture ; si je vous promettais de vous enseigner à commander aux créatures de l'air et des abîmes, à accumuler des trésors plus aisément qu'un enfant ne peut ramasser des cailloux sur la plage ; à devenir possesseur de l'essence des plantes qui prolongent la vie de siècle en siècle, du secret de cette attraction irrésistible qui intimide le danger, désarme la violence, et dompte l'homme comme le serpent charme l'oiseau ; si je vous disais que toutes ces choses, je les possède et peux les communiquer, alors vous m'écouteriez, vous m'obéiriez sans hésiter.

— Oui, je l'avoue ; et je ne puis me l'expliquer que par des souvenirs imparfaits de mon enfance, par des traditions attachées à notre maison....

— A votre ancêtre, qui, à la renaissance de la science, chercha les secrets d'Apollonius et de Paracelse.

— Quoi ! dit Glyndon étonné, êtes-vous à ce point familier avec les annales d'une obscure lignée ?

— Pour l'homme qui aspire à savoir, le plus humble adepte de la science ne saurait être inconnu. Vous me demandez pourquoi j'ai montré tant d'intérêt pour votre destinée. Il y a une raison que je ne vous ai pas encore confiée. Il existe une société dont les statuts et les mystères sont, pour les érudits les plus curieux et les plus profonds, un impénétrable secret. En vertu de ces statuts, chaque membre est tenu de guider, d'aider, de conseiller les descendants les plus reculés de ceux qui, comme votre ancêtre, ont pris une part, si humble et si stérile qu'elle soit, aux travaux mystérieux de l'Ordre. Nous sommes engagés à les diriger vers leur bonheur ; plus encore, s'ils nous l'ordonnent, nous devons les accepter comme disciples. Je suis un des survivants de cette antique et vénérable fraternité. Voilà ce qui d'abord m'a attaché à toi, voilà peut-être ce qui, à ton insu, fils de notre société, t'a attiré vers moi.

— S'il en est ainsi, au nom des lois auxquelles tu obéis, je te somme de me recevoir pour disciple.

— Que demandes-tu? dit Zanoni exalté. Apprends d'abord à quelles conditions. Le néophyte doit être, au moment de son initiation, dégagé de toute affection, de tout désir qui le rattache à la terre. Il faut qu'il soit pur de tout amour de femme; affranchi de toute avarice et de toute ambition; libre des rêves de l'art même, et de toute espérance de gloire terrestre. Le premier sacrifice que tu dois faire, c'est Viola elle-même. Et pourquoi? pour une épreuve que le courage le plus entreprenant ose seul braver, que les natures le plus éthérées peuvent seules surmonter. Tu es indigne de la science qui a fait de moi et de tant d'autres ce que nous sommes et ce que nous avons été, car ta nature entière n'est que peur.

— Peur! s'écria Glyndon, rouge d'indignation et se dressant fièrement de toute sa hauteur.

— Peur! et de la pire espèce, peur de l'opinion, peur des Nicot et des Mervale; peur de tes élans même les plus généreux; peur de ta puissance, alors même que ton génie est le plus hardi; peur que la vertu ne soit pas éternelle; peur que Dieu ne vive pas dans le ciel pour veiller sur la terre; peur, oui, la peur des petites âmes, la peur qui est inconnue aux grands cœurs. »

A ces mots Zanoni quitta brusquement l'artiste, et le laissa humilié, éperdu, mais non convaincu. Il demeura seul avec ses pensées, jusqu'à ce que l'heure en sonnant l'éveilla; il se rappela la prédiction de Zanoni concernant la mort du cardinal, et, saisi d'un désir irrésistible d'en apprécier la véracité, il s'élança dans la rue et courut au palais. Cinq minutes avant midi Son Éminence avait cessé de vivre, après une maladie de moins d'une heure. Stupéfait et confus, il s'éloigna du palais, et, en traversant la Chiaja, il vit Jean Nicot sortir de la demeure du prince de....

CHAPITRE V.

J'ai deux amours, l'un plein de bonheur, l'autre de désespoir, qui sont, comme deux esprits, à me tenter sans cesse.
(SHAKSPEARE.)

Vénérable société, si sacrée et si peu connue, vous dont les archives secrètes et précieuses ont fourni les matériaux de ce récit; vous qui avez conservé de siècle siècle tout ce que le temps a épargné de la science vénérable et auguste, c'est grâce à vous qu'aujourd'hui, pour la première fois, le monde va connaître, imparfaitement il est vrai, les pensées et les actes d'un des vôtres, d'un membre de votre Ordre dont les titres ne sont ni faux ni empruntés. Plus d'un imposteur a usurpé la gloire de vous appartenir; plus d'un prétendant menteur a été rangé parmi les vôtres, par l'ignorance pédante qui, jusqu'à ce jour, est réduite par son impuissance à avouer qu'elle ne sait rien de votre origine, de vos rites et de vos doctrines, pas même s'il est encore sur la terre un lieu que vous habitiez. C'est grâce à vous que moi, le seul de mon pays qui dans ce siècle aie été admis à porter dans votre mystérieuse académie un pied indigne, j'ai reçu de vous le pouvoir et le mandat de mettre à la portée des esprits profanes quelques-unes des radieuses vérités qui étincelaient à la grande Shemaia de la sagesse chaldéenne et jetaient encore de lumineux reflets à travers la science obscurcie de vos disciples plus récents, lorsqu'ils cherchaient, comme Psellus et Jamblique, à ranimer le feu qui brûlait dans les *Hamarin* de l'Orient. Nous n'avons plus, il est vrai, citoyens d'un monde vieux et refroidi, le secret de ce nom qui, selon les antiques oracles de la terre, se *précipite dans les mondes de l'infini*; mais nous pouvons et nous devons signaler la renaissance des vérités d'autrefois, dans chaque nouvelle découverte de l'astronome et du chimiste. Les lois de l'attraction, de l'électricité, et de cette force plus mystérieuse encore du grand principe vital, lequel, s'il disparaissait de l'univers, au lieu de l'univers, laisserait un tombeau; toutes ces lois n'étaient que le code où l'antique théurgie pui-

sait les règles dont elle s'est composé une législation et une science à elle. En essayant de construire avec des mots in-

ces quelques heures trop courtes, et sur mes lèvres j'entendis une harmonie ignorée de toute autre oreille que la mienne. Je suis assise dans la chambre où demeurait mon père. Ici, dans cette nuit de bonheur, oubliant la cause de leur propre bonheur, je me retirai dans l'ombre et cherchai à comprendre ce que tu étais pour moi : et la voix de ma mère m'éveilla, et je m'approchai de mon père, près.... bien près de lui.... effrayée de mes propres pensées....

« Ah ! doux et triste fut le lendemain de cette nuit, quand tes lèvres m'apprirent à me mettre en garde contre l'ennemi.... Maintenant orpheline, à quoi peuvent remonter mes pensées, mes rêves, mon culte, sinon à toi ?

« Avec quelle douceur tu m'as reproché l'injure que te faisaient mes injustes soupçons ? Pourquoi ai-je frémi de te sentir éclairer ma pensée, comme le rayon éclaire l'arbre solitaire auquel tu m'avais si bien comparée ? C'était.... c'était parce que, comme l'arbre, j'ai combattu pour la lumière et que la lumière est venue ! Ils me parlent d'amour, et ma vie tout entière au théâtre inspire à mes lèvres le souffle et la langue de l'amour.... Non, mille fois non. Je sais bien que ce n'est pas de l'amour que je sens pour toi.... ce n'est pas une passion, c'est une pensée. Je ne demande pas à être aimée.... Je ne me plains pas si tes paroles sont sévères, si ton regard est froid. Je ne demande pas si j'ai des rivales ; je ne cherche ni n'aspire à être belle à tes yeux.... C'est mon âme qui voudrait s'unir à la tienne. Je donnerais des mondes, y eût-il entre nous des océans, pour savoir l'heure où ton doux regard s'élève vers les étoiles, où ton cœur s'épanche dans la prière. Ils me disent que tu es plus beau que le marbre d'Apollon, plus beau que toute forme humaine ; mais je n'ai jamais osé te regarder en face pour te comparer, par la pensée, avec le reste du monde. Seulement, ton regard et ton sourire calme et doux me poursuivent sans cesse : ainsi, quand je contemple la lune, tout ce qui en pénètre dans mon âme, c'est sa molle et silencieuse clarté.

. . . . . .

« Souvent, quand l'air est calme, j'ai cru entendre les accents de la musique de mon père ; souvent, quoique depuis longtemps endormis à jamais dans la tombe, ils m'ont arrachée aux rêves de la nuit solennelle. Il me semble, avant que tu viennes à moi, qu'elles m'annoncent ta venue. Il me semble les entendre se plaindre et gémir quand, après ton départ, je

retombe sur moi-même. Tu fais partie de cette harmonie ; tu en es l'esprit, le génie. Mon père a dû entrevoir et toi et ta terre natale, lorsque les vents se taisaient pour écouter ses accords, et que le monde le croyait fou. J'entends dans ma retraite le murmure lointain de la mer. Murmurez, flots bénis ! Les vagues sont le sang du rivage : elles battent sous le souffle joyeux du vent du matin.... Ainsi bat mon cœur dans la fraîcheur et dans la lumière qui émanent de ton souvenir.

. . . . . .

« Souvent, dans mon enfance, je me suis demandé rêveuse pourquoi j'étais née, et mon âme répondait à mon cœur et disait : « Tu es née pour adorer. » Oui, je sais pourquoi le monde réel m'a toujours paru si faux et si froid ; je sais pourquoi le monde de la scène m'a ravie et éblouie. Je sais pourquoi il est si doux de me réfugier dans la solitude et de laisser avec mon regard mon être tout entier monter vers les cieux lointains. Ma nature n'est pas faite pour cette vie, si heureuse qu'elle puisse paraître aux autres. C'est pour elle un besoin, son seul besoin, d'avoir toujours devant elle une image plus élevée qu'elle-même. Étranger ! dans quelles régions célestes, au delà du tombeau, mon âme répandra-t-elle, heure après heure, son culte à la même source que la tienne ?

. . . . . .

« Dans le jardin de mon voisin il y a une petite fontaine. Ce matin, après le lever du soleil, j'étais debout sur le bord. Comme elle jaillissait avec ses perles frémissantes au-devant des rayons du matin ! Alors, je pensais que je te verrais aujourd'hui ; car ainsi s'élançait mon âme au-devant du matin nouveau que tu m'apportes des cieux....

. . . . . .

« Oui, je t'ai revu, je t'ai écouté encore une fois. Comme je me suis enhardie ! Je me suis laissée aller à te redire les récits de mes pensées d'enfant, comme si je t'avais connu depuis mon enfance. Tout à coup le sentiment de ma hardiesse me frappa. Je m'arrêtai, et j'interrogeai timidement ton regard.

« Eh bien ! et quand vous avez vu que le rossignol ne voulait pas chanter ?

— Ah ! répondis-je, qu'importe cette histoire du cœur d'un enfant ?

— Viola, m'as-tu répondu, avec cette voix d'une douceur,

d'une gravité expressives, les ténèbres d'un cœur d'enfant ne sont souvent que l'ombre d'une étoile. Poursuivez! Ainsi donc, le rossignol une fois pris et enfermé ne voulait plus chanter?

— Non! et je plaçai la cage là-bas dans la vigne; et je pris mon luth, et je lui parlai avec les cordes de l'instrument; car je pensais que toute harmonie était sa langue naturelle, et qu'il comprendrait que je cherchais à le consoler.

— Oui, me dis-tu alors. Et à la fin il vous répondit, mais non pas par ce chant; ce fut par un cri aigu, bref, si triste que vos mains laissèrent tomber le luth et que les larmes jaillirent de vos yeux. Puis doucement vous ouvrîtes la cage, l'oiseau s'envola vers ce bosquet, le feuillage frissonna, et, aux rayons de la lune, vous vîtes qu'il avait retrouvé sa compagne.... Alors, des épais rameaux il envoya vers vous un chant long, sonore, joyeux, un hymne de bonheur et d'harmonie. Et rêveuse, vous comprîtes enfin que ce n'était ni la vigne ni la lune qui, cette nuit-là, donnait à l'oiseau ces ravissants accords, et que le secret de sa mélodie était la présence de ce qu'il aimait....»

« Comment connaissais-tu alors mes pensées d'enfant mieux que je ne les connaissais moi-même? Les années obscures de mon passé et leurs événements les plus insignifiants, comment te sont-ils si familiers, brillant étranger? Je m'étonne, j'admire, mais je n'ai plus maintenant le courage de te craindre!

. . . . . .

« Il y a eu un temps où son souvenir m'oppressait, m'accablait. Comme un enfant qui veut qu'on lui donne la lune, toute mon existence n'était qu'un vague désir de quelque chose que je ne devais jamais atteindre. Maintenant il me semble, au contraire, qu'il me suffit de penser à toi pour lever toutes les entraves qui pèsent sur mon âme. Je flotte dans un océan de lumière sereine; rien ne me semble trop haut pour mes ailes, ni trop glorieux pour mes yeux. C'était mon ignorance qui te rendait pour moi un objet d'effroi. Une science qui n'est pas dans les livres semble t'environner comme une atmosphère. Comme j'ai peu lu! comme j'ai peu appris! Et pourtant, quand tu es auprès de moi, il semble que pour moi se lève le voile de toute sagesse et de la nature entière. Je tressaille en regardant ces paroles mêmes que j'écris; il me semble qu'elles ne viennent pas de moi, mais qu'elles sont les signes d'une autre langue que tu as apprise à mon cœur, et que

ma main trace rapidement comme sous ta dictée. Quelquefois, pendant que j'écris ou que je songe, je suis tentée de croire que j'entends des ailes légères s'agiter autour de moi, que je vois d'insaisissables formes de beauté flotter devant mes yeux et s'évanouir en souriant. Jamais un rêve inquiet ou terrible ne vient maintenant troubler mon sommeil; et pourtant le sommeil et la veille ne semblent former qu'un même rêve. Dans mon sommeil je parcours avec toi, non pas les sentiers de la terre, mais les régions impalpables de l'air, d'un air qui semble une musique; nous montons, nous montons, comme s'élève l'âme aux accords divins d'une lyre. Avant de te connaître, j'étais comme asservie à la terre. Tu m'as donné la liberté de l'univers! Avant, c'était la vie : maintenant, il me semble que je suis entrée dans l'éternité!...

. . . . . .

« Autrefois, quand je devais paraître sur la scène, mon cœur battait avec plus de violence. Je tremblais de me trouver en face de la foule dont le souffle donne la gloire ou la honte. Maintenant je ne la crains pas. Je ne la vois pas, je ne l'entends pas, je n'y songe pas. Je sais bien que l'harmonie ne manquera pas à ma voix, car c'est un hymne que j'exhale à toi. Tu ne viens jamais au théâtre, et je ne m'en afflige plus. Tu es devenu trop sacré pour que je croie que tu appartiennes à ce monde vulgaire; et je me sens heureuse que tu ne sois pas là quand la foule a le droit de me juger. . . .

. . . . . .

« Il m'a parlé d'UN AUTRE.... d'un autre à qui il voudrait me donner. Non, Zanoni, ce n'est pas de l'amour que je sens pour toi; autrement, comment t'aurais-je écouté sans colère? et pourquoi ton ordre ne m'a-t-il pas paru impossible? C'est que la main du maître fait plier et frémir les cordes du docile instrument.... ainsi ton regard harmonise avec ta volonté les fibres les plus rebelles de mon cœur. Si tu le veux, eh bien! qu'il en soit ainsi. Tu es le maître souverain de mes destinées; elles ne peuvent se révolter contre toi. Je sens presque que, quel qu'il fût, je pourais aimer celui sur qui tu épancherais les rayons qui t'inondent. Tout ce que tu as touché, je l'aime; tout ce que tu as nommé, je l'aime. Ta main a effleuré ces feuilles de vigne, je les porte dans mon sein. Tu me sembles la source de tout amour : trop élevé, trop brillant pour être aimé toi-même, mais versant sur d'autres objets que l'œil peut contempler sans éblouissements des torrents de lumière.

Non, non! ce n'est pas de l'amour que je sens pour toi : et voilà pourquoi je ne rougis pas de l'entretenir et de l'avouer. Honte à moi si je t'aimais, me sachant si indigne de toi! . .

. . . . . .

« Un autre! Mon souvenir répète ce mot comme un écho. Un autre! Est-ce à dire que je ne te reverrai plus? Ce n'est pas de la tristesse, ce n'est pas du désespoir que je sens. Je ne puis pleurer. C'est un sentiment de complète désolation. Je suis replongée dans la vie commune, et cette solitude me glace et me fait frissonner. Mais je t'obéirai, si tu le veux. Ne te reverrai-je pas au delà du tombeau? Oh! quel bonheur alors ce serait de mourir! . . . . . .

. . . . . .

« D'où vient que je ne me débats pas pour dégager ma volonté captive? As-tu le droit de disposer ainsi de moi? Rends-moi, rends-moi cette vie que je connaissais avant de t'avoir donné toute ma vie. Rends-moi les rêves insoucieux de ma jeunesse, cette liberté de mon cœur qui chantait joyeusement en parcourant la terre. Tu m'as désenchantée de tout ce qui n'est pas toi. Quel crime y avait-il à penser du moins à toi, à te voir? Ton baiser brûle encore ma main. Cette main est-elle à moi, pour que je la puisse donner? Ton baiser l'a prise et l'a consacrée à jamais à toi. Étranger, je ne veux pas t'obéir.

« Encore un jour d'écoulé, une des trois fatales journées. C'est étrange : depuis le sommeil de la nuit dernière, un calme profond s'est répandu dans mon cœur. Je me sens si assurée que mon être lui-même est devenu une partie de toi, que je ne puis croire que ma vie se puisse séparer de la tienne : et dans cette conviction je me repose, et je souris même de tes paroles et de mes craintes. Il y a une maxime que tu aimes, et que tu répètes sous mille formes : que la beauté de l'âme, c'est la Foi; que ce qu'est pour le sculpteur la beauté idéale, la Foi l'est pour le cœur; que la Foi bien comprise s'étend sur toutes les œuvres du Créateur que nous ne connaissons pas, parce que nous croyons en lui; que la Foi implique une confiance tranquille en nous-mêmes et une espérance sereine dans notre avenir; qu'elle est l'astre sous l'influence duquel montent et s'abaissent les flots de la mer humaine. Cette Foi, je la comprends maintenant. Je repousse tout doute, toute crainte. Je sais que j'ai uni à toi, par un lien indissoluble, toute ma vie intime, et que tu ne peux m'arracher à toi quand même tu le voudrais. Et ce changement de la lutte au calme s'est opéré

en moi pendant le sommeil ; un sommeil sans rêve : mais quand je m'éveillai, ce fut avec un sentiment indéfinissable de bonheur ; un souvenir indécis comme d'une bénédiction ; comme si de loin tu eusses jeté ton sourire sur mon repos. Le soir, j'étais si triste ! pas une fleur qui ne fût refermée comme pour ne se rouvrir jamais au soleil ! Et c'est la nuit même qui, dans mon cœur, comme sur la terre, a fait épanouir de nouveau ces fleurs flétries. Le monde est beau encore une fois ; beau dans son repos ; pas un souffle n'agite ton arbre, pas un doute mon âme ! »

CHAPITRE VI.

Tu vegga oper violenzia o per inganno
Patire o disonore o mortal danno [1].
(*Orl. Fur.*, XLII, 1.)

C'était un petit cabinet : les murs en étaient ornés de tableaux dont un seul avait plus de valeur que toute la famille du maître du palais. Oui : Zanoni avait raison, le peintre est en effet un magicien, et l'or qu'il extrait de son creuset n'est pas du moins une illusion. Tel noble vénitien a pu être un libertin ou un assassin, un misérable ou un idiot, méprisable et pis encore ; mais il a posé devant le Titien, et son portrait est inestimable. Penser que quelques pouces de toile sont mille fois plus précieux qu'un homme avec ses veines et ses muscles, sa tête et sa volonté, son cœur et son intelligence !

Dans ce cabinet était assis un homme d'environ quarante-trois ans ; œil sombre et morne ; traits courts et saillants, pommettes massives, lèvres épaisses et sensuelles, mais pleines de résolution : c'était le prince de.... Il était d'une taille au-dessus de la moyenne, avec une légère menace d'obésité, et portait une ample robe de chambre de riche brocart. Sur une table devant lui étaient posés une épée et un chapeau à l'ancienne mode, un masque, des dés avec leurs cornets, un portefeuille et une écritoire d'argent artistement ciselée.

1. Tu es sur le point, par violence ou par trahison, de souffrir le déshonneur ou une perte mortelle.

« Eh bien, Mascari, dit le prince en levant les yeux sur son parasite qui se tenait dans l'embrasure profonde d'une fenêtre, eh bien ! le cardinal repose avec ses ancêtres. J'ai besoin de distractions pour me consoler d'une perte si cruelle, et quelle voix plus douce que celle de Viola Pisani ?

— Votre Excellence parle-t-elle sérieusement ? sitôt après la mort de Son Éminence ?

— On en jasera moins, et on me soupçonnera moins. As-tu su le nom de cet insolent qui déjoua notre entreprise l'autre soir, et qui avertit le cardinal le lendemain ?

— Pas encore.

— Habile homme que tu es ! Je te le dirai moi. C'est le mystérieux inconnu.

— Le signor Zanoni ! En êtes-vous sûr, mon prince ?

— Sûr, Mascari. Il y a dans la voix de cet homme un ton qui ne me trompe jamais : quelque chose de clair, d'impérieux ; quand je l'entends, je crois vraiment qu'il y a telle chose qu'une conscience. Quoi qu'il en soit, il faut nous débarrasser de cet impertinent. Mascari ! le signor Zanoni n'a pas encore honoré de sa présence notre pauvre logis. C'est un étranger de distinction : il faut que nous donnions un banquet en son honneur.

— Bien dit ; et du vin de Chypre.

— Nous en reparlerons. Je suis superstitieux : des bruits étranges circulent sur le pouvoir et le talent prophétique de Zanoni. Rappelle-toi la mort d'Ughelli. Qu'importe ? eût-il le démon pour allié, il ne me déroberait pas ma proie, non, ni ma vengeance.

— Votre Excellence s'égare : la diva vous a ensorcelé.

— Mascari ! dit le prince avec un sourire hautain, dans ces veines coule le sang des Visconti, qui disaient avec orgueil que jamais femme n'a échappé à leur amour ni homme à leur haine. La couronne de mes ancêtres n'est plus qu'un hochet d'enfant ; mais leur ambition et leur courage n'ont point dégénéré. Mon honneur est maintenant intéressé dans cette entreprise. Il faut que Viola soit à moi.

— Encore une embuscade ? demanda Mascari.

— Non. Pourquoi ne pas envahir la maison ? Elle est située à l'écart, et la porte n'est pas de fer.

— Mais si, à son retour, elle dénonce votre violence ? Une maison forcée, une fille violée ! Réfléchissez ; les priviléges féodaux ne sont pas, il est vrai, abolis ; mais un Visconti même n'est pas au-dessus de la loi.

— Vraiment, Mascari? Imbécile! dans quel siècle, même si les novateurs insensés de la France font réussir leurs chimères, le fer de la loi ne pliera-t-il pas comme un roseau sous le poids de la puissance et de l'or? Mais ne sois pas si pâle, mes plans sont tout préparés. Le jour où elle quittera ce palais, elle le quittera pour la France, avec Jean Nicot. »

Mascari n'eut pas le temps de répondre; un huissier annonça le signor Zanoni.

Le prince porta involontairement la main à l'épée placée sur la table; puis, souriant de ce mouvement instinctif, il se leva, alla au-devant de l'étranger, et l'accueillit avec toute la courtoisie obséquieuse et démonstrative de la dissimulation italienne.

« C'est un honneur que j'estime hautement, dit le prince; depuis longtemps je désire serrer la main d'un personnage aussi distingué.

— Et je me rends à vos désirs avec le même sentiment qui vous les inspire, » répliqua Zanoni.

Le Napolitain s'inclina en pressant la main du nouveau venu; mais, au moment où il la toucha, un frisson passa sur lui, et son cœur cessa un instant de battre. Zanoni fixa sur lui ses yeux noirs et souriants, puis s'assit avec une aisance familière.

« Ainsi, la voilà signée et scellée! je parle de notre amitié, noble prince. Et maintenant, je vais vous expliquer le but de ma visite. J'ai découvert, Excellence, que, sans le savoir peut-être, nous sommes rivaux. Y aurait-il moyen de concilier nos prétentions?

— Ah! dit le prince négligemment, c'est donc vous le cavalier qui m'avez enlevé le fruit de mes exploits? A l'amour, comme à la guerre, tous les moyens sont bons. Concilier nos prétentions! Tenez! voici des dés; jouons-la! Celui qui amènera le plus bas point y renoncera.

— Promettez-vous de vous soumettre à cette convention?

— Oui, foi de Visconti.

— Et pour celui qui viole sa parole ainsi engagée, quelle sera la pénalité?

— L'épée est auprès du cornet, signor Zanoni. Que celui qui forfait à son honneur meure par l'épée.

— Vous invoquez cette sentence si l'un de nous manque à

sa parole? J'y souscris. Que le signor Mascari tienne les dés pour nous.

— Bien dit! Mascari, les dés? »

Le prince se rejeta dans son fauteuil, et, tout endurci qu'il était, il ne put dissimuler l'expression de triomphe et de joie qui anima ses traits. Mascari rassembla les trois dés, et les fit sonner dans le cornet. Zanoni, la tête appuyée sur sa main, s'inclina sur la table et regarda fixement le parasite. Mascari chercha en vain à se dérober à ce regard inquisiteur; il pâlit, trembla, et posa le cornet.

« Je donne le premier coup à Votre Excellence. Signor Mascari, nous sommes en suspens; veuillez nous tirer d'inquiétude. »

Mascari reprit le cornet, sa main trembla de nouveau, au point que les dés s'agitèrent avec bruit. Il jeta, et amena seize points.

« C'est un beau coup! dit Zanoni avec calme; cependant, signor Mascari, je ne désespère pas. »

Mascari rassembla les dés, agita le cornet et le vida de nouveau sur la table : c'était le coup le plus élevé que pussent donner les dés, dix-huit.

Le prince lança à son complaisant un regard flamboyant; Mascari, debout, regardait les dés bouche béante, et tremblait des pieds à la tête.

« J'ai gagné, vous voyez, dit Zanoni; pouvons-nous encore être amis?

— Signor, dit le prince, luttant manifestement contre la rage et la confusion, la victoire est à vous. Mais, pardonnez-moi, vous avez parlé avec indifférence de cette jeune fille; y a-t-il quelque chose qui puisse vous décider à abandonner votre droit?

— Ayez meilleure opinion de ma galanterie et (ici sa voix prit un accent sévère) n'oubliez pas la sentence que vos lèvres ont prononcée. »

Le prince fronça le sourcil, mais réprima la réponse hautaine qu'il était sur le point de faire.

« Assez, dit-il avec un sourire forcé; je me rends, et, pour vous prouver que je me rends de bonne grâce, veuillez honorer de votre présence une petite fête que je veux donner en honneur.... » Il ajouta avec un sourire sardonique : « De l'élévation de mon regretté parent, le cardinal, de pieuse mémoire, au véritable siége de saint Pierre.

— Je suis vraiment heureux de recevoir de vous un ordre auquel je puisse obéir. »

Zanoni changea de conversation, parla légèrement et gaiement, et bientôt après disparut.

« Drôle ! s'écria alors le prince, saisissant Mascari au collet, tu m'as trahi !

— J'affirme à Votre Excellence que les dés étaient convenablement préparés ; il devait amener *douze* ; mais il est le diable en personne ; c'est tout ce que je puis vous en dire.

— Il n'y a pas de temps à perdre, » dit le prince en lâchant prise. Le parasite rajusta tranquillement sa dentelle. « Mon sang bout. Cette fille, je la veux, dussé-je y périr. Quel est ce bruit ?

— Ce n'est que l'épée de votre illustre ancêtre qui vient de tomber de la table. »

CHAPITRE VII.

Il ne faut appeler aucun ordre, si ce n'est en temps clair et serein.
(*Les Clavicules du rabbi Salomon.*)

LETTRE DE ZANONI A MEJNOUR.

Mon art s'est déjà obscurci et troublé ; j'ai perdu la sérénité qui fait la puissance. Je ne puis influencer la volonté de ceux que je désirerais le plus vivement conduire au rivage ; je les vois s'égarer plus loin et plus profondément dans l'abîme de cet océan infini où nous voguons à jamais vers l'horizon qui fuit devant nous. Étonné et effrayé de voir que je ne puis qu'avertir là où je voudrais commander, j'ai interrogé mon âme. Oui, les désirs de la terre m'enchaînent au present et m'excluent des secrets solennels que l'Intelligence, purifiée de tout élément matériel, peut seule pénétrer et contempler. La condition austère en retour de laquelle nous tenons nos dons les plus nobles et les plus divins, jette pour nous un voile sur l'avenir de ceux pour qui nous éprouvons les faiblesses humaines de la jalousie, de la haine ou de l'amour, Mejnour, autour de moi tout est brume et ténèbres ; j'ai re-

culé dans notre existence sublime; et du sein de cette impérissable jeunesse, qui n'a de fraîcheur que dans l'esprit, est née la fleur sombre et empoisonnée de l'amour humain.

Cet homme n'est pas digne d'elle. Cette vérité, je la sais; et cependant il y a, dans sa nature, le germe de la vertu et de la grandeur, si les ronces et l'ivraie de la vanité et de la peur les laissaient se développer. Si elle était à lui, et que j'eusse ainsi transplanté dans un autre sol la passion qui obscurcit mes yeux et désarme ma puissance, alors, sans être vu, sans être entendu, sans être reconnu, je pourrais veiller sur la destinée de l'un, inspirer secrètement ses actions, et ainsi assurer le bonheur de l'autre par le sien. Mais le temps vole. A travers l'ombre qui m'environne, je vois s'accumuler sur elle les plus formidables dangers, dont elle ne peut se préserver que par la fuite. Elle ne peut échapper qu'avec lui ou moi. Avec moi! pensée enivrante! arrêt terrible! avec moi, Mejnour! Peux-tu t'étonner que je veuille la sauver de moi-même? Un moment dans la vie des siècles, une goutte d'eau dans l'Océan sans rivages; pour moi, l'amour humain peut-il être autre chose? Et dans sa nature délicate et pure, plus pure, plus spiritualisée, même dans ses jeunes affections, que tout ce que les pages innombrables du cœur ont, de siècle en siècle et de génération en génération, révélé à ma vue, il existe un sentiment profond et intime qui me présage un malheur inévitable. Hiérophante austère et impitoyable, toi qui as cherché à convertir à notre société toute âme qui t'a paru noble et courageuse, tu sais toi-même par expérience combien est vaine l'espérance de bannir d'un cœur de femme la *peur*. Ma vie serait pour elle un étonnement continuel. Lors même que, d'ailleurs, je chercherais à guider ses pas à travers les régions de la terreur jusqu'à la lumière, songe à celui qui veille sur le seuil, et frémis avec moi du terrible danger! J'ai essayé d'embraser l'âme tout entière de l'Anglais, de l'ambition de la vraie gloire dans son art; mais l'esprit inquiet de son ancêtre semble l'appeler toujours et l'attirer vers ces sphères où s'est perdue la course égarée de l'autre. Il y a un mystère dans l'héritage qu'un homme reçoit de ses aïeux. Des particularités d'esprit, comme les maladies du corps, demeurent assoupies pendant des générations pour se réveiller dans quelque descendant éloigné, déjouer tout traitement et résister à toute science. Viens à moi de ta solitude au milieu des débris de Rome. J'aspire après un confident vivant; j'ap-

pelle à moi celui qui jadis a connu, lui aussi, la jalousie et l'amour. J'ai recherché la communion d'Adon-Aï; mais sa présence, qui autrefois m'inspirait la joie céleste de la science et la foi sereine dans la destinée, ne fait plus que me troubler et me confondre. Des hauteurs d'où je cherche à pénétrer l'ombre des choses futures, je découvre des spectres menaçants et irrités. Il me semble apercevoir comme une limite fatale à l'existence merveilleuse qui m'a été donnée; il me semble qu'après des siècles de la vie idéale, je vois ma route aboutir au gouffre des tempêtes de la Réalité. Là où les astres ouvraient devant moi leurs portes, je distingue confusément un échafaud; d'épaisses vapeurs de sang s'élèvent comme d'un charnier. Chose plus étrange encore, il y a ici un être, un type achevé du faux idéal des hommes vulgaires; dérision hideuse en corps et en âme de tout ce que l'art rêve comme beauté, de tout ce que le cœur désire comme perfection; et, dans toutes mes visions, je retrouve, au milieu de ces nuages sombres et menaçants de l'avenir, son image sinistre toujours présente. Auprès de cet échafaud dont j'aperçois l'ombre, il est là debout qui me raille dans une langue infernale et avec des lèvres qui distillent le sang et la fange. Viens, ami des anciens jours! Pour moi du moins ta sagesse n'a pas renoncé à toute affection humaine. Selon les règles de notre ordre solennel, réduit maintenant à nous deux, derniers survivants de tant de nobles et généreux adeptes, tu es tenu aussi de diriger les descendants de ceux que tes conseils ont cherché, dans des temps plus reculés, à initier au grand secret. Le dernier rejeton de ce hardi Visconti, qui fut autrefois ton disciple, persécute impitoyablement cette belle et douce Viola. Par ses projets criminels et sanguinaires, il creuse lui-même son tombeau; tu peux encore le détourner de son destin fatal. Moi aussi, par la même loi mystérieuse, je suis engagé à obéir, s'il l'exige, à un descendant moins coupable d'un de nos frères. S'il repousse mes conseils et persiste à demander l'initiation, Mejnour! tu auras un nouveau néophyte. Crains d'avoir une nouvelle victime. Viens à moi; ces lignes t'arriveront rapidement. Réponds en me procurant la joie de serrer la seule main que j'ose presser encore!

CHAPITRE VIII.

....il lupo
Ferito, credo, mi connobe e' incontro
Mi venne con la bocca sanguinosa[1].
(*Aminta*, a. IV, sc. I.)

A Naples, le tombeau de Virgile, qui surplombe la grotte du Pausilippe, est vénéré, moins avec les sentiments qui devraient honorer la mémoire d'un poëte, qu'avec la terreur mystérieuse qui enveloppe le souvenir d'un magicien. C'est à ses enchantements qu'on attribue l'excavation de la montagne, et la tradition donne encore pour gardiens à son tombeau les esprits qu'il évoqua pour creuser la grotte. Ce lieu, dans le voisinage immédiat de la maison de Viola, avait souvent attiré ses pas. Elle aimait les images vagues et solennelles qui peuplaient sa pensée quand elle plongeait son regard dans la longue obscurité de la grotte, ou quand, debout près de la tombe, elle contemplait du sommet du rocher les personnages microscopiques de la foule affairée qui semblait fourmiller dans les sinuosités au-dessous d'elle; et c'est là que, vers le milieu du jour, elle dirige maintenant sa course solitaire. Elle longea le sentier étroit, elle traversa le sombre vignoble qui gravit le rocher, elle gagna le point élevé, tapissé de mousse et de verdure luxuriante, où repose la cendre de celui qui encore aujourd'hui apaise et élève l'âme des hommes. Au loin s'élevait la vaste forteresse de Saint-Elme, sombre et sourcilleuse, au milieu des dômes et des clochers qui éteincelaient au soleil. Assoupie dans sa splendeur azurée, la mer des Sirènes dormait immobile; et la fumée bleuâtre du Vésuve, à l'horizon lumineux, s'élevait comme une colonne mouvante dans le ciel transparent. Sans mouvement sur le bord du précipice, Viola contempla le monde vivant et poétique qui se déroulait à ses pieds, et la morne vapeur du Vésuve fascinait plus encore son regard que les jardins épars, ou l'éblouissante Caprée, souriant au milieu du sourire de la mer. Elle n'entendit pas un

1. En se sentant frappé, le loup me reconnut, je crois, et vint sur moi avec sa gueule sanglante.

pas qui avait suivi le sien, et tressaillit en entendant une voix tout près d'elle. Le personnage qui se trouvait à ses côtés avait surgi si subitement du milieu des arbustes qui tapissaient les rochers, et son aspect, à la fois rude et difforme, présentait une harmonie si singulière avec le caractère sauvage de la nature qui l'environnait et les traditions mystérieuses qui se rattachaient à ce lieu, qu'elle pâlit et laissa échapper un cri de frayeur.

« Allons, belle effarée, n'ayez pas peur de mon visage, dit l'homme avec un sourire amer. Après trois mois de mariage, il n'y a plus ni laideur ni beauté. Le niveau de l'habitude est bien puissant. Je me rendais chez vous quand je vous ai vue sortir; et comme j'ai à vous entretenir sur un sujet important, j'ai pris la liberté de vous suivre. Je m'appelle Jean Nicot, un nom déjà avantageusement connu dans les arts. La peinture et la musique sont sœurs, et la scène est un temple où toutes deux sont unies. »

Il y avait dans le ton du nouveau venu quelque chose de franc et de dégagé qui tendait à dissiper la crainte que sa brusque apparition avait d'abord fait naître. Tout en parlant, il s'assit sur une pierre auprès d'elle, la regarda fixement et continua :

« Vous êtes bien belle, Viola, et je ne m'étonne pas du nombre de vos admirateurs. Si j'ose me compter moi-même dans leurs rangs, c'est que je suis le seul qui vous aime honnêtement, et qui cherche loyalement votre main. De grâce ne vous indignez pas ainsi. Écoutez-moi. Le prince de *** vous a-t-il jamais parlé de mariage; ou le beau charlatan Zanoni? ou ce jeune Anglais aux yeux bleus, Clarence Glyndon? C'est le mariage, c'est un asile, une protection, c'est l'honneur que je vous offre. Et ces biens durent quand les épaules les plus droites se sont voûtées, quand les yeux les plus brillants se sont obscurcis. Qu'en dites-vous? »

Il essaya de lui prendre la main. Viola se recula indignée et se disposa à partir. Le peintre se leva brusquement et lui barra le passage.

« Belle artiste, il faut m'écouter. Savez-vous ce que cette vie du théâtre est aux yeux du préjugé, c'est-à-dire dans l'opinion générale de l'humanité? C'est être reine devant la rampe et paria devant le soleil. Personne ne croit à votre vertu, personne n'a foi dans vos serments; vous êtes la marionnette qu'ils veulent bien parer d'oripeaux et de clinquant pour leur

amusement, vous n'êtes pas l'idole de leur culte. Êtes-vous à ce point éprise de cette carrière, que vous dédaigniez même de songer au calme et à l'honneur? Peut-être êtes-vous différente de ce que vous paraissez. Peut-être souriez-vous au préjugé qui voudrait vous dégrader, et êtes-vous assez sage pour en vouloir tirer avantage. Parlez-moi sans crainte, je n'ai pas non plus de préjugés, belle Viola; je suis sûr que nous nous entendrions. Or, le prince de*** m'a chargé d'un message pour vous; faut-il que je m'en acquitte? »

Jamais Viola n'avait senti ce qu'elle éprouvait alors, jamais elle n'avait vu si clairement tous les périls de son isolement et de sa célébrité dangereuse. Nicot poursuivit :

« Zanoni ne veut que s'amuser de votre vanité; Glyndon se mépriserait s'il vous offrait son nom, et vous mépriserait si vous l'acceptiez; mais le prince de*** est sérieux, lui, et il est riche. Ecoutez ! »

Nicot approcha sa bouche de l'oreille de Viola, et sa langue de vipère commença une phrase qu'elle ne lui laissa pas achever. Elle bondit loin de lui, avec un éclair d'inexprimable dédain dans les yeux. Il chercha à lui ressaisir le bras, son pied lui manqua, il tomba, fut précipité du haut du rocher, et roula meurtri et lacéré, jusqu'à ce qu'une branche de pin l'arrêta suspendu au-dessus de l'abîme béant. Elle entendit son cri de rage et de douleur, descendit d'un seul élan le sentier sans jeter un regard derrière elle, et regagna, sa maison. A l'entrée se trouvait Glyndon, s'entretenant avec Gionetta. Elle passa rapidement auprès de lui, pénétra dans la maison, et s'affaissa sur le sol, en pleurant et sanglotant.

Glyndon, qui l'avait suivie, chercha en vain à la calmer. Elle ne voulut point répondre à ses questions, elle ne semblait pas entendre ses protestations d'amour.... mais tout à coup la peinture que Nicot lui avait faite du jugement du monde sur cette carrière, qui, à son âme jeune et enthousiaste, avait paru comme le sacerdoce de l'harmonie et du beau, cette peinture terrible se représenta avec plus de force à sa pensée; elle leva son visage enseveli dans ses mains, et regardant fixement l'Anglais, dit :

« Perfide ! oses-tu me parler d'amour !

— Sur mon honneur, les mots me manquent pour vous dire comme je vous aime.

— Me donneras-tu ton foyer, ton nom? Me prendras-tu pour femme? »

Si, en ce moment, Glyndon eût répondu comme le lui conseillait son bon ange, peut-être que, dans cette révolution que les paroles de Nicot avaient opérée dans son âme, qui la faisaient se mépriser elle-même, désespérer de l'avenir et douter de tout l'idéal de ses rêves, peut-être, dis-je, en lui rendant l'estime d'elle-même, eût-il gagné sa confiance et conquis son amour. Mais, à cette brusque question, contre toutes les inspirations de ses instincts les plus élevés se dressèrent tout à coup ces soupçons, ces hésitations qui, comme l'avait si bien dit Zanoni, étaient les ennemis de son âme. Se laisserait-il ainsi prendre dans un piége dressé à sa crédulité par l'intrigue? N'avait-elle pas ordre de saisir le moment propice pour lui arracher un aveu dont il ne pouvait que se repentir à l'heure prudente mais tardive de la réflexion? N'était-ce pas un rôle étudié d'avance que jouait la grande actrice? Il se retourna pendant que s'agitaient en lui ces pensées, filles du monde, car il crut littéralement entendre au dehors le rire moqueur de Mervale. Et il ne se trompait pas. Mervale passait devant la porte, et Gionetta lui avait dit que son ami était là. Qui ne connaît l'effet du rire desséchant du monde? Mervale était le monde incarné. Le monde entier semblait le railler, lui lancer toute sa dérision dans le ton clair et sec de ce rire sonore. Il recula d'un pas. Viola le suivit avec un regard impatient, presque suppliant. Enfin, il balbutia :

« Est-ce la règle, belle Viola, pour toutes vos compagnes du théâtre d'exiger le mariage comme la condition nécessaire de l'amour? »

Question lâche et cruelle! parole empoisonnée! L'instant d'après il s'en repentit. Il fut saisi du triple remords de la raison, du cœur et de la conscience. Il la vit s'affaisser pour ainsi dire sous ses paroles fatales. Il vit son teint s'animer, puis pâlir, ses lèvres marbrées se crisper; puis avec un regard triste et résigné, plutôt de pitié pour elle-même que de reproches pour lui, elle pressa convulsivement ses mains sur sa poitrine et dit :

« Il avait raison. Pardonnez-moi, étranger! Je vois maintenant que je suis en effet le paria.

— Écoutez-moi, Viola. Viola, c'est à vous de pardonner! »

D'un signe elle le repoussa, puis avec un sourire plein de désespoir elle passa auprès de lui et pénétra dans sa chambre. Glyndon n'osa essayer de la retenir.

CHAPITRE IX.

Dafne. Ma, chi lung' è d' Amor?
Tirsi. Chi teme et fugge.
Dafne. E che giova fuggir da lui ch' ha l'ali?
Tirsi. Amor nascente ha corte l' ali [1].
(*Aminta*, a. II, sc. II.)

En sortant de la maison de Viola, Glyndon se sentit saisir le bras par Mervale, qui était demeuré devant la porte. Glyndon se dégagea brusquement.

« Tous vos conseils, dit-il amèrement, ont fait de moi un lâche et un misérable. Mais je veux rentrer; je veux lui écrire et épancher devant elle toute mon âme. Elle me pardonnera encore. »

Mervale, dont le caractère était d'une égalité imperturbable, rajusta ses manchettes et son jabot un peu chiffonnés par le geste de colère de son ami, laissa Glyndon s'épuiser en exclamations et en reproches, puis, comme un pêcheur expérimenté, commença à ramener sa ligne. Il tira à Glyndon l'explication de ce qui s'était passé, et chercha habilement à l'apaiser au lieu de l'irriter. Il faut lui rendre cette justice: il n'était pas vicieux; il avait même en morale des principes plus fermes que n'en ont ordinairement les jeunes gens. Il blâma sincèrement son ami des intentions peu honorables que celui-ci avait à l'égard de la jeune actrice.

« De ce que je ne veux pas qu'elle soit votre femme, il ne s'ensuit pas que je veuille que vous en fassiez votre maîtresse. Entre les deux, un sot mariage vaut mieux qu'une liaison coupable. Mais attendez encore: n'agissez pas sous l'impression du premier moment.

— Il n'y a pas de temps à perdre. J'ai promis à Zanoni une réponse avant demain soir. Après ce délai, il ne me reste plus de choix.

1. *Daphné.* Mais qui est loin de l'Amour?
Tircis. Celui qui craint et qui fuit.
Daphné. A quoi sert de fuir un dieu qui a des ailes?
Tircis. Quand l'Amour vient de naître, ses ailes sont courtes encore.

— Oh! oh! s'écria Mervale, voilà qui me paraît suspect. Expliquez-vous. »

Glyndon, dans l'ardeur de sa passion, raconta à son ami ce qui s'était passé entre lui et Zanoni, en supprimant seulement, sans savoir trop pourquoi, toute allusion à son ancêtre et à la Société mystérieuse.

Ces détails rendirent à Mervale tout l'avantage qu'il désirait reconquérir. Juste ciel! avec quel bon sens solide et fin il parla!

Il était clair qu'il existait une coalition entre l'actrice et, qui sait? son protecteur secret, rassasié et blasé sans doute. La position de l'un était équivoque, celle de l'autre ne l'était pas moins. Comme la question de l'actrice était adroite! Avec quelle perspicacité Glyndon avait, sous la première inspiration de sa raison, pénétré le complot et découvert le piége! Quoi? se laisserait-il ainsi pousser à un sot mariage par des cajoleries mystérieuses, parce que Zanoni, un simple étranger, lui disait, avec un visage grave, qu'il eût à se décider avant une certaine heure?

« Voici au moins ce que vous pouvez faire, dit Mervale avec assez de raison. Attendez que le délai expire; il ne manque plus qu'un jour. Déjouez Zanoni. Il vous dit qu'il vous rencontrera demain avant minuit, et vous défie de l'éviter. Bah! quittons Naples pour quelque endroit des environs, où, à moins d'être vraiment le diable, il ne puisse nous découvrir. Montrez-lui que vous ne voulez pas vous laisser mener les yeux fermés, même à un parti que vous avez le projet de prendre. »

Glyndon fut ébranlé : il ne pouvait combattre les raisonnements de son ami; il n'était pas convaincu, mais il hésitait.

A ce moment même Nicot passa auprès d'eux.

« Eh bien! pensez-vous toujours à la Pisani?

— Oui, et vous?

— L'avez-vous vue? lui avez-vous parlé? Elle s'appellera Mme Nicot avant la fin de la semaine. Je vais au café de Tolède, et, la première fois que vous rencontrerez votre ami le signor Zanoni, dites-lui qu'il s'est trouvé deux fois sur mon chemin. Jean Nicot, tout peintre qu'il est, est un honnête homme, et paye toujours ses dettes.

— En matière d'argent, c'est une bonne doctrine, dit Mervale; mais, en fait de vengeance, c'est moins moral et pas aussi sage. Mais, est-ce dans votre amour pour Viola qu'il

vous a desservi? Cela ne peut être, puisque vos affaires vont si bien de ce côté.

— Demandez à Viola Pisani. Pauvre Glyndon! elle garde pour vous seul toute sa pruderie. Mais je n'ai pas de préjugés. Encore une fois, adieu.

— Allons, réveillez-vous, dit Mervale en frappant sur l'épaule de Glyndon; que pensez-vous de votre belle?

— Cet homme ment.

— Voulez-vous lui écrire?

— Non; si tout ceci n'est de sa part qu'un jeu indigne, je renoncerai à elle sans un soupir. Je la surveillerai de près, et, quoi qu'il arrive, Zanoni ne disposera pas de mon sort. Vous avez raison: quittons Naples demain au point du jour.

CHAPITRE X.

O chiunque tu sia, che fuor d'ogni uso
Pieghi natura ad opre altere e strane
E'apiando i segreti, entri al più chiuso
Spazi' a tua voglia delle menti umane,
Deh! Dimmi [1]! (*Gerus.*, lib. X, 18.)

Le lendemain, de grand matin, les deux amis prirent à cheval la route de Baïa. Glyndon avait fait dire à son hôtel que, si Zanoni le demandait, il le trouverait dans le voisinage de ce lieu de plaisance cher aux baigneurs de l'antiquité.

Ils passèrent devant la maison de Viola; Glyndon résista à la tentation de s'y arrêter, et, après avoir traversé la grotte de Pausilippe, ils regagnèrent par un détour les faubourgs de la ville, et prirent la route opposée qui mène à Portici et à Pompéï. Le jour était déjà avancé, quand ils arrivèrent au premier de ces deux endroits. Ils s'y arrêtèrent pour dîner: Mervale avait ouï vanter le macaroni de Portici, et Mervale était un bon vivant.

Ils descendirent à une auberge d'assez modeste apparence et

1. O qui que tu sois, qui forces la nature à se plier à tes œuvres étranges, et qui, maître de ses secrets, pénètres à volonté les profondeurs cachées de l'âme humaine, dis-moi!...

dinèrent sous une tente. Mervale était plus gai que de coutume ; il força son ami à faire honneur au lacrima, et conversa avec entrain.

« Eh bien, mon cher, nous avons déjoué au moins une des prédictions de Zanoni : dorénavant vous n'aurez plus foi en lui.

— Les ides sont venues, mais ne sont pas encore passées.

— Bast ! s'il est l'astrologue, vous n'êtes pas le César. C'est votre vanité qui vous rend crédule. Dieu merci ! je ne me crois pas un personnage assez important pour que l'ordre de la nature se bouleverse pour m'effrayer.

— Mais pourquoi l'ordre de la nature serait-il bouleversé? Il peut exister une philosophie plus profonde que nous ne pensons, une philosophie qui découvre les secrets de la nature, mais qui n'en change pas le cours en les pénétrant.

— Vous voilà retombé dans votre crédulité : vous supposez sérieusement que Zanoni est un prophète, qu'il lit dans l'avenir; peut-être même qu'il vit familièrement avec les génies et les esprits. »

Ici le maître de l'auberge, petit homme gras et huileux, entra avec une nouvelle bouteille de lacrima. Il espérait que Leurs Excellences étaient contentes; il était touché, pénétré jusqu'au fond du cœur, qu'elles voulussent bien trouver le macaroni à leur goût. Leurs Excellences allaient-elles au Vésuve? Il y avait une petite éruption, invisible de l'endroit où ils étaient; mais c'était un joli spectacle, et qui serait plus joli encore après le coucher du soleil.

« Excellente idée ! s'écria Mervale. Qu'en pensez-vous, Glyndon ?

— Je n'ai jamais vu d'éruption, j'aimerais assez à en voir une.

— Mais n'y a-t-il aucun danger? demanda le prudent Mervale.

— Aucun : la montagne est fort bien élevée maintenant. Elle joue un peu pour amuser Leurs Excellences les Anglais: voilà tout.

— C'est bien : demandez nos chevaux ; nous voulons partir avant que la nuit arrive. *Nunc est bibendum;* mais prenez garde au *pede libero*, qui ne serait pas précisément de mise sur la lave. »

Ils achevèrent la bouteille, payèrent et montèrent en selle : l'aubergiste s'inclina; et les cavaliers, par une délicieuse et fraîche soirée, se dirigèrent vers Resina. Le vin, et sans doute aussi son imagination surexcitée, donnèrent une certaine animation à Glyndon, dont l'humeur mobile était parfois légère et radieuse comme celle d'un écolier en liberté :

et les éclats de rire des cavaliers retentirent fréquents et joyeux dans ce lugubre domaine des cités ensevelies.

L'étoile du couchant brillait déjà dans les cieux aux teintes rosées, quand ils arrivèrent à Resina. Ils y laissèrent leurs chevaux et prirent des mules et un guide. A mesure que le ciel s'assombrissait, le feu du volcan brûlait d'un éclat de plus en plus intense. Par mille sillons, par mille ruisseaux, la source de flamme débordait du sombre sommet ; et, à mesure qu'ils montaient, les Anglais commençaient à sentir se développer en eux et croître peu à peu cette impression de solennelle terreur qui est comme l'atmosphère même qui enveloppe le géant des plaines de l'antique Hadès.

La nuit était venue quand ils quittèrent leurs mules pour continuer leur ascension à pied, en compagnie de leur guide et d'un paysan porteur d'une torche. Le guide, comme la plupart de ses confrères, était sociable et bavard, et Mervale en profita pour tirer de chaque incident de leur excursion de l'amusement ou de l'instruction.

« Ah ! Excellence, dit le guide, vos compatriotes aiment le volcan à la passion. Dieu les conserve ! Ils nous apportent tant d'argent ! Si notre fortune dépendait des Napolitains, nous mourrions de faim.

— Le fait est qu'ils ne sont pas curieux, dit Mervale. Vous souvenez-vous, Glyndon, de l'air dédaigneux dont le vieux comte nous dit : « Vous irez voir le Vésuve, sans doute ? Je n'y suis jamais allé. Qu'irais-je y faire ? On a froid, on a faim, on a la fatigue, on a le danger ; et le tout, pour voir du feu, qui a tout aussi bonne apparence dans un brasier que sur une montagne ! » Et, ajouta-t-il en riant, le vieux comte n'avait pas si grand tort.

— Mais, Excellence, dit le guide, ce n'est pas tout : il y a des cavaliers qui osent faire l'ascension sans nous. Ils méritent assurément de tomber dans le cratère.

— Il faut qu'ils soient bien hardis pour s'aventurer seuls. Vous n'en trouvez pas souvent qui aient cette audace ?

— Quelquefois, signor, des Français. Mais l'autre nuit, jamais je n'eus une si grande peur, j'avais accompagné une société anglaise ; une dame oublia sur la montagne son album : elle m'offrit une grosse somme pour retourner le chercher et le lui rapporter à Naples. J'y allai le soir même. Je le trouvai, en effet, et me disposais à redescendre, quand j'aperçus un homme qui semblait s'élever du milieu même du cratère. L'air

était si empoisonné en cet endroit, que je ne pouvais concevoir qu'une créature humaine y pût respirer et vivre. Je fus tellement stupéfait, que je demeurai immobile comme une pierre. L'apparition traversa les cendres brûlantes et s'arrêta devant moi face à face. Santa Maria ! quelle tête !

— Comment ! hideuse ?

— Magnifique, signor, mais terrible. Son aspect n'avait rien d'humain.

— Et que dit cette salamandre ?

— Rien. Elle ne parut même pas me voir, quoique j'en fusse aussi près que je suis de votre Excellence ; mais ses yeux semblaient pénétrer et sonder l'espace. Le fantôme passa rapidement auprès de moi, traversa un torrent de lave brûlante, et disparut au revers de la montagne. Curieux et enhardi, je résolus de m'assurer si je pourrais supporter l'atmosphère que venait de quitter le personnage mystérieux ; mais, à trente pas de l'endroit où je l'avais aperçu pour la première fois, je fus refoulé par une vapeur empestée qui faillit m'asphyxier. Cospetto ! Je n'ai cessé, depuis, de cracher le sang.

— Je parie, Glyndon, que vous vous figurez que ce roi des flammes doit être Zanoni, » dit Mervale en riant.

Le petit groupe était parvenu presque au sommet de la montagne, et le spectacle qui se présentait à eux était d'une inexprimable grandeur. Du cratère, une vapeur noire et épaisse surgissait et envahissait tout l'arrière-plan du ciel. Du milieu de cette vapeur jaillissait une flamme d'une forme singulière et belle : on eût dit un cimier de plumes gigantesques, le diadème de la montagne décrivant à une hauteur prodigieuse sa courbe immense, puis retombant avec des teintes admirablement nuancées ; le tout mobile et tremblant comme la plume qui ombrage le casque d'un guerrier. Lumineuse et écarlate, la flamme jetait sa clarté sur le sol sombre et rugueux autour d'eux, et de chaque rocher, de chaque ondulation, tirait des ombres d'une variété infinie. Des exhalaisons sulfureuses et oppressives augmentaient encore la sombre et sublime horreur de la scène. Au détour de la montagne et dans la direction de la mer invisible et lointaine, le contraste était d'un grandiose merveilleux ; le ciel serein et azuré, les étoiles calmes et immobiles, comme les yeux de l'amour céleste : on eût dit que les deux empires rivaux du bien et du mal étaient à la fois révélés à découvert au regard de l'homme. Glyndon, rendu encore une fois à tout l'enthou-

siasme de l'artiste, demeurait là enchaîné et absorbé par des émotions vagues et indéfinissables, tout à la fois de ravissement et de souffrance. Appuyé sur l'épaule de son ami, il regardait autour de lui et écoutait avec une terreur muette et recueillie le grondement de l'orage souterrain, les bruits et les échos du travail mystérieux de la nature dans ses sombres et redoutables profondeurs. Tout à coup, comme une bombe échappée du mortier, une pierre immense fut lancée à des centaines de toises de la gueule du cratère, puis, tombant avec un fracas formidable sur le roc, se brisa en mille fragments qui roulèrent, en bondissant et en gémissant, à travers un sillon d'étincelles, jusqu'au pied de la montagne. Un de ces débris, le plus volumineux, frappa le sol à l'étroit intervalle qui séparait les Anglais de leur guide, à trois pas au plus des touristes; Mervale poussa un cri d'effroi, Glyndon retint son souffle et frissonna.

« Diavolo ! s'écria le guide ; descendez, Excellences, descendez, nous n'avons pas un moment à perdre. Suivez-moi. »

Et le guide et le paysan s'enfuirent avec toute la rapidité dont ils pouvaient disposer. Mervale, plus alerte que son ami, suivit leur exemple; et Glyndon, plus confus qu'alarmé, ne resta pas longtemps en arrière. A peine avaient-ils fait quelques pas, qu'un tourbillon énorme de fumée jaillit du cratère, subit et impétueux. La clarté du ciel disparut; des ténèbres brusques et complètes enveloppèrent la scène, et à travers l'obscurité on entendait la voix déjà lointaine du guide, à demi étouffée par la trombe de fumée et les gémissements de la terre frémissante. Glyndon s'arrêta. Il était séparé de son ami et du guide ; il était seul avec les ténèbres et la terreur. La sombre vapeur se replia lentement et comme à regret; le panache de feu se dessina de nouveau, et son reflet, mobile et flamboyant, éclaira encore une fois les horreurs du périlleux sentier. Glyndon, remis de son émotion, avança. Au-dessous de lui il reconnut la voix de Mervale qui l'appelait, mais il ne pouvait déjà plus l'apercevoir : le son servit à le guider. Étourdi et hors d'haleine, il s'élança en avant; mais écoutez ! un mugissement morne, lent, et à chaque instant grossi, vient frapper son oreille. Il s'arrêta et se retourna. Le feu avait débordé de son lit, il s'était frayé un passage à travers les sillons de la montagne. Rapidement, rapidement le torrent le poursuivait; et de plus en plus rapproché, le souffle de l'ennemi, implacable et surnaturel, haletai-

brûlant sur sa joue! Il fit un détour désespéré : des mains et des pieds il gravit un rocher qui, vers la droite, rompait l'égalité du sol flétri et calciné. Le torrent roula autour de lui et sous ses pieds; puis, enveloppant la pierre même sur laquelle il était arrêté, interposa entre ce lieu de refuge et la fuite une large et infranchissable barrière de feu liquide. Il était là isolé, dans l'impossibilité de descendre et réduit à retourner sur ses pas vers le cratère, pour de là chercher sans guide, sans indications, quelque autre sentier. Un instant son courage faiblit. Dans son désespoir, il cria de cette voix forcée qui ne s'entend jamais au loin, au guide, à Mervale, de revenir à son secours.

Point de réponse. L'Anglais ainsi abandonné à ses seules ressources sentit son courage et son énergie lui revenir et grandir avec le danger. Il s'avança aussi près du cratère que le lui permirent les vapeurs méphitiques, puis plongeant un regard au-dessous de lui, avec un soin minutieux et raisonné, il se traça un chemin par lequel il espérait éviter la direction qu'avait prise le fleuve de feu; enfin, d'un pas ferme et rapide, il s'avança sur la couche de cendres brûlantes qui se pulvérisait sous ses pieds.

Il avait fait environ cinquante pas, quand il s'arrêta brusquement; une terreur indicible, inexplicable, que jusqu'alors, au milieu de tous ces périls, il n'avait point éprouvée, l'envahit tout à coup. Il trembla de la tête aux pieds : ses muscles refusèrent d'obéir à sa volonté, il se sentit comme paralysé et frappé de mort. Terreur inexplicable, comme je l'ai dit, car la route semblait facile et sûre. La flamme, au-dessus de lui et derrière lui, brûlait claire et lointaine, et au delà les étoiles lui prêtaient leur clarté encourageante. Nul obstacle n'était visible, nul danger ne semblait le menacer. Et pendant que, frappé de cette panique soudaine, rivé sur place dans l'impossibilité de bouger, de parler, la poitrine violemment agitée, le front baigné de larges gouttes de sueur, il demeurait immobile, éperdu, les yeux hagards, il aperçut devant lui à quelque distance, et de plus en plus distinctement visible, une ombre colossale, une ombre qui paraissait appartenir à une forme humaine, mais incomparablement au-dessus de la taille humaine; vague, sombre, à peine définie, et différente, il ne savait pourquoi ni en quoi, non-seulement des proportions, mais encore des membres et des traits généraux de la forme de l'homme. La clarté éclatante du volcan, qui semblait reculer et pâlir devant cette gigantesque et mystérieuse apparition,

jetait cependant son reflet rouge et régulier sur une autre forme qui accompagnait la première, calme et immobile : et c'était peut-être le contraste de ces deux êtres, l'être et l'ombre, qui frappa le spectateur de la différence qui existait entre eux, l'humain et le surhumain. Un moment seulement, que dis-je ? la dixième partie d'une seconde, l'Anglais put voir ce spectacle. Un second débordement de vapeurs sulfureuses, plus rapide encore et plus dense que le premier, s'épancha sur la montagne, et telle fut la nature des exhalaisons ou l'intensité de son effroi, que Glyndon, après un effort désespéré et impuissant pour respirer, tomba à terre sans mouvement et sans connaissance.

CHAPITRE XI.

« Was hab' ich
Wenn ich nicht Alles habe? » sprach der Jüngling [1].
(*Das verschleierte Bild zu Sais.*)

Mervale et l'Italien arrivèrent sains et saufs à l'endroit où ils avaient laissé leurs montures, et ce ne fut qu'après avoir repris courage et haleine qu'ils songèrent à Glyndon. Mais alors, à mesure que les minutes s'écoulèrent sans qu'il reparût, Mervale, dont le cœur valait au moins, en somme, autant que la majorité des cœurs humains, commença de s'inquiéter sérieusement. Il insista pour retourner à la recherche de son ami, et à la fin, grâce aux promesses les plus libérales, il décida le guide à l'accompagner. La base de la montagne se déroulait calme et blanche sous le ciel étoilé, et l'œil expérimenté du cicerone pouvait, à une distance considérable, distinguer tous les objets qui s'y trouvaient. Ils n'avaient pas fait beaucoup de chemin, quand ils avisèrent deux formes qui se dirigeaient lentement de leur côté.

Ils avancèrent : Mervale reconnut son ami.

« Sauvé, Dieu merci ! dit-il en se tournant vers le guide.

— Anges du ciel, protégez-nous ! dit l'Italien en tremblant. Voici le fantôme qui m'a rencontré vendredi dernier. C'est lui ! mais il a maintenant un visage humain.

1. « Qu'ai-je donc, si je n'ai pas tout? » dit le jeune homme.

— Signor Inglese, dit la voix de Zanoni pendant que Glyndon pâle, épuisé et silencieux, répondait machinalement à la bienvenue de Mervale ; signor Inglese, j'avais dit à votre ami que nous nous verrions cette nuit ; vous voyez que vous n'avez pas échappé à ma prédiction.

— Mais comment ? mais où ? balbutia Mervale surpris et confus.

— J'ai trouvé votre ami étendu sur le sol, accablé par les émanations du cratère. Je l'ai porté dans un air plus pur, et, comme je suis familier avec la montagne, je vous l'ai ramené sain et sauf. Voilà toute l'histoire. Vous voyez, monsieur, que, sans cette prophétie que vous vouliez éluder, votre ami serait à l'heure qu'il est, un cadavre ; encore une minute, et les vapeurs auraient fait leur œuvre. Adieu, je vous souhaite le bonsoir et des rêves agréables.

— Mais, mon sauveur, vous ne nous abandonnerez pas ! dit Glyndon qui prit alors la parole pour la première fois. Ne voulez-vous pas revenir avec nous ? »

Zanoni réfléchit et prit Glyndon à part.

« Jeune homme, dit-il gravement, il est nécessaire que nous nous rencontrions encore une fois cette nuit. Il importe qu'avant la première heure du matin vous décidiez vous-même de votre sort. Je sais que vous avez outragé celle que vous prétendez aimer. Il n'est pas trop tard pour vous repentir. Ne consultez pas votre ami : il a du sens et de la prudence ; mais à cette heure ce n'est pas de sa prudence que vous avez besoin. Il y a dans la vie des moments où c'est de l'imagination et non de la raison que doit naître la sagesse, et vous touchez à un de ces moments. Je ne vous demande pas votre réponse maintenant. Recueillez vos pensées, rassemblez votre énergie épuisée. Il y a deux heures d'ici à minuit. Avant minuit je serai avec vous.

— Être incompréhensible ! répliqua l'Anglais. Je voudrais déposer en vos mains la vie que vous venez de me conserver ; mais ce que j'ai vu cette nuit efface de ma pensée jusqu'à l'image de Viola elle-même. Un désir plus ardent que celui de l'amour brûle dans mes veines : le désir de ne pas ressembler à mon espèce, de m'élever au-dessus d'elle, le désir de pénétrer et de partager le secret de votre propre existence, le désir d'une science surnaturelle et d'une puissance qui n'est pas de ce monde. Je fais mon choix. Au nom de mon ancêtre, je t'adjure et je rappelle ton engagement ; instruis-moi, guide-

moi, fais de moi ton élève, ton esclave, et aussitôt et sans murmure je t'abandonne la femme que j'aurais, avant de t'avoir vu, disputée au monde tout entier.

— Je t'ordonne de bien réfléchir : d'un côté, la main de Viola, un séjour tranquille, une vie heureuse et sereine; de l'autre, des ténèbres partout, des ténèbres que mes yeux même ne sauraient pénétrer.

— Mais tu m'as dit que, si j'épouse Viola, je dois me contenter de l'existence commune; que, si je refuse, je peux prétendre à ta science et à ta puissance.

— Homme vain! la science et la puissance ne sont pas le bonheur.

— Mais elles sont plus que le bonheur. Dis-moi, si j'épouse Viola, veux-tu encore être mon maître et mon guide? Réponds-moi, et mon parti est pr[illegible].

— Ce serait impossible.

— Alors je renonce à elle, je renonce à l'amour, je renonce au bonheur. Bienvenue soit la solitude, et bienvenu le désespoir, si c'est par lui qu'il faut passer pour parvenir à ton sombre et sublime secret.

— Je n'accepte pas maintenant ta réponse. Avant la dernière heure de la nuit, tu me la donneras en une seule parole, oui ou non. Jusqu'alors adieu. »

Zanoni le salua de la main, descendit rapidement et disparut. Glyndon rejoignit son ami impatient et émerveillé; Mervale, en revoyant son visage, y constata un grand changement. L'expression flexible et indécise de la jeunesse n'y était plus. Les traits étaient fixes, arrêtés, sévères, et la fraîcheur naturelle de ce visage était tellement flétrie, qu'on eût dit qu'il avait, en une heure, subi les ravages d'une longue suite d'années.

CHAPITRE XII.

Was ist's
Das hinter diesem Schleier sich verbirgt[1].
(*Das verschleierte Bild zu Sais.*)

Quand on revient du Vésuve ou de Pompéi, on entre dans Naples par le quartier le plus animé, le plus napolitain ; par le quartier où la vie moderne ressemble le plus à la vie ancienne ; et là, par un jour de fête, lorsque la ville est encombrée à la fois par l'oisiveté et par le commerce, on se sent pénétré du souvenir de cette race gaie, mobile, animée, dont la population de Naples tire son origine, si bien qu'on peut dans un même jour voir à Pompéi les demeures d'une époque disparue, et, sur le môle de Naples, se figurer qu'on retrouve vivants les habitants mêmes qui peuplaient ces demeures.

Mais à l'heure où les Anglais passaient silencieusement dans ces rues désertes et éclairées seulement par les étoiles, toute l'animation de la journée était assoupie et éteinte. Çà et là, étendus sous un portique ou sous quelque sombre auvent, dormaient des groupes de lazzaroni vagabonds; tribu bizarre et nonchalante, dont l'indolente individualité se fond aujourd'hui et s'efface au milieu d'une population énergique et active.

Les cavaliers poursuivirent leur route en silence, car Glyndon ne paraissait pas même entendre et moins encore écouter les questions et les commentaires de Mervale, et Mervale lui-même n'était guère moins fatigué que la bête qui le portait.

Tout à coup le silence de la terre et des flots fut interrompu par le son d'une horloge lointaine qui annonçait l'avant-quart de minuit. Glyndon tressaillit et regarda autour de lui avec inquiétude. Au dernier coup de l'horloge, le pas d'un cheval retentit sur les larges dalles, et d'une rue étroite vers la droite, sortit un cavalier solitaire. Il s'approcha des Anglais; Glyndon reconnut les traits et le maintien de Zanoni.

« Comment ! dit Mervale d'un ton de voix où la contrariété se mêlait à la somnolence, nous nous rencontrons encore, signor!

1. Qui est-ce qui se cache derrière ce voile?

— Votre ami et moi nous avons affaire ensemble, répliqua Zanoni en approchant sa monture de celle de Glyndon. Mais il sera bientôt libre ; peut-être, monsieur, voudrez-vous le devancer à l'hôtel ?

— Seul ?

— Il n'y a pas le moindre danger ! répliqua Zanoni avec une légère inflexion de dédain.

— Pour moi, non, mais pour Glyndon.

— Danger de ma part ! Au fait, vous avez peut-être raison.

— Allez, mon cher Mervale, dit Glyndon, je vous rejoindrai avant que vous soyez à l'hôtel. »

Mervale salua, siffla, et fit prendre à son cheval le petit galop.

« Votre réponse, vite !

— Je suis décidé. L'amour de Viola s'est évanoui de mon cœur : j'y renonce.

— Vous y êtes résolu ?

— Résolu. Maintenant, ma récompense.

— Ta récompense ! Eh bien ! demain, avant cette heure, elle t'attendra. »

Zanoni rendit les rênes à son cheval, qui s'élança en bondissant ; les étincelles jaillirent sous ses pieds, et cavalier et cheval disparurent au milieu des ombres d'où ils étaient sortis.

Mervale vit avec étonnement son ami le rejoindre une minute après leur séparation.

« Que s'est-il passé entre vous et Zanoni ?

— Mervale ! ne me le demandez pas ce soir ; il me semble que je rêve.

— Je le crois sans peine : moi-même je suis tout endormi. Avançons. »

Rentré dans sa chambre, Glyndon chercha à recueillir ses pensées. Il s'assit au pied de son lit, et pressa fortement ses mains contre ses tempes palpitantes. Les événements des dernières heures de la journée, l'apparition de cette figure gigantesque, qui accompagnait le mystérieux Zanoni au milieu des flammes et des tourbillons du Vésuve, son étrange rencontre avec Zanoni lui-même, dans un lieu où nulle prévision humaine n'aurait pu lui annoncer la présence de Glyndon ; tous ces événements remplirent son âme d'émotions, dont la terreur et l'effroi mystérieux étaient les moins puissantes. Un feu, dont les premières étincelles dormaient depuis longtemps, venait d'éclater dans son cœur, le feu de l'asbeste qui s'allume, pour

ne s'éteindre jamais ! Toutes ses aspirations antérieures, sa jeune ambition, ses rêves de gloire, disparaissaient engloutis dans une soif ardente de dépasser les limites de la science humaine, et d'atteindre ce point solennel entre deux mondes, où le mystérieux étranger semblait avoir fixé sa demeure.

Loin de se rappeler avec une nouvelle frayeur le souvenir de l'apparition qui l'avait d'abord tant terrifié, ce souvenir ne servait qu'à embraser sa curiosité et à la concentrer dans un foyer brûlant. Il avait dit vrai : *L'amour avait disparu de son cœur;* il n'y avait plus, au milieu de ses éléments désordonnés, un coin calme et serein, où l'affection humaine pût vivre et respirer. L'enthousiaste était ravi loin de cette terre, et il eût abandonné tout ce que promit jamais la beauté mortelle, tout ce que rêva jamais la plus ardente espérance, pour une heure passée avec Zanoni au delà des barrières du monde visible.

Il se leva oppressé, surexcité par les nouvelles pensées qui le brûlaient de leur fiévreuse impétuosité; il ouvrit sa fenêtre pour respirer. La mer dormait, éclairée de la molle clarté des étoiles, et jamais avec plus d'éloquence la calme immobilité du ciel ne prêcha à la folie des passions humaines la morale du repos. Mais telle était la disposition de Glyndon, que ce silence même et ce recueillement ne faisaient qu'enflammer les désirs insatiables qui dévoraient son âme : les étoiles solennelles, mystères elles-mêmes, semblaient par une affinité sympathique agiter les ailes de l'âme déjà impatiente de sa prison. Il regardait encore, quand une étoile se détacha du groupe de ses sœurs lumineuses, et disparut dans les profondeurs de l'espace.

CHAPITRE XIII.

> Va-t'en, au nom du ciel; je t'aime mieux que moi-même, car je suis venu ici armé contre moi seul.
>
> (*Roméo et Juliette.*)

La jeune actrice et Gionetta étaient revenues du théâtre, et Viola fatiguée et épuisée s'était jetée sur un sofa, tandis que Gionetta s'occupait des longues boucles de cette opulente chevelure, qui, libres de tout lien, cachaient à demi la forme de

l'artiste, comme un voile de fil d'or. Tout en lissant les tresses luxuriantes, la vieille nourrice commentait les petits événements de la soirée, les cancans et les intrigues de la scène et des coulisses. Gionetta était une bonne et digne âme; Almanzor, dans la tragédie de Dryden, *Almahide*, ne mit pas plus d'indifférence intrépide à changer de camp, que n'en mettait la duègne exemplaire. D'abord elle était peinée et scandalisée que Viola n'eût pas fait choix d'un cavalier préféré; seulement ce choix, elle le laissait entièrement à sa belle maîtresse; Zegri ou Abencerrage, Glyndon ou Zanoni, c'eût été tout un pour elle, sauf pourtant que les bruits qu'elle avait recueillis sur le dernier, combinés avec l'éloge qu'il faisait lui-même de son rival, lui donnaient une certaine préférence pour l'Anglais. Elle interprétait à faux le soupir lourd et impatient dont Viola accueillait l'éloge de Glyndon, et elle épuisa toute sa puissance de panégyrique sur l'objet supposé de ce soupir.

« Et puis, dit-elle, n'y eût-il aucun autre grief contre l'autre signor, n'est-ce pas assez qu'il soit sur le point de quitter Naples ?

— Quitter Naples, Zanoni ?

— Oui, ma chère maîtresse : en passant aujourd'hui par le môle, j'ai vu une foule rassemblée autour de quelques matelots étrangers. Son navire est arrivé ce matin, et il est mouillé dans le golfe. Les matelots disent qu'ils ont l'ordre de se tenir prêts à appareiller au premier vent; ils étaient occupés à embarquer des vivres frais.

— Laisse-moi, Gionetta, laisse-moi! »

Le temps n'était plus où elle pouvait faire de Gionetta sa confidente. Ses pensées en étaient arrivées à ce point, où le cœur se refuse à tout épanchement, et sent qu'il ne peut plus être compris. Seule, maintenant, dans la pièce principale de la maison, elle en mesurait l'étroit espace à pas tremblants et agités : elle se souvint des prétentions odieuses de Nicot, de l'injurieuse réponse de Glyndon ; et son cœur se souleva au souvenir des vains applaudissements qui, prodigués à l'actrice et non à la femme, ne servaient qu'à l'exposer à l'insulte et à la honte. Dans cette chambre, le souvenir de la mort de son père, le laurier flétri, les cordes brisées, toute cette scène de deuil ressuscita en elle et la glaça. Sa destinée à elle, elle le sentait, était plus sombre encore; les cordes pouvaient se briser tandis que le laurier était encore vert. La lampe épuisée et défaillante pâlit et s'obscurcit, et ses yeux se détour-

nèrent instinctivement de l'angle le plus sombre de la chambre. Orpheline ! au foyer de tes parents crains-tu la présence des morts ?

Était-il donc vrai que Zanoni fût sur le point de quitter Naples ? Ne le reverrait-elle plus ? Oh folle ! de penser qu'il y eût de la douleur dans une autre pensée que celle-là ! Le passé ! il était évanoui ! L'avenir ! sans Zanoni quel avenir y avait-il pour elle ? Mais cette nuit était celle du troisième jour, et Zanoni lui avait dit que, quoi qu'il arrivât, elle le reverrait avant la fin de cette nuit. C'était donc, si elle devait le croire, une heure de crise dans sa destinée ; et comment pouvait-elle lui redire les paroles odieuses de Glyndon ? L'âme pure et fière peut confier à autrui ses triomphes et son bonheur ; ses déceptions et ses souffrances, jamais. Mais si tard, Zanoni pouvait-il venir ? pouvait-elle le recevoir ? Minuit était proche. Agitée par une inquiétude cruelle, par un doute indéfinissable, elle restait cependant dans cette même chambre. L'avant-quart sonna, morne et lointain; tout était silencieux, elle allait passer dans sa chambre à coucher, quand elle entendit le pas d'un cheval lancé à toute vitesse : le bruit cessa, on frappa à la porte. Son cœur battit avec violence; mais la crainte céda à un tout autre sentiment, quand elle s'entendit nommer par une voix trop bien connue. Elle hésita ; puis, avec la tranquillité calme et confiante de l'innocence, elle descendit et ouvrit la porte. Zanoni entra d'un pas léger et rapide. Son manteau de cavalier dessinait élégamment sa noble taille, et les larges bords de son chapeau jetaient une ombre sévère sur ses traits imposants.

Elle le suivit rouge et tremblante dans la chambre qu'elle venait de quitter ; elle demeura debout devant lui; la lampe qu'elle tenait à la main éclairait son visage, et sa longue chevelure, comme une pluie de lumière, inondait ses épaules à demi vêtues et son sein palpitant.

« Viola ! dit Zanoni d'une voix qui trahissait une émotion profonde. Je suis encore auprès de vous pour vous sauver. Il n'y a pas un moment à perdre. Il faut fuir avec moi, ou devenir en restant la victime du prince de*** J'aurais désiré qu'un autre accomplît la mission que j'entreprends; vous le savez, vous le savez ! mais il n'est pas digne de vous, le froid insulaire ! Je me jette à vos pieds; ayez confiance en moi, et fuyez ! »

Il lui prit la main avec passion, tomba à genoux, et leva vers elle son regard brillant et suppliant.

— Fuir avec vous ! dit Viola, qui pouvait à peine en croire ses sens.

— Avec moi ! Nom, réputation, honneur, tout est perdu si vous ne le voulez pas.

— Alors, alors, dit Viola tremblante d'égarement et en détournant son visage, je ne te suis donc pas indifférente? tu ne veux donc pas me laisser à un autre? »

Zanoni ne répondit pas ; mais son cœur battit, sa joue s'embrasa, ses yeux lancèrent des éclairs sombres et passionnés.

« Parle, dit Viola, jalouse de son silence.

— Indifférente! *Oh!* non! Mais je n'ose dire encore que je vous aime.

— Qu'importe alors ma destinée? dit Viola pâle et s'écartant d'auprès de lui. Laissez-moi, je ne crains aucun danger. Ma vie, et, partant, mon honneur, sont dans mes propres mains.

— Ne soyez pas à ce point insensée, dit Zanoni. Écoutez! mon cheval hennit! c'est un signe qui nous avertit de l'approche du danger. Vite! ou vous êtes perdue!

— Que t'importe, à toi? dit amèrement Viola; tu as lu dans mon cœur; tu sais que tu es devenu le maître de ma destinée. Mais être liée sous le poids accablant et glacial d'une obligation, être une mendiante aux yeux de l'indifférence, me donner à quelqu'un qui ne m'aime pas, ah! ce serait là le crime le plus odieux pour une femme. Tenez, Zanoni, laissez-moi mourir plutôt! »

Elle avait rejeté en arrière, tout en parlant, les boucles qui ombrageaient son front; et, telle qu'elle était là, debout, les bras tombants, les mains jointes dans toute la fierté et toute l'amertume de son âme exaltée, qui prêtaient un nouveau charme et un nouveau relief à sa beauté étrange, il était impossible d'imaginer un spectacle plus irrésistible pour les yeux et pour le cœur.

« Ne bravez pas ainsi votre péril, votre mort peut-être! s'écria Zanoni d'une voix tremblante. Vous ne pouvez soupçonner ce que vous demandez; venez. »

Il se leva et entoura de son bras la taille de Viola.

« Venez, Viola ; croyez au moins à mon dévouement.

— Et *non* à ton amour! » dit l'Italienne avec un regard plein de reproche. Ce regard rencontra celui de Zanoni, qui ne put se soustraire à sa fascination. Il sentit le cœur de Viola battre

sous le sien; son haleine brûlante effleura sa joue. Il trembla! *Lui!* le hautain, le mystérieux Zanoni, qui semblait un être à part de son espèce. Avec son soupir profond et brûlant, il murmura : « Viola, je t'aime! »

Son bras se détacha, il tomba brusquement à ses pieds, et poursuivit avec passion :

« Maintenant, je ne commande plus : comme on doit supplier une femme, ainsi je te supplie. Dès le premier regard de tes yeux, dès le premier son de ta voix, tu m'es devenue trop fatalement chère! La fascination dont tu parles, elle vit, elle respire en toi. J'ai fui Naples pour fuir ta présence : elle m'a poursuivi. Des mois, des années s'écoulèrent, et toujours ton doux regard éclairait mon cœur. Je revins, parce que je te voyais seule et triste en ce monde, parce que je savais que des périls, dont je pouvais te sauver, s'amoncelaient près de toi, autour de toi. Ame d'une beauté si pure, dont je lis les pages avec vénération, c'est pour toi, pour toi seule que j'aurais voulu te donner à quelqu'un qui, sur cette terre, eût pu te rendre plus heureuse que je ne le puis. Viola! Viola.... tu ne sais pas, tu ne sauras jamais à quel point tu m'es chère! »

On chercherait en vain des paroles pour décrire le ravissement triomphant, plein, complet, qui remplissait le cœur de la Napolitaine. Lui qu'elle avait regardé comme au-dessus même de l'amour, il était là auprès d'elle, plus humble que ceux même qu'elle méprisait. Elle était muette, mais ses yeux lui parlaient, et puis lentement, et comme s'apercevant enfin que l'amour humain envahissait l'idéal, elle retomba dans les alarmes d'une nature pure et vertueuse. Elle n'osa pas, elle ne songea pas à lui faire la question qu'elle avait, sans embarras, adressée à Glyndon; mais elle sentit une froideur soudaine.... l'impression qu'une barrière s'élevait encore entre l'amour et l'amour.

« Zanoni, murmura-t-elle les yeux baissés, ne me demande pas de fuir avec toi, ne me tente pas; tu voulais me protéger contre les autres, oh! protége-moi contre toi-même.

— Pauvre orpheline! dit-il tendrement; peux-tu croire que je te demande le moindre sacrifice, et moins encore le plus grand qu'une femme puisse faire à l'amour? Tu es ma femme, unie à jamais à moi par tous les liens, par tous les vœux qui puissent fortifier et purifier l'affection. Hélas! on a calomnié l'amour à tes yeux, si tu ne sais pas encore que la religion en

est un élément. Ceux qui aiment réellement cherchent, pour le trésor qu'ils possèdent, tous les liens qui en peuvent assurer la durée. Viola, ne pleure pas! à moins que tu ne me donnes le droit sacré d'essuyer ces larmes de mes baisers! »

Ce beau visage n'était plus détourné; il se laissa tomber sur le sein de Zanoni, il se pencha, leurs lèvres se rencontrèrent.... un long, un brûlant baiser.... péril, vie, monde, tout était oublié. Tout à coup, Zanoni s'arracha d'elle violemment.

« Entends-tu le vent qui soupire et qui meurt? Comme ce vent, le pouvoir que j'avais de te sauver, de te défendre, de prévoir l'orage dans ton ciel.... je ne l'ai plus! Qu'importe? Vite! vite!... et que l'amour supplée à tout ce qu'il a osé sacrifier! Viens! »

Viola n'hésita plus. Elle jeta son manteau sur ses épaules, rassembla sa chevelure éparse; encore un moment, et elle était prête, quand un fracas se fit entendre au pied de l'escalier.

« Trop tard! insensé que j'étais! trop tard! » s'écria Zanoni avec un cri déchirant d'angoisse, en courant à la porte. Il l'ouvrit et fut repoussé par une troupe d'envahisseurs. La chambre fourmilla des créatures du ravisseur, masquées, armées jusqu'aux dents.

Deux de ces misérables s'étaient déjà emparés de Viola. Les cris arrivèrent jusqu'à Zanoni. Il s'élança. Viola entendit son cri dans une langue étrangère; elle vit le fer des bandits dirigé contre sa poitrine; elle perdit connaissance, et, quand elle revint à elle, elle se trouva garrottée, dans un carrosse roulant rapidement, seule avec un personnage masqué et immobile. La voiture s'arrêta au portique d'une sombre demeure. Les portes s'ouvrirent sans bruit; un large escalier brillamment éclairé était devant elle. Elle était dans le palais du prince de ***.

CHAPITRE XIV.

Ma lasciamo, per Dio, signore, ormai
Di parlar d' ira e di cantar di morte[1].
(*Orl. Furi.*, XVII, 17.)

La jeune actrice fut conduite et laissée seule dans une chambre ornée dans le goût luxueux et demi-oriental qui caractérisait, à une certaine époque, les palais des grands seigneurs italiens. Sa première pensée fut pour Zanoni. Vivait-il encore? Avait-il échappé sain et sauf aux poignards des bandits? Lui son nouveau trésor, la lumière nouvelle de sa vie, son guide et son maître, et enfin son amant!

Elle n'eut pas longtemps le loisir de réfléchir; elle entendit des pas s'approcher de sa chambre; elle se recula, mais ne trembla point. Un courage qui ne lui appartenait pas, qu'elle n'avait jamais jusqu'alors connu, étincela dans ses yeux, et grandit tout son être. Vivante ou morte, elle serait fidèle à Zanoni! Elle avait un motif de plus pour défendre son honneur. La porte s'ouvrit, et le prince entra, vêtu du riche et éclatant costume qu'on portait encore à Naples à cette époque.

« Belle inhumaine! dit-il en s'avançant avec un demi-sourire sur les lèvres, tu ne condamneras pas trop sévèrement la violence de mon amour? »

Et tout en parlant, il essaya de lui prendre la main. Elle le repoussa.

« Songe, reprit-il, que tu es maintenant au pouvoir d'un homme qui n'a jamais hésité, quand il a voulu atteindre un but, fût-il moins précieux pour lui que tu ne l'es. Celui qui t'aime, malgré toute son audace, ne peut pas te sauver. Tu es à moi; mais, au lieu d'être ton maître, souffre que je sois ton esclave.

— Prince, dit Viola d'une voix grave et digne, vous vous vantez à tort. Votre pouvoir! Je ne suis pas en votre pouvoir. Ma vie ou ma mort dépendent de moi. Je ne veux pas vous

[1] Au nom du ciel, signore, cessons de parler de colère, et de chanter la mort.

défier, mais je ne vous crains pas. Je sens, et, ajouta Viola avec une solennité imposante, il y a dans certains sentiments toute la force, toute la divinité de la science : je sens que je n'ai rien à craindre, même ici; mais vous, prince de***, vous avez fait entrer le danger sous votre toit; il est assis à votre foyer. »

Le Napolitain fut frappé d'une hardiesse et d'une gravité qu'il ne s'attendait pas à rencontrer. Il n'était pas cependant homme à se laisser aisément intimider ni détourner d'un dessein qu'il avait formé : il s'approcha de Viola, et allait lui répondre avec une passion réelle ou affectée, quand on frappa à la porte de la chambre. Le bruit fut répété, et le prince, irrité de cette interruption, alla ouvrir demandant avec impatience qui avait osé enfreindre ses ordres et empiéter sur ses loisirs. Mascari se présenta pâle et agité.

« Monseigneur, dit-il à voix basse, pardonnez-moi, mais il y a en bas un étranger qui demande instamment à vous voir; et, d'après quelques paroles qui lui sont échappées, j'ai jugé prudent même de désobéir à vos ordres.

— Un étranger à cette heure! Que peut-il demander? Pourquoi l'a-t-on laissé entrer?

— Il déclare qu'il y va de votre vie. Le danger qui la menace, il le veut révéler à Votre Excellence seule. »

Le front du prince s'assombrit, mais il pâlit en même temps. Il réfléchit un instant, puis rentra dans la chambre où était Viola, et lui dit :

« Croyez-moi, belle créature, je n'ai nulle envie d'abuser de mon pouvoir : je préférerais mille fois tout attendre des inspirations plus douces de l'affection.... Dans ces murs vous êtes reine, plus absolument, plus complétement que jamais vous ne l'avez été sur le théâtre. Pour cette nuit, adieu!... Que votre sommeil soit calme, et vos rêves favorables à mes espérances. »

A ces mots il se retira, et Viola fut bientôt entourée de femmes empressées qu'elle congédia enfin, non sans peine : elle ne voulut prendre aucun repos; elle passa la nuit à examiner la chambre, qu'elle trouva inaccessible du dehors, et à penser à Zanoni, dont la puissance lui inspirait une confiance presque surnaturelle.

Cependant le prince descendit l'escalier, et gagna la pièce où on avait fait attendre l'étranger. Il le trouva enveloppé de la tête aux pieds d'une longue robe, moitié toge, moitié

manteau, comme en portaient quelquefois les prêtres. Les traits de l'étranger étaient remarquables; son teint était si bistré et si sombre qu'il semblait tirer son origine des races de l'extrême Orient. Il avait le front haut, et dans ses yeux un regard si pénétrant et si calme à la fois, que le prince l'évita, comme nous cherchons à nous dérober à un juge qui sonde les pensées les plus coupables de notre cœur.

« Que me voulez-vous? demanda le prince en indiquant un siége à l'étranger.

— Prince di..., répondit celui-ci d'une voix grave et douce, et avec un accent légèrement étranger; dernier rejeton de la race la plus mâle et la plus énergique qui ait jamais mis au service de la volonté humaine un génie héroïque, avec sa méchanceté tortueuse, et son indomptable grandeur; descendant du grand Visconti, dont l'histoire est celle de l'Italie elle-même dans ses jours les plus glorieux, et dont la grandeur fut l'œuvre de l'intelligence la plus puissante mûrie par la plus insatiable ambition, je viens voir la dernière étoile de ce ciel qui va s'obscurcir à jamais. Demain, à pareille heure, elle n'aura plus sa place dans l'espace. Vos jours sont comptés, à moins que votre nature ne change tout entière!

— Que signifie ce jargon? demanda le prince avec un étonnement visible et une secrète terreur. Viens-tu me menacer dans mon propre palais, ou veux-tu m'avertir d'un danger? Es-tu quelque charlatan nomade, ou quelque ami inconnu? Parle, et clairement; quel est ce péril qui me menace?

— Zanoni, et l'épée de ton ancêtre, répliqua l'étranger.

— Ah! ah! dit le prince avec un sourire dédaigneux : je m'en étais douté dès le commencement. Tu es donc le complice ou l'instrument de cet imposteur habile, mais maintenant déjoué? Et tu viens sans doute me dire que, si je délivre certaine captive que j'ai, le danger disparaîtra, et que la main du temps s'arrêtera?

— Juge-moi comme tu voudras, prince de***. J'avoue que je connais Zanoni. Toi aussi tu connaîtras sa puissance, mais seulement quand elle te dévorera. Je voudrais te sauver, et voilà pourquoi je t'avertis. Tu me demandes pourquoi? Je vais te le dire.... Te souviens-tu d'avoir entendu d'étranges traditions sur ton aïeul? sur sa soif d'une science qui dépasse celle des écoles et des cloîtres? d'avoir entendu parler d'un étranger de l'Orient qui était son compagnon et son maître dans une étude contre laquelle de siècle en siècle le Vatican a lancé

ses foudres impuissantes? Te souviens-tu de la destinée de ton ancêtre? Sais-tu qu'héritier d'un nom, sans autre patrimoine, après une vie frivole et dissipée comme la tienne, il disparut de Milan, pauvre et exilé volontaire? Sais-tu comment, après de longues années passées, nul ne sait comment, ni dans quel climat, il visita de nouveau la cité ou avaient régné ses aïeux? comment avec lui vint le sage d'Orient, le mystérieux Mejnour? comment ceux qui le rencontrèrent, virent avec étonnement et crainte que le temps n'avait point creusé de sillons sur son front, que la jeunesse semblait fixée à jamais par une puissance mystérieuse dans ses traits et dans toute sa personne? Ne sais-tu pas qu'à partir de cette heure son sort grandit? Des parents éloignés moururent, les héritages les uns après les autres tombèrent entre les mains du gentilhomme ruiné. Il devint le guide des princes, le premier seigneur de l'Italie. Il fonda de nouveau la maison dont tu es le dernier descendant direct, et transféra sa splendeur de Milan à Naples. Des visions de haute, d'insatiable ambition, le poursuivirent alors nuit et jour. S'il eût vécu, l'Italie eût connu une nouvelle dynastie, et les Visconti eussent régné sur la Grande-Grèce régénérée. C'était un homme comme le monde en voit rarement; mais ses projets, trop terrestres, étaient disproportionnés aux moyens qu'il cherchait pour les réaliser. Avec plus ou moins d'ambition, il eût été digne d'un empire plus grand que celui des Césars, digne de notre ordre vénérable, digne de l'amitié de Mejnour que tu vois maintenant devant toi. »

Le prince, qui avait prêté une attention profonde et recueillie aux paroles de son hôte singulier, tressaillit à ces dernières paroles, et s'élançant de sa place :

« Imposteur! s'écria-t-il, osez-vous bien vous jouer ainsi de ma crédulité? Soixante ans se sont écoulés depuis la mort de mon aïeul : s'il vivait, il dépasserait aujourd'hui sa cent vingtième année; et vous, dont la vieillesse est encore verte et vigoureuse, vous prétendez avoir été son contemporain! Mais vous avez mal appris votre récit fabuleux. Vous ignorez encore que mon aïeul, sage et illustre sans doute en tout, sauf dans la confiance qu'il eut dans un charlatan, fut trouvé mort dans son lit, à l'heure même où ses plans gigantesques étaient mûrs pour l'exécution, et que le meurtrier fut ce même Mejnour.

—Hélas! répondit l'étranger d'une voix profondément triste, s'il avait écouté Mejnour, s'il avait seulement ajourné la dernière, la plus périlleuse épreuve de la science téméraire, jusqu'à

ce qu'il eût complété le terme requis pour une parfaite initiation, votre aïeul se trouverait aujourd'hui avec moi debout sur un sommet que les eaux de la mer baignent éternellement sans pouvoir jamais le submerger. Votre aïeul résista à ma prière, désobéit à mes ordres les plus péremptoires, et, dans la hardiesse sublime d'une âme altérée des secrets que ne peut connaître celui qui désire des sceptres et des couronnes, il périt victime de sa propre folie.

— Il fut empoisonné, et Mejnour s'enfuit.

— Mejnour ne s'enfuit pas, répondit fièrement l'étranger : Mejnour ne pouvait fuir le danger, car pour lui le danger est une chose qui depuis longtemps ne saurait l'atteindre. C'est la veille du jour où le duc prit le breuvage fatal par lequel il espérait assurer à un mortel les bienfaits de l'immortalité, que, trouvant mon pouvoir sur lui brisé, je l'abandonnai à sa destinée. Mais trêve à tout ceci. J'aimais votre aïeul; je voudrais sauver le dernier de sa race.... Ne vous opposez pas à Zanoni; ne laissez pas aller votre âme à vos passions mauvaises, et retirez-vous du précipice pendant qu'il en est temps encore. Dans ce front, dans ces yeux, je retrouve quelque chose de la gloire divine qui appartenait à ta race. Tu as en toi, ô Visconti, quelques germes du génie héréditaire; mais ils sont étouffés par des vices plus honteux encore que ceux de ta maison. Souviens-toi que c'est par le génie qu'elle a grandi, et que c'est le vice qui l'a toujours empêchée de perpétuer sa puissance. Dans les lois qui règlent l'univers, il est écrit que rien de vicieux ne saurait durer. Sois sage, et écoute les avertissements de l'histoire. Tu es debout sur la limite des deux mondes, le passé et l'avenir, et de l'un et de l'autre s'élèvent des voix qui font retentir à ton oreille leurs présages. J'ai dit.... Adieu.

—Non pas, tu ne quitteras pas ces murs. Je veux mettre à l'épreuve ton pouvoir si vanté. Holà! quelqu'un!... »

Le prince appela à haute voix; la chambre se remplit de ses créatures.

« Saisissez cet homme! » cria-t-il en montrant l'endroit où était Mejnour.

A son étonnement, à son effroi inexprimable, la place était vide. Le mystérieux étranger avait disparu comme une fumée. Seulement une légère et odorante vapeur ondulait en pâles spirales autour de la chambre.

« Au secours de monseigneur! » s'écria Mascari.

Le prince était tombé à terre sans connaissance. Pendant plusieurs heures il sembla comme en extase. Quand il revint à lui, il congédia tout le monde, et longtemps on l'entendit arpenter sa chambre à pas lents et irréguliers. Une heure seulement avant son banquet du lendemain, il parut rendu à lui-même.

CHAPITRE XV

Oime! come poss' io
Altri trovar, se me trovar non posso[1]?
(*Amint.*, a. I, sc. II.)

La nuit qui suivit sa dernière entrevue avec Zanoni, le sommeil de Glyndon fut lourd et profond, et le soleil inondait largement ses regards quand il les rouvrit à la lumière. Il se leva rafraîchi, et avec un sentiment étrange de calme, qui paraissait plutôt le résultat de la résolution que l'effet de l'épuisement. Les incidents et les émotions de la nuit précédente s'étaient fixés en impressions claires et distinctes. Il n'y pensa qu'en passant. L'avenir surtout le préoccupait. Il était comme un initié des antiques mystères égyptiens, qui n'a traversé le seuil que pour désirer plus ardemment de pénétrer dans le Saint des saints.

Il s'habilla, et découvrit avec joie que Mervale avait accompagné quelques compatriotes dans une excursion à Ischia. Il passa les heures les plus chaudes de la journée dans une solitude pleine de pensées, et peu à peu l'image de Viola revint à son cœur. Image sainte, car elle était *humaine*. Il avait renoncé à elle, il ne s'en repentait pas, et cependant il se sentait troublé en pensant que tout repentir serait venu trop tard.

Il se leva brusquement, et d'un pas rapide gagna l'humble demeure de l'artiste. La distance était considérable, l'air accablant. Glyndon arriva à la porte, échauffé et hors d'haleine. Il frappa, point de réponse. Il souleva le loquet, et entra. Il monta l'escalier; nul bruit, nul signe de vie ne frappa ses

1. Hélas, comment puis-je trouver les autres, quand je ne puis me trouver moi-même?

yeux ni son oreille. Dans la première pièce, sur une table, étaient la guitare de l'actrice et des partitions manuscrites d'opéras. Il s'arrêta, rassembla son courage, frappa à la porte qui semblait communiquer avec la pièce du fond. La porte était entr'ouverte; il n'entendit aucun bruit à l'intérieur; il y pénétra. C'était la chambre à coucher de Viola; terre sacrée pour un amant, et le temple était digne de la divinité: rien ne s'y montrait qui rappelât sa profession banale, mais rien non plus de tout ce qui caractérise l'incurie des races méridionales. Tout était pur et simple, les ornements eux-mêmes d'un goût chaste et élégant; quelques livres rangés soigneusement sur des rayons, quelques fleurs à demi fanées dans un vase de terre modelé et peint à la manière étrusque. Le soleil épanchait ses rayons à flots sur les tentures éblouissantes de blancheur, et près du lit quelques objets de toilette étaient jetés sur une chaise. Viola n'était pas là; mais la nourrice était-elle aussi partie? Il fit retentir dans toute la maison le nom de Gionetta; mais pas même un écho ne lui répondit. A la fin, au moment où il quittait à regret la maison déserte, il aperçut Gionetta, qui de la rue venait vers lui. La pauvre vieille poussa un cri de joie en le voyant; mais, à leur désappointement mutuel, aucun des deux ne pouvait donner à l'autre des nouvelles rassurantes ni une explication satisfaisante. Gionetta avait été réveillée la nuit précédente par un grand bruit au bas de l'escalier; mais, avant qu'elle pût trouver le courage de descendre, Viola était partie; elle avait trouvé sur la porte des traces d'effraction, et tout ce qu'elle avait pu depuis apprendre dans le voisinage fut qu'un lazzaroni, de sa retraite nocturne sur la Chiaja, avait vu à la clarté de la lune un carrosse, qu'il avait reconnu pour celui du prince de***, passer et repasser sur la route vers la première heure du matin. Glyndon, muni de ces renseignements recueillis à la hâte à travers les paroles confuses et les sanglots brisés de la vieille nourrice, la quitta brusquement et courut au palais de Zanoni. Là, il apprit que le signor était allé au banquet du prince de *** et ne rentrerait que tard. Glyndon demeura immobile d'incertitude et d'effroi, ne sachant que croire ni que faire. Mervale même n'était pas là pour le conseiller. Sa conscience lui fit d'amers reproches. Il avait eu le pouvoir de sauver cette femme qu'il aimait, et ce pouvoir il y avait renoncé; mais Zanoni, comment avait-il échoué? Comment s'était-il rendu au banquet même du ravisseur? Zanoni ne savait donc pas

ce qui s'était passé? Sinon, devait-il perdre un moment à l'en instruire? Moralement irrésolu, nul n'était physiquement plus brave que Glyndon : il irait directement au palais du prince; et, si Zanoni échouait dans la mission qu'il avait semblé s'arroger, lui, l'humble étranger, réclamerait la captive, victime de la perfidie et de la force; il irait la reprendre dans la salle même du prince, au milieu des convives assemblés.

CHAPITRE XVI.

Ardua vallatur duris sapientia scrupis[1].
(*Hadr. Jun.*, emb. XXXVII.)

Il nous faut reprendre ce récit à quelques heures en arrière. C'était à l'aube à peine encore dessinée d'une matinée d'été; deux hommes se tenaient debout sur un balcon jusqu'où montaient les premiers et vagues parfums des fleurs à leur réveil. Les étoiles n'avaient point quitté le ciel, les oiseaux se taisaient encore sous les rameaux; mais quelle différence entre la tranquillité du jour qui renaît et le repos solennel de la nuit! l'harmonie du silence a mille variations. Ces hommes qui, seuls dans Naples, semblaient veiller, étaient Zanoni et le mystérieux étranger qui, une heure ou deux auparavant, avait fait tressaillir le prince de*** dans son voluptueux palais.

« Non! dit ce dernier, si tu avais attendu pour recevoir le don suprême jusqu'à ce que tu eusses atteint les années et éprouvé les pertes désespérantes qui m'ont moi-même glacé et flétri avant que j'en devinsse possesseur, tu aurais alors échappé à la malédiction dont tu te plains aujourd'hui ; tu n'aurais pas déploré la brièveté de l'affection humaine comparée à la durée de ton existence, car tu aurais survécu à tout désir, à tout rêve d'un amour de femme. Toi le plus brillant, et, sans cette fatale erreur, le plus sublime peut-être de cette race mystérieuse et solennelle qui remplit dans la création l'intervalle entre l'humanité et les fils de l'Empyrée, siècle après siècle tu pleureras la folie splendide qui te fait vouloir

1. La sagesse s'élève derrière un rempart d'âpres rochers.

emporter la beauté et les passions de la jeunesse dans le domaine austère et grandiose de l'immortalité terrestre.

— Je ne me repens pas, je ne me repentirai pas, répondit Zanoni. L'extase et la douleur dont l'étrange union a jeté sur mon sort une telle diversité, je les aime mieux que le cours calme et glacé de ta route solitaire; toi qui n'aimes rien, qui ne hais rien, qui ne sens rien et qui parcours le monde avec le pas silencieux et impassible d'un rêve.

— Tu te trompes, reprit celui que nous avons nommé Mejnour : je suis indifférent à l'amour, mort à toute passion qui puisse agiter un cœur d'argile; mais je ne suis pas mort aux jouissances plus sereines. J'emporte, en descendant le cours des années sans nombre, non pas les désirs turbulents de la jeunesse, mais les joies calmes et spirituelles de l'âge. Par une résolution sagement raisonnée, j'ai renoncé à jamais à la jeunesse, en isolant ma destinée de celle des hommes. Ne soyons pas l'un pour l'autre un sujet d'envie et de reproches. J'aurais voulu sauver ce Napolitain, Zanoni (puisque c'est ainsi que tu veux maintenant qu'on t'appelle), d'abord, parce que son aïeul n'était séparé de notre ordre que par une dernière et invisible barrière, et ensuite parce que je sais qu'il a en lui les éléments du courage et de la puissance de ses ancêtres, éléments qui, plus tôt, l'eussent rendu digne d'être des nôtres. Ils sont rares sur la terre, ceux à qui la nature a donné des qualités capables de soutenir cette épreuve. Mais le temps, et les excès qui ont épaissi ses sens grossiers, ont émoussé aussi son imagination : je l'abandonne à sa destinée.

— Ainsi donc, Mejnour, vous entretenez encore l'espérance de régénérer par des adeptes et des alliés nouveaux un ordre qui est aujourd'hui réduit à vous seul! Assurément, assurément, ton expérience eût dû t'apprendre qu'à peine en mille ans naît-il un seul être qui puisse franchir les formidables portes qui conduisent aux mondes au delà! Ton sentier n'est-il pas déjà jonché de tes victimes? Leurs aspects hideux d'agonie et de terreur, le suicide sanglant, le fou furieux, ne se dressent-ils pas devant toi, et ne détournent-ils pas de ton rêve insensé et ambitieux ce qui reste en toi de sympathie humaine?

— Eh quoi! répondit Mejnour, n'ai-je pas eu des succès qui compensent tous mes échecs? Et puis-je renoncer à cette sublime espérance, seule digne de notre conviction élevée, à l'espérance de former une race puissante et nombreuse avec

le pouvoir et la force de faire reconnaître par les hommes les conquêtes de leur empire majestueux, pour devenir les vrais maîtres de cette planète, les conquérants peut-être d'un autre monde lumineux, les dominateurs des races hostiles et malfaisantes qui nous entourent aujourd'hui, une race qui, dans ses immortelles destinées, puisse monter degré à degré vers la gloire céleste, et se ranger enfin parmi les agents et les essences qui environnent de plus près le Trône des Trônes? Qu'importent mille victimes pour un adepte? Et vous, Zanoni, poursuivit Mejnour après un silence, vous-même, si cette affection que vous avez osé, malgré vous, entretenir pour une beauté mortelle, est autre chose qu'une fantaisie passagère; si, une fois admise dans votre nature intime, elle participe à votre essence brillante et immortelle, vous-même, dis-je, vous pouvez tout braver pour élever à votre niveau celle que vous aimez. Ne m'interrompez pas! Pouvez-vous supporter de voir la maladie la menacer, le danger l'envelopper, les années l'accabler insensiblement de leur poids, ses yeux s'obscurcir, sa beauté se faner, tandis que son cœur jeune encore s'attache et s'enlace au vôtre? pouvez-vous voir tout cela, et savoir qu'il dépend de vous de....

— Assez! dit Zanoni avec emportement. Quel destin peut-on comparer à celui de la mort des terreurs? Quoi! le sage le plus glacé, l'enthousiaste le plus ardent, le plus rude guerrier avec ses muscles de fer, on les a trouvés, dès leur premier pas dans la voie terrible, morts dans leurs lits, les yeux fixes et hagards, les cheveux hérissés; et crois-tu que cette faible femme, dont la joue pâlit pour un bruit entendu à la fenêtre, pour le cri de l'oiseau des nuits, pour une goutte de sang sur l'épée d'un homme, crois-tu qu'elle pourrait soutenir un seul regard de...? Va! je sens moi-même, en prévoyant de tels spectacles pour elle.... je sens que j'ai peur.

— Quand vous lui avez dit que vous l'aimiez, quand vous l'avez pressée sur votre cœur, vous avez renoncé à tout pouvoir de prévoir sa destinée ou de la protéger du péril. Désormais, pour elle vous êtes homme, et homme seulement. Que savez-vous donc des tentations qui vous attendent? Que savez-vous de ce que sa curiosité aura l'audace d'apprendre, son amour le courage de braver? Mais assez sur ce sujet. Vous persistez dans votre projet?

— Le mot fatal est prononcé.

— Et demain?

— Demain à cette heure notre navire bondira sur cette mer, et le fardeau des siècles sera tombé de mon cœur. Sage insensé! je te plains! tu as renoncé à la jeunesse! »

CHAPITRE XVII.

Alch. Tu parles toujours par énigmes. Dis-moi si tu es cette source dont a écrit Bernard de Trévise?

Hero. Je ne suis pas la source, je suis l'eau; la source m'environne.

(SANDIVOGIUS, *Nouv. lumière de l'Alchimie.*)

Le prince de *** n'était pas un homme que Naples pouvait soupçonner de superstition. Cependant, dans le midi de l'Italie, il existait encore alors, et il existe même aujourd'hui un certain esprit de crédulité visible, par intervalles, parmi les doctrines les plus hardies de ses philosophes et de ses sceptiques. Dans son enfance, le prince avait entendu d'étranges récits sur l'ambition, le génie et la destinée de son aïeul, et, sous l'influence secrète peut-être de cet exemple, il avait dans sa jeunesse, recherché la science non-seulement par les voies légitimes, mais encore dans les arcanes antiques et mystérieux des études magiques. J'ai vu moi-même à Naples un petit volume, aux armes des Visconti, qui traite de l'alchimie d'un ton demi-railleur, demi-respectueux, et qu'on attribue au prince lui-même.

Le plaisir le détourna bientôt de ces travaux, et ses capacités, incontestables d'ailleurs, se consacrèrent exclusivement à de folles intrigues, ou à l'étalage d'une magnificence luxueuse unie à une certaine grâce classique. Son immense fortune, son orgueil impérieux, son caractère audacieux et sans scrupules, en faisaient, pour une cour faible et timide, un sujet de crainte assez grave; et les ministres d'un gouvernement indolent fermaient volontiers les yeux sur des excès qui avaient du moins l'avantage de le détourner de l'ambition. L'étrange visite et le départ plus étrange encore de Mejnour remplit d'étonnement le cœur du Napolitain; et, contre cette impression mystérieuse, toute l'arrogance hau-

taine, tout le scepticisme raffiné de ses plus mûres années, luttèrent en vain. L'apparition de Mejnour eut pour résultat de revêtir Zanoni d'un caractère sous lequel le prince ne l'avait point encore considéré. Il sentit je ne sais quelles alarmes étranges en songeant quel rival il avait bravé, quel ennemi il avait irrité. Lorsque, quelques heures à peine avant son banquet, il fut redevenu maître de lui-même, c'est avec une résolution morne et sombre qu'il mûrit les plans perfides déjà formés par lui depuis longtemps. Il lui sembla que la mort de Zanoni était nécessaire à sa propre sûreté; et si déjà, à une époque plus reculée de leur rivalité, il avait condamné d'avance Zanoni, les avertissements de Mejnour ne faisaient que confirmer sa décision.

« Nous verrons si sa magie va jusqu'à la connaissance des contre-poisons, » dit-il à mi-voix et avec un sourire sinistre en faisant demander Mascari.

Le poison que le prince mêla de ses propres mains au vin destiné à son hôte, était une composition dont le secret avait été une tradition de famille dans cette race coupable et habile, qui donna à l'Italie ses plus sages et ses plus criminels tyrans. Son effet était rapide sans être brusque; il ne produisait aucune douleur, ne laissant sur les traits aucune altération, aucune trace sur la peau qui pût éveiller un soupçon ; on aurait pu couper, disséquer, scruter la moindre membrane et jusqu'à la dernière fibre du cadavre, sans que l'œil de l'anatomiste le plus perspicace pût découvrir la présence de cet agent invisible de la mort. Pendant deux heures la victime ne sentait rien, si ce n'est une légère et exhilarante surexcitation du sang; puis survenait une langueur délicieuse, prodrome infaillible de l'apoplexie. Dès lors, la lancette ne pouvait plus sauver. L'apoplexie était devenue une maladie endémique et héréditaire dans les familles ennemies des Visconti.

L'heure de la fête arriva; les convives se réunirent. C'était la fleur de la noblesse napolitaine : les descendants du Normand, du Teuton, du Goth; car Naples avait alors une noblesse, mais elle la tirait du Nord, cette terre nourricière des cœurs de lion de la chevalerie : *Nutrix leonum*. Zanoni arriva enfin à son tour, et la foule s'écarta pour permettre au brillant étranger d'aborder le maître du palais. Le prince l'accueillit avec un sourire significatif auquel Zanoni répondit à voix basse :

« On peut quelquefois perdre, même avec des dés plombés. »

Le prince se mordit la lèvre; Zanoni passa et engagea la conversation avec l'obséquieux Mascari.

« Qui doit hériter du prince? demanda-t-il.

— Un parent éloigné du côté maternel : la ligne masculine s'éteint avec Son Excellence.

— L'héritier est-il du nombre des convives aujourd'hui?

— Non ! le prince ne le voit jamais.

— N'importe ; il sera ici demain. »

Mascari le regarda avec surprise ; mais le signal du banquet fut donné, et les convives passèrent dans la salle du festin. Comme c'était l'usage alors, il avait lieu peu de temps après midi. La salle était longue et ovale : un côté tout entier donnait, par sa colonnade de marbre, sur un jardin où l'œil se reposait agréablement sur de fraîches fontaines et des statues du marbre le plus blanc, à demi cachées dans des bosquets d'orangers. On avait mis à contribution tous les arts que le luxe peut inventer pour répandre la fraîcheur dans l'atmosphère énervante et immobile d'une journée de sirocco. Des courants d'air artificiels circulaient à travers des tubes invisibles; des rideaux de soie agités comme pour simuler aux sens trompés une brise d'avril, et des jets d'eau en miniature disposés dans tous les coins de la salle, donnaient aux Italiens la sensation de bien-être et de confort (si je puis employer ce terme) que dans les climats du Nord on doit à des rideaux bien tirés, et à un foyer où brille un large feu.

La conversation avait quelque chose de plus animé et de plus intellectuel que celle qui règne ordinairement dans le Midi parmi les gens avides de jouissances grossières : car le prince, accompli lui-même, recherchait la société non-seulement des beaux esprits de son pays, mais encore des personnes dont la vie élégante et frivole mêlait à la monotonie assez vulgaire du monde napolitain un élément de variété et de distinction. Il y avait là deux ou trois Français brillants de l'ancien régime, qui avaient pris les devants de l'émigration, et le tour d'esprit et de conversation de ces convives ne pouvait que plaire à une société dont la foi et la philosophie se résumaient tout entières dans le *dolce far niente*.

Le prince, cependant, était moins communicatif qu'à l'ordinaire, et, dans les moments où il cherchait à *se secouer*, il y avait dans sa manière quelque chose de forcé et d'emprunté. Il était toujours au-dessous ou au-dessus du ton d'un enjouement naturel. Zanoni, au contraire, montra constamment une

aisance calme et polie qu'on attribuait à son long usage du monde. On ne pouvait l'appeler précisément gai : et cependant personne n'était mieux fait pour entretenir l'animation générale d'une réunion de ce genre. Par une sorte d'intuition, il semblait faire ressortir les qualités d'esprit particulières à chaque convive; et si parfois un ton de fine ironie se mêlait imperceptiblement à ses paroles, cela passait, parmi des hommes qui ne prenaient rien au sérieux, pour le langage de l'esprit et de la sagesse tout ensemble. Les Français surtout ne pouvaient que s'émerveiller de sa parfaite connaissance des événements les plus minutieux qui s'étaient passés dans leur pays, et la pénétration qu'il trahissait par des épigrammes sur les principaux personnages de la grande intrigue continentale d'alors, était pour eux un sujet de profond étonnement.

C'est au moment où la fête, et avec elle la conversation, avaient atteint leur plus grand éclat, que Glyndon arriva au palais. Le gardien vit à sa tenue qu'il n'était pas du nombre des conviés. Il lui dit que Son Excellence était invisible; et c'est alors seulement que Glyndon comprit tout ce qu'il y avait d'étrange et d'embarrassant dans la mission qu'il avait entreprise. Entrer de force dans la salle d'un grand et puissant seigneur environné de toute la noblesse de Naples, et l'accuser de ce que ses convives ne regarderaient que comme une prouesse galante, c'était là un exploit qui ne pouvait manquer d'être tout à la fois impuissant et ridicule. Il hésita un moment; puis, glissant une pièce d'or dans la main du gardien, il lui dit qu'il était chargé de trouver Zanoni pour une question où il y allait de sa vie. Grâce à ce moyen, il réussit aisément à pénétrer dans la cour et dans le palais. Il monta l'escalier spacieux; les voix joyeuses des convives lui arrivèrent de loin. A l'entrée des appartements, il avisa un page qu'il envoya avec un message pour Zanoni. Le page s'en acquitta, et Zanoni, en entendant nommer Glyndon, se tourna vers son hôte :

« Pardonnez-moi, monseigneur; un de mes amis, un Anglais, le signor Glyndon, que Votre Excellence connaît sans doute de nom, m'attend; et, pour m'être venu chercher à pareille heure, ce ne peut être que pour une affaire urgente. Veuillez me pardonner une absence momentanée.

— Ne serait-il pas mieux, répondit le prince avec courtoisie, mais avec un sourire sinistre, que votre ami se joignît à nous ? Un Anglais est partout le bienvenu; et, fût-il Fla-

mand, votre amitié serait une recommandation plus que suffisante. Priez-le de vouloir bien entrer; nous ne pouvons nous passer de vous, même pour un moment.»

Zanoni s'inclina : le page revint trouver Glyndon avec les compliments les plus flatteurs et les plus pressants ; on lui fit place à côté de Zanoni, et le jeune Anglais entra.

« Vous êtes le bienvenu, monsieur. Laissez-moi croire que vous apportez à notre illustre invité des nouvelles de bon présage. Si vous avez quelque chose de triste à lui apprendre, différez, je vous prie, la communication. »

Le front de Glyndon était sombre; il allait répondre de façon à étonner les convives, quand Zanoni lui toucha le bras d'une manière significative, et lui dit en anglais:

« Je sais pourquoi vous me cherchez. Taisez-vous, et attendez la fin.

— Vous savez donc que Viola, que vous prétendez sauver de tout danger, est....

— Dans ce palais; oui. Je sais encore que le meurtre est assis à la droite de notre hôte; mais sa destinée et celle de Viola sont à jamais séparées, et le miroir mystérieux dans lequel je la lis demeure clair et distinct malgré des ruisseaux de sang. Soyez calme, et apprenez le sort qui attend les méchants. »

Puis, s'adressant au prince :

« Monseigneur, le signor Glyndon m'a en effet apporté des nouvelles auxquelles je m'attendais jusqu'à un certain point. Je vais être contraint de quitter Naples, ce qui est un motif de plus pour moi de tirer le meilleur parti de l'heure présente.

— Et peut-on savoir la cause d'un départ qui ne manquera pas d'affliger nos belles Napolitaines?

— C'est la mort prochaine d'un homme qui m'a honoré de la plus loyale amitié, répondit Zanoni gravement. N'en parlons pas : la douleur ne saurait reculer l'heure marquée. Nous remplaçons par de nouvelles fleurs celles qui se flétrissent sur la table du festin : ainsi le secret de la sagesse est de remplacer par des amitiés nouvelles celles qui se fanent sous nos pas.

— Saine philosophie! s'écria le prince. *Ne s'étonner de rien* était la maxime du poëte romain; *ne s'affliger de rien* est la mienne. La seule chose dans cette vie qui vaille un soupir, signor Zanoni, c'est lorsque la beauté à laquelle nous aspirons nous échappe. Il nous faut alors toute notre sagesse pour ne

pas succomber au désespoir et accueillir la mort avec joie. Qu'en dites-vous, signor? Vous souriez. Vous ne redoutez pas un tel malheur? Faites-moi raison dans ce vœu que je forme : longue vie à l'amant heureux, et prompte délivrance à celui dont l'espérance est trompée! »

Les coupes furent remplies du vin fatal; Zanoni fixa son regard sur celui du prince, et dit lentement et avec calme :

« Je vous fais raison, signor, avec ce vin même! »

Il porta la coupe à ses lèvres. Le prince devint d'une pâleur livide. Le regard de Zanoni, ferme, sévère, brillant, s'attacha sur lui et le fit trembler et frissonner sous le poids de son crime. Quand Zanoni eut vidé la coupe, il détourna les regards, et dit avec insouciance :

« Vous avez gardé trop longtemps ce vin : il a perdu ses qualités; il pourrait faire mal à certaines constitutions, mais ne craignez rien : je n'en serai point incommodé, prince. Signor Mascari, vous êtes connaisseur, donnez-nous votre opinion

— Je n'aime pas le chypre, s'écria Mascari avec une tranquillité bien jouée, il m'entête. Le seigneur Glyndon n'a peut-être pas la même antipathie : les Anglais aiment, dit-on, un vin chaud et capiteux.

— Désirez-vous que mon ami goûte à ce vin? Rappelez-vous que tout le monde ne peut pas, comme moi, en boire impunément.

— Non, dit le prince vivement; si vous ne recommandez pas le vin, à Dieu ne plaise que nous contraignions nos convives! Monsieur le duc, dit-il en se tournant vers un Français, la France est la patrie de la vigne : que pensez-vous de ce bourgogne? a-t-il bien supporté le voyage?

— De grâce, dit Zanoni, changeons de vin et de conversation. »

Et il devint encore plus animé et plus brillant. Jamais esprit plus étincelant, plus léger, plus enjoué, ne jaillit des lèvres d'un convive. Tout le monde était ébloui; le prince lui-même, et jusqu'à Glyndon, subirent la contagion de je ne sais quelle étrange exaltation.

Le premier, que les paroles et le regard de Zanoni au moment de prendre le poison avaient rempli de funestes pressentiments, trouva maintenant dans l'éclat même de son esprit un signe infaillible de la fatale efficacité du breuvage. Les uns après les autres le reste des convives tombèrent dans le silence de l'admiration, tandis que Zanoni les fascina

des charmes irrésistibles de ses saillies et de ses anecdotes inépuisables. Et pourtant quelle amertume dans cette animation! quel mépris pour ses frivoles compagnons et leur existence vide et légère!

La nuit arriva : la salle s'obscurcit ; le festin s'était prolongé de plusieurs heures au delà des limites ordinaires d'une pareille réunion. Cependant nul ne songeait à bouger, et Zanoni, l'œil étincelant, la lèvre moqueuse, versait à flots les trésors de son esprit, quand tout à coup la lune se leva et inonda de ses rayons les fleurs et les bassins du jardin, laissant la salle elle-même dans une pénombre mystérieuse.

Zanoni se leva :

« Messieurs, dit-il, nous n'avons pas encore ennuyé notre hôte, j'espère, et ses jardins nous offrent une nouvelle tentation de prolonger notre réunion. N'avez-vous pas, prince, à votre disposition quelques musiciens qui puissent charmer nos oreilles pendant que nous respirerons les parfums de vos orangers ?

— Excellente idée ! dit le prince. Mascari, faites demander la musique. »

Tous se levèrent pour se diriger vers le jardin, et c'est alors que pour la première fois l'effet du vin qu'ils avaient pris commença à se faire sentir.

Le teint animé, le pas chancelant, ils allèrent respirer le grand air, qui ne servit qu'à stimuler encore leur fiévreuse exaltation. Comme pour compenser le silence avec lequel ils avaient jusque-là écouté Zanoni, toutes les langues se délièrent ; tous parlèrent, personne n'écouta. Et il y avait quelque chose d'effrayant dans le contraste de la beauté sereine de la nuit et du lieu, avec les clameurs désordonnées de cette assemblée turbulente. Un des Français surtout, le jeune duc de R...., gentilhomme du plus haut rang, vif, pétulant, irascible, comme sa nation, se montra particulièrement bruyant. Et comme des circonstances, dont le souvenir se conserve encore dans certains cercles napolitains, rendirent plus tard nécessaire le témoignage du duc sur ce qui se passa alors, je vais ici transcrire un récit abrégé des faits tel qu'il le rédigea, qui me fut obligeamment communiqué il y a quelques années par mon ami si gai et si accompli, il cavaliere di B....

« Je ne me souviens pas, écrit le duc, d'avoir jamais senti une surexcitation pareille à celle de cette soirée; nous ressemblions à des écoliers échappés du collége, nous nous cou-

doyions les uns les autres en descendant à la course les sept ou huit degrés qui menaient de la colonnade au jardin, tous riant, vociférant, grognant, bavardant. Le vin faisait ressortir pour ainsi dire le caractère particulier de chacun. Les uns étaient bruyants et querelleurs, d'autres mélancoliques et larmoyants; plusieurs, que nous avions toujours regardés comme réservés et taciturnes, devinrent expansifs et tapageurs. Je me souviens qu'au milieu de notre gaieté et de nos clameurs mon regard tomba sur le signor Zanoni, dont la conversation nous avait tous tellement charmés; et je sentis je ne sais quel frisson glacial à voir sur son visage ce même sourire calme et froid qui l'avait éclairé pendant qu'il nous racontait les anecdotes curieuses et étranges de la cour de Louis XIV. A dire vrai, je me sentis disposé à chercher querelle à un homme dont la tranquillité paraissait comme une critique injurieuse de notre turbulence. Et je ne fus pas seul à éprouver l'effet irritant de son calme railleur. Plusieurs de mes compagnons m'ont dit depuis qu'en voyant Zanoni ils avaient senti bouillir leur sang, et leur gaieté se changer en ressentiment. Il semblait que son sourire glacé eût la vertu particulière de blesser la vanité et de provoquer la colère. C'est à ce moment que le prince m'aborda, passa son bras sous le mien, et m'entraîna loin de ses autres convives. Il n'avait certainement pas, plus que nous, ménagé les libations; cependant le vin n'avait pas produit sur lui la même surexcitation bruyante. Il y avait au contraire dans son air et dans son langage je ne sais quelle arrogance, quel mépris hautain, qui, lors même qu'il affectait de nous prodiguer les attentions les plus raffinées de la courtoisie, provoquaient et irritaient mon amour-propre.

« La contagion de Zanoni semblait l'avoir gagné; il imita, il exagéra la manière de l'étranger. Il me railla à propos de quelques bruits de cour où mon nom avait l'honneur d'être associé à celui d'une certaine dame sicilienne d'une grande distinction et d'une rare beauté; il affecta du mépris pour ce que j'aurais regardé comme un honneur, si les faits eussent été vrais. Il parla enfin comme si lui seul eût cueilli toutes les fleurs de Naples, et n'eût laissé dédaigneusement à nous autres étrangers que la facilité de glaner après lui. Ma galanterie d'homme et de Français fut piquée. Je répliquai par quelques railleries que j'aurais certes réprimées, si j'eusse été de sang-froid. Il rit de bon cœur, et me laissa dans un accès de ressentiment et de colère. Peut-être, à dire vrai, le vin avait-il

produit en moi une disposition particulière à m'irriter et à chercher querelle. Au moment où il me quitta, je me retournai et vis Zanoni auprès de moi.

« Le prince est un fanfaron, me dit-il, avec ce même sourire qui m'avait tant déplu. Il voudrait monopoliser la fortune et l'amour. Vengeons-nous!

— Mais comment?

— Il y a en ce moment, dans sa maison, la plus charmante cantatrice de Naples, la célèbre Viola Pisani. Elle est ici, non pas, il est vrai de son choix, car il l'a enlevée de force; mais il prétend qu'elle l'adore. Insistons pour qu'il nous montre ce trésor caché, et, quand elle entrera, le duc de R.... ne peut douter que ses compliments et ses attentions ne flattent la belle Viola, et n'excitent tous les soupçons jaloux de son ravisseur. Ce serait une juste punition de son outrecuidance présomptueuse. »

« La proposition me charma. Je courus rejoindre le prince. La musique venait de commencer; d'un signe de la main je l'interrompis et, m'adressant au prince qui se tenait au centre d'un des groupes les plus animés, je l'accusai de manquer à tous les devoirs de l'hospitalité en nous donnant de si médiocres exécutants, tandis qu'il réservait pour son délassement particulier la voix et le talent de la première artiste de Naples. Je demandai d'un ton moitié plaisant, moitié sérieux, qu'on nous fît voir et entendre la Pisani. Ma demande fut accueillie par un cri unanime d'approbation. Notre hôte voulut s'excuser; nous étouffâmes ses paroles par nos rumeurs.

« Messieurs, dit le prince, quand il put enfin se faire entendre, quand même je consentirais à votre proposition, je ne pourrais jamais décider la signora à se présenter devant un auditoire non moins turbulent que noble. Vous êtes trop bons chevaliers pour vouloir user de violence envers elle, quoique le duc de R.... s'oublie au point d'y avoir recours envers moi. »

« Piqué au vif de ce reproche que je méritais bien jusqu'à un certain point, je répliquai : « Prince, j'ai devant les yeux un si noble exemple de violence indélicate, que je ne puis hésiter à marcher dans un chemin où vous me faites l'honneur de me devancer. Tout Naples sait que la Pisani méprise tout ensemble votre or et votre amour, que la force seule a pu l'entraîner sous votre toit, et que vous refusez de nous la présenter parce que vous craignez ses plaintes, parce que vous connaissez assez cette chevalerie que votre vanité cherche

à persifler, pour savoir qu'un gentilhomme français est toujours prêt à donner à la beauté l'hommage de son cœur, et aussi la protection de son bras.

— Vous avez raison, monsieur, dit gravement Zanoni; le prince n'ose pas nous présenter sa conquête. »

« Le prince demeura quelques instants silencieux : il paraissait indigné. A la fin il éclata en expressions injurieuses au plus haut point pour Zanoni et pour moi. Zanoni ne répliqua point. Je fus plus irritable et plus emporté. Les convives paraissaient prendre plaisir à notre querelle; un seul chercha à rétablir la paix : ce fut Mascari. Nous l'écartâmes sans le vouloir écouter ; tout le reste prit parti pour l'un ou l'autre. Il est aisé de deviner la suite. Nous demandâmes des épées; un des assistants m'en apporta deux. J'allais en choisir une; Zanoni m'en mit dans la main une autre dont la poignée, ciselée avec art, attestait l'ancienneté. Au même moment il dit, en regardant le prince avec un sourire : « Prince, monsieur le duc choisit l'épée de votre ancêtre. Vous êtes trop brave pour être superstitieux : vous avez oublié votre engagement. »

« A ces mots, notre hôte me sembla tressaillir et pâlit; il répondit cependant au sourire de Zanoni par un regard de défi. Le moment d'après tout était désordre et confusion. Six ou huit personnes, plus ou moins, étaient engagées dans une mêlée inextricable ; mais nous nous cherchions exclusivement l'un l'autre, le prince et moi. Le bruit qui nous environnait, la confusion des convives, les cris des musiciens, le choc de nos épées, tout stimulait notre maudite fureur. Nous craignions qu'on ne nous séparât; nous combattions avec rage, sans règle, sans méthode. Je portais, je parais machinalement les coups, aveuglé, transporté, comme si quelque démon m'eût possédé, jusqu'à ce qu'enfin je vis le prince étendu à mes pieds, baigné dans son sang, et Zanoni penché sur lui, et lui parlant à l'oreille. Ce spectacle nous calma tous. La lutte cessa. Pleins de honte, de remords, d'horreur, nous nous pressâmes autour de notre hôte infortuné; mais il était trop tard, il roulait les yeux d'une manière effrayante. J'ai vu mourir bien des hommes, mais jamais je n'ai vu mourant dont le visage trahît tant d'effroi et d'horreur. A la fin, tout fut terminé. Zanoni se leva d'auprès du cadavre, et, reprenant avec un grand sang-froid l'épée que je tenais à la main, dit tranquillement :

« Vous êtes témoins, messieurs, que le Prince s'est attiré

lui-même son sort. Le dernier rejeton de cette illustre race a péri dans une rixe nocturne. »

« Je ne vis plus Zanoni : je me rendis auprès de notre ministre, pour lui raconter les événements et en attendre les conséquences. Toute ma reconnaissance est acquise au gouvernement napolitain et à l'illustre héritier de cet infortuné gentilhomme, pour avoir interprété d'une manière bienveillante et généreuse, mais juste en même temps, un malheur dont le souvenir m'affligera jusqu'à ma dernière heure.

« *Signé :* Louis-Victor, duc de R.... »

Le document que nous venons de transcrire contient les détails les plus minutieux et les plus authentiques que l'on connaisse encore d'un événement qui, à cette époque, fit une vive sensation à Naples.

Glyndon n'avait pris aucune part à la querelle, et n'avait participé que très-légèrement aux excès du festin. Il dut sans doute cette double immunité aux avis secrets de Zanoni. Quand ce dernier se releva d'auprès du corps et se retira de la scène de confusion qui l'environnait, Glyndon remarqua qu'en traversant la foule, il toucha légèrement Mascari à l'épaule, et lui dit quelques paroles que l'Anglais n'entendit pas. Glyndon suivit Zanoni dans la salle du festin, qui, sauf les taches de lumière que la lune projetait sur les dalles de marbre, était enveloppée des ombres mornes et lugubres de la nuit.

« Comment avez-vous pu prédire ce terrible événement? Ce n'est pas par votre bras qu'il est tombé? dit Glyndon d'une voix creuse et tremblante.

— Le général qui combine les éléments de la victoire ne combat pas personnellement, répondit Zanoni.... Laissons dormir le passé et les morts. Trouvez-vous à minuit sur la plage, à un demi-mille à droite de votre hôtel. Vous reconnaîtrez l'endroit à une colonne grossière et isolée, à laquelle est attachée une chaîne brisée. En ce lieu et à cette heure, si tu veux être initié à notre science, tu trouveras le maître. Va! J'ai encore affaire ici. Souviens-toi que Viola est toujours dans ce palais. »

A ce moment survint Mascari, et Zanoni, se tournant vers l'Italien, fit un signe d'adieu à Glyndon, qui se retira lentement.

« Mascari, dit Zanoni, votre protecteur n'est plus ; vos services seront sans valeur pour son héritier, homme rangé que

la pauvreté a sauvé du vice. Quant à vous, soyez reconnaissant que je ne vous livre pas au bourreau ! Souvenez-vous du vin de Chypre. Allons! ne tremblez pas ! Le breuvage était sans puissance contre moi, quoiqu'il pût agir sur d'autres ; et, en cela, c'était l'emblème ordinaire du crime. Je vous pardonne, et, si je succombe aux effets du vin, je vous promets que mon ombre ne viendra pas troubler un si digne pénitent. Assez sur ce sujet. Conduisez-moi à la chambre de Viola Pisani. Vous n'avez plus que faire d'elle; la mort du geôlier ouvre la cellule de la captive. Vite ; je désire partir. »

Mascari balbutia quelques paroles confuses, s'inclina, et conduisit Zanoni vers l'appartement où était séquestrée Viola.

CHAPITRE XVIII.

Merc. Dis-moi donc ce que tu cherches et ce que tu veux obtenir. Que désires-tu faire ?
Alch. La pierre philosophale. (SANDIVOGIUS.)

Quelques minutes avant minuit, Glyndon se dirigea vers le lieu du rendez-vous. L'empire mystérieux que Zanoni avait pris sur lui s'était encore raffermi par les derniers événements de la soirée : la soudaine catastrophe du prince si nettement prédite, et cependant si accidentelle en apparence, et déterminée par les causes les plus vulgaires, le frappa d'un sentiment profond d'étonnement et de terreur étrange. Il lui sembla presque que cet homme sombre et merveilleux avait le pouvoir de faire des événements les plus ordinaires et des instruments les plus communs les agents de son impénétrable volonté. Et cependant, s'il en était ainsi, pourquoi avait-il permis l'enlèvement de Viola? Pourquoi n'avoir pas prévenu le crime, au lieu de punir le criminel? Zanoni aimait-il réellement Viola? L'aimer, et pourtant proposer de renoncer à elle en faveur de lui, Glyndon; d'un rival qu'il eût pu si aisément déjouer par son art mystérieux ! Il ne pouvait plus croire désormais que Zanoni ou Viola eussent cherché à faire de lui leur dupe et à le marier malgré lui. La crainte, le respect qu'il éprouvait pour le premier, lui défendaient le soupçon d'une si misérable imposture. Lui-même aimait-il encore Viola? Non. Lorsque le

matin même il avait connu son danger, il avait, il est vrai, retrouvé les sympathies et les alarmes de la tendresse; mais avec la mort du prince, son image s'était évanouie de son cœur, et il n'éprouvait aucun mouvement de jalousie en songeant qu'elle avait été sauvée par Zanoni, qu'à cette heure même elle était peut-être sous son toit. Quiconque, dans le cours de sa vie, a été dévoré de la passion absorbante du jeu, peut se rappeler combien toutes les autres préoccupations, toutes les autres pensées, s'évanouissaient de son âme; combien exclusivement il était dominé par cette passion impérieuse! de quel sceptre magique le démon du jeu faisait peser sur toutes ses idées, sur tous ses sentiments son despotisme implacable! Plus intense mille fois que la passion du joueur était ce désir exalté, mais sublime, qui régnait dans le cœur de Glyndon. Il voulait être le rival de Zanoni, non pas dans une affection humaine et périssable, mais dans une science surnaturelle, éternelle. Il était prêt à donner avec joie, avec enthousiasme, sa vie, à condition d'apprendre ces secrets solennels qui séparaient de l'humanité le mystérieux étranger. Épris de la déesse des déesses, il tendait ses bras, Ixion égaré! et n'embrassait qu'un nuage.

La nuit était d'une délicieuse sérénité, les vagues mouraient à ses pieds avec une ride à peine visible, pendant qu'il suivait la plage fraîche et étoilée. Il arriva enfin au lieu indiqué, et là il vit, appuyé contre la colonne brisée, un homme enveloppé d'un long manteau, dans l'attitude d'un profond repos. Il s'approcha, et prononça le nom de Zanoni. Le personnage se retourna; Glyndon aperçut un inconnu, un visage qui, sans porter l'empreinte de la glorieuse beauté de Zanoni, avait une expression tout aussi majestueuse, et plus imposante peut-être, à cause de la maturité de l'âge et de la calme et impassible profondeur de pensée qui caractérisait son large front, ses yeux caves et pénétrants tout ensemble.

« Vous cherchez Zanoni, dit l'étranger, il va venir; mais celui que vous voyez devant vous est peut-être plus familier avec votre destinée, et plus disposé à réaliser vos rêves.

— La terre contient-elle donc un autre Zanoni?

— Sinon, répliqua l'étranger, pourquoi nourrissez-vous l'espérance, l'ambition d'être vous-même un Zanoni? Pensez-vous que personne avant vous n'ait brûlé du même rêve ardent et divin? Qui donc, dans sa jeunesse, dans la jeunesse, où l'âme est plus voisine du ciel d'où elle est née, où ses

premières et divines aspirations ne sont pas encore éteintes par les passions sordides et les mesquines préoccupations que l'âge fait naître ; qui donc, dans sa jeunesse, n'a entretenu cette croyance que l'univers a des secrets inconnus du vulgaire, et n'a soupiré, comme le daim altéré, après la source de ces eaux qui dorment loin, bien loin, au fond du désert de l'inaccessible science ? Le murmure harmonieux de cette source se fait entendre dans l'âme, jusqu'à ce que les pas errants et égarés s'éloignent à leur insu des eaux sacrées, et que le voyageur meure dans le vaste désert. Penses-tu que, de tous ceux qui ont nourri cette espérance, nul n'ait trouvé la vérité, ou que cette soif de la science ineffable nous ait été donnée en vain ? Non ! Il n'y a pas dans le cœur de l'homme un seul désir qui ne soit un pressentiment de choses qui existent dans un monde éloigné et divin. Non ! Il s'est trouvé dans ce monde d'ici-bas, de siècle en siècle, des esprits plus brillants et plus fortunés, qui ont atteint les régions où se meuvent et respirent des êtres supérieurs à l'homme : Zanoni, tout grand qu'il est, n'est pas le seul grand. Il a eu ses devanciers, il aura peut-être une longue et glorieuse suite de successeurs.

— Voulez-vous donc me faire entendre, dit Glyndon, que je vois en vous un de ces esprits rares et puissants que Zanoni ne surpasse ni en pouvoir ni en sagesse ?

— En moi, répondit l'étranger, vous voyez celui de qui Zanoni lui-même tient ses secrets les plus sublimes. Sur ce rivage, à cette place, j'ai demeuré dans des siècles qu'atteignent à peine vos incomplètes annales. Le Phénicien, le Grec, l'Osque, le Romain, le Lombard, je les ai tous vus ! feuilles brillantes et légères du tronc de l'arbre universel, dispersées à leur jour, renouvelées en leur saison, jusqu'à ce qu'enfin la même race qui donna sa gloire au monde ancien revêtît d'une seconde jeunesse le monde nouveau. Car les Grecs purs, les Hellènes, dont l'origine a été un problème insoluble pour vos savants, étaient de la même grande famille que la tribu normande, nés pour être les maîtres du monde, et destinés à ne devenir en aucun pays de la terre des abatteurs de bois. Les obscures traditions des antiquaires font sortir les fils d'Hellas des vastes et indécises régions de la Thrace septentrionale, pour devenir les vainqueurs des pasteurs pélasges et les fondateurs d'une race de demi-dieux. Ils attribuent à une population bronzée sous le soleil de l'Occident Minerve aux yeux

bleus et Achille aux cheveux blonds (types caractéristiques du Nord); ils introduisent au milieu de la vie pastorale des aristocraties guerrières, des monarchies limitées, et la féodalité des époques classiques. Ces indices suffiraient à eux seuls pour ramener les premiers établissements des Hellènes à ces mêmes régions d'où, dans des temps moins reculés, les guerriers normands s'élancèrent pour envahir les hordes féroces et guerrières des Celtes, et pour devenir les Grecs du monde chrétien.... Mais ces questions ne vous intéressent pas, et votre indifférence a bien sa sagesse. Ce n'est pas dans la connaissance des choses du dehors, c'est dans la perfection intérieure de l'âme que repose l'empire de l'homme qui aspire à être plus qu'un homme.

— Et quels livres contiennent cette science? dans quel laboratoire se fait cette analyse?

— La nature elle-même en fournit les matériaux : ils sont autour de vous, sous vos pas, dans chacune de vos promenades; dans les herbes, que la bête dévore et que le botaniste dédaigne de cueillir; dans les éléments, sources de toute matière, sous ses formes les plus humbles et les plus imposantes; dans le large sein de l'air; dans les sombres abîmes de la terre : partout s'ouvrent aux mortels les trésors et les ressources de la science immortelle. Mais les problèmes les plus simples, dans la plus simple des études, sont obscurs pour celui qui ne concentre pas sur eux les forces de son esprit, et le pêcheur qui chante là-bas sur la vague assoupie ne peut vous dire pourquoi deux cercles ne se peuvent toucher qu'en un seul point; ainsi, quand la terre entière porterait gravées sur toute sa surface les lettres de la science divine, ce seraient des signes sans valeur pour celui qui ne s'arrête pas à interroger cette langue et à méditer la vérité. Jeune homme! si ton imagination est ardente, si ton cœur est audacieux, si ta curiosité est insatiable, je t'accepterai pour élève. Mais les premières leçons sont austères et terribles.

— Si tu les as apprises, pourquoi ne les apprendrais-je pas? demanda hardiment Glyndon. J'ai senti dès mon enfance qu'un mystère étrange planait sur ma vie, et des aspirations les plus hautes de l'ambition ordinaire j'ai plongé mon regard dans les nuages et dans les ténèbres qui s'étendent au delà. Du jour où j'ai vu Zanoni, j'ai senti que j'avais découvert le guide et le maître qu'avait demandé ma jeunesse dans ses stériles désirs, dans ses ardeurs infructueuses.

— Et c'est à moi que sa mission est dévolue, répliqua l'étranger. Là-bas, mouillé dans la baie, se balance le navire qui doit emporter Zanoni vers un séjour plus radieux : encore quelques heures et la brise se lèvera, et la voile se gonflera, et l'étranger aura passé comme le vent qui l'emporte. Mais, comme le vent, il laisse dans ton cœur des semences qui peuvent donner leurs fleurs et leurs fruits. Zanoni a accompli sa tâche, il n'a plus rien à faire ; celui qui doit achever son œuvre est auprès de toi. Le voici, j'entends le bruit de son aviron. Tu vas choisir, et décider si nous devons nous revoir. »

A ces mots, l'étranger s'éloigna lentement et disparut dans l'ombre des rochers. Une barque glissa légèrement sur l'eau ; elle toucha le sable ; un homme s'élança sur le rivage : Glyndon reconnut Zanoni.

« Glyndon ! je ne te donne plus le choix d'un amour heureux, d'une félicité sereine. L'heure est passée ; et cette main, qui aurait pu t'appartenir, la destinée l'a unie à jamais à la mienne. Mais j'ai d'inépuisables dons à te conférer si tu veux abandonner l'espérance qui dévore ton cœur, et dont je ne puis moi-même prévoir la réalisation. Que ton ambition soit humaine, et je la puis satisfaire. Il y a quatre choses que les hommes désirent dans la vie : l'amour, la fortune, la gloire, la puissance. Le premier, je ne puis plus te le donner, les trois autres sont à ma disposition : choisis celui que tu voudras, et séparons-nous en paix.

— Ce ne sont pas là les dons que je désire. Je choisis la science, cette science que tu dois posséder. C'est pour elle, et pour elle seule, que j'ai renoncé à l'amour de Viola ; c'est elle, et elle seule, que je veux pour récompense.

— Je ne puis te refuser, mais je puis t'avertir. Le désir d'apprendre n'implique pas toujours la faculté d'acquérir la science. Je puis te donner, il est vrai, le maître : le reste dépend de toi. Sois sage, pendant qu'il en est temps encore, et prends ce que je puis moi-même t'assurer.

— Répondez seulement à ces questions, et selon votre réponse je déciderai. Est-il au pouvoir de l'homme de communier avec les êtres des mondes supérieurs? Est-il au pouvoir de l'homme de commander aux éléments et d'assurer la vie contre le fer et contre la maladie?

— Tout ceci, répondit vaguement Zanoni, peut être possible à un petit nombre; mais, pour un seul qui atteint à cette puissance, des millions d'autres peuvent périr en la cherchant.

— Encore une question. Toi....

— Prends garde! De moi-même, ainsi que je te l'ai déjà dit, je ne rends pas compte.

— Eh bien! l'étranger que j'ai vu ce soir, dois-je croire à ses prétentions? Est-il en vérité un de ces *voyants* d'élection qui ont, selon vous, conquis les mystères que je brûle de sonder?

— Téméraire, s'écria Zanoni d'une voix de compassion, ta crise est passée, ton choix est fait. Il ne me reste plus qu'à te dire : « Sois courageux, et réussis! » Oui, je te livre à un maître qui a le pouvoir et la volonté de t'ouvrir les portes d'un monde terrible. Je voudrais le prier de t'épargner : mais il ne m'écoutera pas. Mejnour! reçois ton élève! »

Glyndon se retourna, et son cœur battit en voyant l'étranger, dont il n'avait point entendu les pas sur les pierres de la plage, dont il n'avait pas aperçu le retour sous les rayons de la lune.

« Adieu, reprit Zanoni, ton épreuve commence. Quand nous nous reverrons, tu seras victime ou vainqueur. »

Le regard de Glyndon le suivit pendant qu'il s'éloignait. Il le vit remonter dans la barque, et alors pour la première fois il remarqua qu'il y avait avec lui, outre les rameurs, une femme qui se leva à son arrivée. Elle fit de la main à Glyndon un signe d'adieu, et à travers l'air immobile et lumineux sa voix arriva jusqu'à lui, tristement et doucement, dans la langue de sa mère :

« Adieu, Clarence ; je te pardonne! Adieu!... adieu!... »

Il essaya de répondre ; mais la voix toucha une fibre de son cœur, et la parole lui manqua. Viola était donc à jamais perdue! partie avec ce terrible étranger ; les ténèbres se fermaient sur sa destinée! Cette destinée, c'est lui qui l'avait décidée, et la sienne avec elle. La barque bondit, la vague docile étincela sous la rame, et un sillon radieux et doré, le reflet de la lune dans les flots tremblants, marqua la route que suivaient les deux amants. Plus loin, plus loin encore de sa vue glissait le bateau fugitif, jusqu'à ce qu'enfin, comme un point visible à peine, il vint accoster le flanc immobile du navire mouillé au milieu du golfe incomparable. A l'instant même, et comme par enchantement, se leva la brise fraîche et folâtre ; Glyndon se tourna vers Mejnour et rompit le silence.

« Dis-moi, si tu peux lire dans l'avenir, dis-moi que son

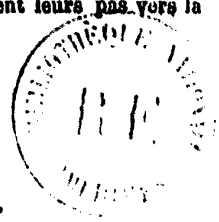
sort à elle sera heureux, et qu'*elle* au moins a sagement choisi.

— Mon enfant, reprit Mejnour d'une voix dont l'impassibilité répondait à ses paroles glaciales, ton premier devoir est de réprimer toute pensée, tout sentiment, toute sympathie qui te rattache à autrui. Le degré élémentaire de la science est de faire de toi-même, de toi seul, ton étude et ton monde. Tu as choisi ta carrière; tu as renoncé à l'amour; tu as rejeté les richesses, la gloire et les pompes vulgaires de la puissance. Que t'importe alors l'humanité? Perfectionner tes facultés, concentrer tes émotions, voilà désormais ton but unique!

— Et le résultat sera-t-il le bonheur?

— Si le bonheur existe, répondit Mejnour, il faut qu'il réside dans un *monde intérieur* dont toute passion soit exclue. Mais le bonheur est le degré suprême de l'être, et tu es encore sur la première marche. »

Mejnour parlait, et déjà le navire lointain ouvrait ses voiles au vent et s'avançait lentement sur l'abîme. Glyndon soupira, et l'élève et le maître dirigèrent leurs pas vers la ville.



FIN DU TOME PREMIER.

COULOMMIERS. — TYPOGRAPHIE PAUL BRODARD.